**Librairie de E. DENTU, Éditeur, Palais-Royal,**

GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19

PRIX 50 CENTIMES — **BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE** — PRIX 50 CENTIMES

DU THÉATRE MODERNE

# LES OUBLIETTES

DU

# VIEUX LOUVRE

DRAME EN HUIT TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE

PAR

## HENRI AUGU

MUSIQUE DE

M. H. BORSSAT

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Beaumarchais, le 11 décembre 1868

SOUS LA DIRECTION DE M. DUPONTAVISSE

**DISTRIBUTION DU PROLOGUE**

| | | | |
|---|---|---|---|
| JUNIUS, étudiant | MM. J. Richard. | Un Domestique | |
| LE COMTE DE SAINT-POL, gentilhomme français | Duhamel. | MARGUERITE | Mlles Roussel. |
| MARCUS, jeune médecin | Joliet (Ch.) | LA ROSE, aubergiste | Esther. |
| LA BOURRADE, capitaine des Écorcheurs | Carré. | Une Nourrice | Mme Péchoux. |
| LE DUC DE GUYENNE, frère de Louis XI | Fabre. | Écorcheurs | |
| ROBIN, son fou | Dept. | Deux Écuyers | |
| LAUNOY, écuyer de Saint-Pol | Lafougère. | | |

L'action se passe aux environs de Mayence.

**DISTRIBUTION DE LA PIÈCE**

| | | | |
|---|---|---|---|
| LE SORCIER NOIR | MM. Richard. | THOMAS, marinier | |
| MARCEL, écolier de Cluny | Orbaltyer. | LAZARE, marinier | MM. Nollet. |
| LOUIS XI | Sejol. | SIMON, truand | |
| LE CONNÉTABLE DE SAINT-POL | Duhamel. | Un Huissier du Parlement | |
| ROBIN, le fou du Roi | Dept. | Un Truand | |
| COICTIER, médecin | Joliet (Ch.) | Le Bourreau | |
| OLIVIER-LE-DAIM, barbier du Roi | Alexandre. | Un Tavernier | |
| TRISTAN, le grand prévôt | Gay. | LA COMTESSE IRÈNE | Mlles Esther. |
| LE COMTE DE LAUNOY | Lafougère. | MARIE | Leoicre. |
| LE CAPITAINE LA BOURRADE | Carré. | GONTRAN, page | Drouard. |
| WAGNER (MÉPHISTOPHÉLÈS) | Humbert. | LA LOUVETTE | Mme Fabré. |
| BARNABAS, hallebardier allemand | Fabre. | Bourgeois, Ouvriers, Femmes, Truands, Francs-Archers, Hallebardiers, Gardes du Grand-Prévôt et du Connétable. | |
| JEHAN, ouvrier et franc-archer | Boulery. | | |

L'action se passe à Paris, dix-sept ans après le prologue.

## PROLOGUE

### LES ÉCORCHEURS EN 1465

*A gauche, au premier plan, une hôtellerie avec une tonnelle, sous laquelle une table et deux sièges. A droite, une maisonnette. Au fond, vers la droite, un énorme rocher, derrière lequel coule le Rhin.*

### SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, ROBIN, *sortant de l'hôtellerie.*

ROBIN, *courant après le duc.*

Eh ! Charlot, ou vas-tu ?

LE DUC.

A Mayence, mon cher bouffon.

ROBIN.

Seul ?

LE DUC.

Nous n'en sommes qu'à une quart de lieue, et je suis bien armé.

ROBIN, *câlin.*

M'apporteras-tu une marotte neuve, mon petit duc ?

LE DUC.

Si tu es sage... adieu ! (*Fausse sortie.*)

ROBIN, *changeant brusquement de ton.*

Monseigneur !

LE DUC.

Quoi encore ?

ROBIN, *regardant autour de lui d'un air inquiet.*

Je vous en supplie, revenez bientôt !

LE DUC, *riant.*

As-tu peur, maître Robin ?

ROBIN.

Peur !... Pour vous dire la vérité, monseigneur...

LE DUC, *gaîment.*

Un fou la dit souvent, mais sous forme d'apologue et de parabole... Tu fais ton métier de bouffon.

ROBIN, *avec force.*

Cette fois, point de parabole ni de bouffonnerie, duc Charles, mon bon et cher maître ! Je le dis sérieusement : je tremble pour vous.

LE DUC.

Ce ton ne t'est pas habituel. Parle ! que crains-tu ?

ROBIN.

Qu'on ne vous assassine!

LE DUC.

Encore tes sottes idées?... Je sais bien que mon royal frère, Louis XI m'en veut, et avec quelque raison, de ce que j'ai pris part, contre lui, à La *Ligue du bien public.* Mais je ne puis croire qu'il songe à me faire assassiner.

ROBIN.

Il a des ambitieux autour de lui, et pour plaire, on a vu des courtisans frapper les adversaires de leur roi. Ne vous a-t-on pas déjà dressé des embûches ?

LE DUC.

Mais qu'est-ce qui te fait supposer que, jusqu'ici, sur les bords du Rhin, dans une pauvre hôtellerie près de Mayence, on vienne traquer le duc de Guyenne, que l'on croit à Bordeaux ? N'ai-je pas fait courir le bruit que j'étais malade, alité dans mon château, afin de pouvoir transporter en Allemagne ma petite fille, l'enfant de ma chère Isaure, morte, hélas! en lui donnant le jour.

ROBIN.

Vous voyez donc bien que Robin n'est pas si dépourvu de raison, que son titre de fou et de bouffon pourrait le faire supposer. Puisque vous aviez des craintes en Guyenne...

LE DUC.

Toi surtout, tu me les avais inspirées... Si j'ai amené ma fille jusqu'ici, c'est encore toi qui en es cause.

ROBIN.

Me reprocheriez-vous ma sollicitude pour cette chère enfant que j'ai vue naître ?

LE DUC.

Je sais bien que mon mariage secret avec Isaure l'Espagnole a irrité encore davantage mon frère contre moi. Mais encore une fois, il est impossible qu'on veuille tenter quelque chose contre-moi dans ce pays, où je suis inconnu.

ROBIN.

Mon cher maître, j'ai vu... hier... du côté du Rhin, des figures suspectes.

LE DUC.

Que m'importent ces Allemands!

ROBIN.

J'en ai entendu deux parler français.

LE DUC.

Vraiment! alors nous quitterons le pays dès demain... Raison de plus pour me rendre à Mayence! Le père Erasme, mon ancien chapelain, doit y être arrivé : je lui confierai mon enfant, ma chère Marie... Au revoir donc, Robin! sois sage... et veille sur elle avec mes fidèles écuyers. (Il va pour sortir.)

ROBIN, le suivant.

Compte avant tout sur moi! Tes écuyers sont des bras solides, mon petit Charles, mais la tête d'un fou, vois-tu, vaut souvent mieux que les bras de cinquante hommes d'armes.

LE DUC.

Garde donc bien mon enfant et surtout ne bois pas trop! (Lui pinçant l'oreille.) C'est-là votre défaut, maître Robin!

ROBIN, faisant des grimaces.

Ah! coquinas!... que veux-tu, mon petit Charles, le vin est si doux à boire, et si gai à digérer!... Mais soyez tranquille, monseigneur : ayant charge d'enfant je ne lèverai pas le coude. Je le jure... par Bacchus!

LE DUC.

Mauvais serment! (Il sort par le fond à droite. La Rose sort de l'hôtellerie.

## SCÈNE II

ROBIN, LA ROSE.

ROBIN.

Je l'aime tant la mignonne! Elle est si gentille!... n'est-ce pas, la Rose?

LA ROSE.

On dirait que la petite vous connaît déjà. Tantôt, pendant que sa nourrice l'allaitait, elle vous tendait les bras.

ROBIN.

Aussi, je cours l'embrasser, madame l'hôtelière. (Il entre dans l'hôtellerie.

## SCÈNE III

LES MÊMES, puis MARCUS.

LA ROSE, seule.

Hôtelière!... Oui, voilà ce que je suis devenue... Mais si l'héritage de mon oncle m'a appelée jusqu'ici, je ne suis pas moins restée Parisienne, le nez au vent, l'esprit en éveil, et guettant la fortune... Voilà trois mois que le cher homme est trépassé, et je me morfonds dans ce trou... Ah! vienne une bonne occasion, comme je planterai là l'auberge du Rhin, pour retourner à Paris... Paris! mon cher Paris! c'est là que cette prédiction pourra se réaliser... (Marcus entre par le fond à droite.) Ah! voilà messire Marcus, le médecin... (Montrant la maison de droite.) Vous alliez voir la Marguerite?

MARCUS.

Oui, dame Rose.

LA ROSE.

Va-t-elle mieux?

MARCUS.

Elle va mieux... mais si je ne crains plus pour le corps, l'âme est bien malade.

LA ROSE, d'un air moqueur.

Ça se comprend... une fille mère!

MARCUS, vivement.

Oh! la Rose, ne la condamnez pas!

LA ROSE.

Dame! pourtant... la Marguerite a un garçonnet qui déjà commence à mettre un pied devant l'autre, et cependant elle ne peut lui donner que son nom de fille.

MARCUS.

Taisez-vous!... un affreux mystère plane sur la naissance de cet enfant, et, bien que Marguerite n'ait rien voulu me révéler, malgré mon instance, je soupçonne... un crime!

LA ROSE.

Un crime!... Le père de cet enfant n'est donc pas, comme on en jase, le fils d'un riche orfèvre de Mayence, qui est parti, depuis deux ans environ, pour faire ses études en Pologne?

MARCUS.

A Cracovie... C'est de cette ville que je suis venu il y a quelques semaines. J'arrivai à temps, car la pauvre jeune fille était bien malade.

LA ROSE.

Vous avez donc connu là le fils de l'orfèvre?

MARCUS.

C'est mon condisciple... Pauvre Junius, puisse-t-il ne jamais apprendre le malheur arrivé à sa fiancée! Il aime tant sa blonde Marguerite!

LA ROSE.

Vous dites... Junius? ce n'est pas là le nom que j'ai entendu répéter.

MARCUS.

Nous autres écoliers nous adoptons des noms latins pendant notre séjour aux universités. Ainsi, moi, j'ai pris celui de Marcus; mais son vrai nom est Jean Faust.

LA ROSE.

A Paris aussi, on nous donne de petits noms. J'ai été baptisée Rosalie : on m'appelle la Rose... mais une rose perdue dans les marécages du Rhin, une pauvre hôtelière!

MARCUS.

Qui a de grands seigneurs pour hôtes. Car ce voyageur français...

LA ROSE.

Oui, ce doit être un haut personnage : un bouffon, quatre écuyers et une nourrice, rien que ça!... Mon hôtellerie est bien achalandée, mais je ne suis pas moins une simple hôtelière.

MARCUS.

Viseriez-vous plus haut, la Rose?

LA ROSE.

Pourquoi pas?

MARCUS.

Et vous pensez arriver?

LA ROSE.

Je le crois... Il y a un mois, un bohémien m'a fait une prédiction.

MARCUS.

Ah!... quelle est-elle?

LA ROSE.

Que j'aurais un jour une couronne sur la tête.

MARCUS.

Une couronne?... Peste!

LA ROSE.

Ne riez pas! chaque fois que j'ai consulté mes cartes, dont le bohémien m'a enseigné le langage, la prédiction se répéta.

MARCUS.

Eh bien! je vous laisse à vos cartes, la Rose, pour aller voir la jeune mère. (Marguerite paraît sur le seuil de la maisonnette.) Mais la voici!

LA ROSE, à elle-même.

Oui, je vais encore interroger mes cartes. (Elle rentre à l'hôtellerie.)

## SCÈNE IV

MARCUS, MARGUERITE.

MARCUS.

Eh bien, Marguerite, comment va votre petit Marcel?

MARGUERITE.

Bien... merci, docteur.

MARCUS.

Et vous, mon enfant?

MARGUERITE.

Oh! moi, j'ai l'âme malade. La mort seule me guérira.

MARCUS.

La mort!... y songez-vous? vous êtes jeune, et vous n'êtes pas coupable.... Vous me l'avez dit: l'avenir peut encore vous sourire. Junius vous aime...

MARGUERITE.

Ah! c'est qu'il ignore que je suis mère.

MARCUS.

Sans cesse il pense à vous, et lorsque je le quittai, je dus lui promettre de vous voir à mon arrivée à Mayence.....

MARGUERITE.

A Mayence, qu'il m'a fallu fuir avec mon enfant!... On me montrait au doigt.

MARCUS.

Marguerite! le cœur de Junius est à vous tout entier, et mon ami n'aspirait qu'au moment où il pourrait revoir sa fiancée, pour la mener à l'autel, après avoir obtenu le consentement de son père.

MARGUERITE.

Jamais! jamais!.... Comment oserais-je reparaître devant lui... moi, flétrie, deshonorée, victime d'un lâche attentat?

MARCUS.

Écoutez, Marguerite! Après deux ans d'absence, Junius va revenir. Confiez-moi ce secret qui vous pese, et lorsque votre fiancé arrivera, je le préparerai, je vous justifierai et il ouvrira ses bras... Parlez! quel est le nom du misérable?

MARGUERITE.

Est-ce que je le sais seulement?... L'ai-je jamais revu?... Oh! le souvenir de cette horrible nuit me poursuivra jusque dans la tombe... Je revenais du salut et je regagnais mon pauvre logis d'ouvrière, lorsque dans une rue déserte je rencontrai un gentilhomme français et son écuyer. Le gentil, homme était aviné; l'air farouche, il m'accosta, m'obséda, voulut m'entraîner. Je résistai, j'appelai au secours, on me mit un bâillon, et l'écuyer, après m'avoir lié les mains, m'emporta dans une maison déserte, où je perdis connaissance... Quelques heures après, je revins à moi sur le pavé humide, où m'avaient jetée les misérables... J'étais déshonorée!

MARCUS.

Pauvre enfant! (Rose entre et se met à arranger ses cartes sous la tonnelle.)

MARGUERITE.

Docteur, vous savez tout! Promettez-moi, s'il m'arrivait malheur, de recueillir mon pauvre petit Marcel, et d'intercéder auprès de Junius, mon fiancé, en faveur de cet orphelin... me le promettez-vous?

MARCUS.

Je vous le jure... mais, encore une fois, chassez ces pensées de mort, espérez plutôt!... Vous vivrez: Junius vous aime, il vous pardonnera.

MARGUERITE.

Dieu vous exauce!... Mais je me sens oppressée, cette brise du Rhin soulage ma tête.... Mon enfant dort: je puis aller respirer sur le bord du fleuve... n'est-ce pas, docteur?

MARCUS.

Certes, je vous le conseille... Venez, mon enfant, venez! (Ils sortent par le fond, à gauche.)

## SCÈNE V

LA ROSE, puis SAINT-POL.

LA ROSE, assise sous la tonnelle.

Voyons si la prédiction est toujours la même. (Saint-Pol, enveloppé dans un manteau, entre par le fond à droite, s'approche de l'hôtellerie et regarde par-dessus l'épaule de la Rose, assise en tournant le dos à la scène.) Le grand jeu, cette fois!... une, deux, trois, quatre, cinq... Déjà trois piques en cinq cartes?... mais c'est la carte de malheur!... Il est vrai que le roi de pique... Ah! voilà des trèfles: la fortune!... Victoire! après trois trèfles, encore et toujours je triomphe!

SAINT-POL, derrière elle.

Il y a réussite complète, la belle!

LA ROSE, surprise.

Un cavalier!... (Se levant.) Monseigneur, je vous salue.

SAINT-POL.

La dame de cœur à côté du roi de pique.

LA ROSE.

Le roi de pique, monseigneur, représente pour moi le roi de France.

SAINT-POL.

A merveille! et la dame?

LA ROSE.

C'est moi.

SAINT-POL, légèrement railleur.

Au fait, vous êtes assez jolie pour pouvoir prétendre à tout, et l'on m'a dit que vous étiez Parisienne et que vous vous nommiez la Rose... un nom qui vous sied à ravir: c'est la reine des fleurs, comme a dit le royal poëte Charles d'Orléans.

LA ROSE, pliant les cartes.

Vous êtes galant, monseigneur.

SAINT-POL.

C'est le pays qui m'inspire.

LA ROSE.

Vous n'êtes pas Mayençais pourtant.

SAINT-POL.

Non, mais j'ai habité ces parages. Il y a deux ans je guerroyais pour le compte du prince électeur de Mayence, et.... (Il rit légèrement.)

LA ROSE.

Vous souriez.

SAINT-POL.

Le moyen de ne pas sourire, quand on se remémore une aventure assez piquante, ma foi!... Mais revenons à vous, la belle... Ainsi, vous rêvez d'approcher le roi Louis XI?

LA ROSE.

Oui... ne croyez-vous point à la divination?

SAINT-POL.

Si fait, mordieu! et je la consulte souvent... Mais il est un vieux proverbe fort juste.

LA ROSE.

Lequel?

SAINT-POL.

« Aide-toi! le ciel t'aidera »

LA ROSE.

C'est aussi mon avis.

SAINT-POL.

Et quand le ciel vous fait défaut, on s'adresse à l'enfer.

LA ROSE.

Je ne suis pas femme à reculer, moi!

SAINT-POL.

Nous pourrons donc nous entendre.

LA ROSE.

Expliquez-vous, monseigneur!

SAINT-POL.

Si vous facilitez mes desseins, demain je vous emmène à Paris, et là...

LA ROSE, vivement.

Là?

SAINT-POL.

Vous épouserez mon écuyer Launoy, que je ferai anoblir et doter par le roi. Ensuite nous verrons...

LA ROSE.

Qui donc êtes-vous?

SAINT-POL.

Je suis le comte de Saint-Pol.

LA ROSE.

Un des plus puissants seigneurs de France!... Qu'exigez-vous de moi?

SAINT-POL, bas.

Le duc de Guyenne est logé chez vous.

LA ROSE.

Quoi! ce voyageur avec son bouffon et ses quatre écuyers?

SAINT-POL.

C'est le frère du roi... Eh bien! il faut que, la nuit venue, vous ouvriez la porte à mes hommes. On frappera trois coups, et l'on dira : « Au nom du roi de France. »

LA ROSE.

Quel est votre dessein?

SAINT-POL.

Que vous importe! Songez à vos cartes et à mes promesses.

LA ROSE.

O mon rêve! (Après avoir réfléchi.) J'ouvrirai!

SAINT-POL.

Ce n'est pas tout. J'exige de vous une chose plus grave encore.

LA ROSE, avec envie.

Je suis prête à tout... pour obéir au proverbe.

SAINT-POL.

Il faut que vous fassiez accepter au duc de Guyenne... une pêche!

LA ROSE.

Une pêche!

SAINT-POL.

Avec du vin, si c'est possible, avant ce soir. Votre futur, l'écuyer Launoy, vous apportera cette pêche... Ce sera votre anneau de fiançailles.

LA ROSE, le regardant fixement.

Dans les contes de fées, il est question d'anneaux empoisonnés.

SAINT-POL.

Supposez que ce soit un conte de fées... (Launoy et La Bourrade entrent par la porte du fond à droite.) Voici mes hommes, laissez-nous!

LA ROSE.

Où retrouverai-je monseigneur... quand j'aurai obéi?

SAINT-POL.

Sur la route de France : vous suivrez mes gens. (La Rose rentre à l'hôtellerie.)

## SCÈNE VI

SAINT-POL, LAUNOY, LA BOURRADE.

SAINT-POL.

Approchez!... Capitaine, dès qu'il fera nuit, vous frapperez les trois coups convenus à cette porte : une femme vous ouvrira l'hôtellerie, à vous et aux vôtres.

LA BOURRADE.

Sandious! mes hommes, tous écorcheurs des grandes bandes sous Charles VII, attendent à deux portées d'arquebuse, sous les bouleaux, en face de l'île du Rhin.

SAINT-POL.

Sans bruit vous entrerez et tuerez tout ce qui vous gênera.

LA BOURRADE.

Nous sommes une douzaine, et les écuyers ne sont que quatre... Car je ne compte ni la nourrice, une Bordelaise que j'ai connue en Guyenne, ni le fou qui, pour toute arme, n'a que sa marotte. D'ailleurs, moi, je ne crains ni Dieu ni diable!

LAUNOY.

Le duc de Guyenne et sa fille vous offusquent donc beaucoup, monseigneur?

SAINT-POL.

Pour mes grands desseins, il faut que je gagne la confiance du roi, et il déteste son frère... Quant à l'enfant, c'est bien assez que le roi lui-même ait sa fille Anne.

LAUNOY.

Et s'il naissait un dauphin?

SAINT-POL.

Nous aviserions, cordieu!

LAUNOY.

Ainsi, sire comte, vous voulez...

SAINT-POL.

Que, de la tête de Louis XI, la couronne de France tombe sur la mienne!

LAUNOY.

Vous n'assisterez pas, monseigneur, à l'expédition de cette nuit?

SAINT-POL, sèchement.

Non... Tu sais bien que je n'aime pas voir le sang.

LAUNOY, à part.

Lâche et ambitieux!

SAINT-POL, à La Bourrade.

Capitaine, sitôt la nuit close, faites votre besogne!

LA BOURRADE.

Mordious! elle sera bien faite.

SAINT-POL.

Je ne suis pas de votre avis quant au bouffon ; je le soupçonne fort avisé pour un fou. Demeurez céans, faites connaissance avec lui et éloignez-le le plus tôt possible... Tenez! (Il lui donne une bourse.) Faites-le boire : il aime ça... Vous, Launoy, venez chercher la pêche! (Il sort avec Launoy par la droite.)

## SCÈNE VII

LA BOURRADE, puis ROSE et ROBIN.

LA BOURRADE, frappant sur la table.

Holà! à boire!

LA ROSE.

Que faut-il vous servir, messire?

LA BOURRADE.

Un broc plein... une pinte, si tu veux! Il fait chaud en diable! (La Rose sort et sa domestique sert.) Oui, il aime à boire comme moi, le maître fou! et s'il flaire un bon compagnon capable de lui tenir tête, il viendra... (Il chante, en accompagnant le refrain du choc de son verre sur la table.)

Jamais un franc luron
Fût-il près d'un tendron,
N'a fait la sourde oreille
Au bruit de la bouteille.
Et glou, glou, glou! versons le vin
Dans le luisant gob'let d'étain!

(Pendant le refrain, Robin est apparu sur le seuil d'un air curieux. A part.)

Voilà mon homme qui montre son nez rubicond... (Haut.) Tiens, je connais cette figure... Bonjour, mon joyeux compère! je vous ai vu quelque part, avec votre marotte.

ROBIN.

C'est bien possible.

LA BOURRADE, se levant.

Oh! la bonne mine que vous avez!... vrai! vous me revenez... Me ferez-vous l'honneur de trinquer un brin avec moi?

ROBIN, à part, en se grattant l'oreille et en regardant le vin.

Ah! coquinas! c'est bien tentant...

LA BOURRADE.

Eh bien?

ROBIN, soupirant.

Eh bien! non.

LA BOURRADE.

Quoi! vous refusez?

ROBIN, soupirant encore.

Mais oui.

LA BOURRADE.

Pourtant on dit ce vin fort guilleret.

ROBIN.

Hé! je ne dis pas. Mais... (A part.) Ah! coquinas!

LA BOURRADE.

Mais?

ROBIN.

C'est que voyez-vous...

LA BOURRADE.

Quoi donc?

ROBIN.

J'ai renoncé au vin.

LA BOURRADE.

Vous avez renoncé au vin?... avec une trogne comme la vôtre?... Mais c'est un péché!

ROBIN.

Le péché serait justement d'en boire. (A part.) Ah! coquinas.

LA BOURRADE.

Que buvez-vous donc, messire fou?

ROBIN, d'un air confus.

Hélas! je suis réduit à l'état de canard.

LA BOURRADE.

Un buveur d'eau!... En ce cas, je vous retire mon estime.

ROBIN, à part en regardant le vin.

Ah! coquinas!

LA BOURRADE, à part.

Il ne reluque pas moins le vin... Insistons! (Haut.) Allons, voyons!... prenez au moins place, pour me tenir compagnie. (Il s'assied.)

ROBIN, l'imitant d'un air gêné.

Pour vous tenir compagnie, je veux bien... (A part.) Mais je ne boirai pas, attention!

LA BOURRADE, versant.

Regardez-moi donc ce vin... jaune et franc comme l'or!

ROBIN, avec convoitise.

Hé! je ne dis pas...

LA BOURRADE, trinquant.

A la vôtre!

ROBIN, à part.

Ah! coquinas! coquinas!

LA BOURRADE, après avoir bu.

Hein! que veut dire ceci, vous n'avez pas bu?... Voulez-vous lestement me vider ce gobelet!

ROBIN, piteusement.

Hé! je ne demanderais pas mieux, mais...

LA BOURRADE.

Mais?

ROBIN.

Mais c'est impossible.

LA BOURRADE.

Mordious! vous avez choqué votre verre. Et quand on a choqué son verre, il faut le vider... Je ne connais que ça.

ROBIN, à part.

Ah! coquinas! il dit vrai... comment me tirer de là?

LA BOURRADE, affectant la colère.

Sandious! ce serait me faire une injure, et qui manque au capitaine La Bourrade, ne lui manque jamais deux fois!

ROBIN, à part.

On dirait qu'il veut me faire boire de force... hé! hé! (Haut.) Vous vous appelez La Bourrade, capitaine?

LA BOURRADE, frappant sur son épée.

Et chacun connait son bras et son épée!... mordious!... sandious!... mais que faites-vous donc là?

ROBIN, trempant sa marotte dans le gobelet.

Hé! hé! je vide le verre! je vide le verre!

LA BOURRADE.

Comment?

ROBIN.

Sans doute, je faire boire ma marotte... ma bonne petite marotte!... Voyez, capitaine! n'est-elle pas gentille, ma marotte? (La baisant.) C'est ma femme, ça!

LA BOURRADE.

Votre femme?

ROBIN.

Hé! oui... Est-elle heureuse de pouvoir boire de si bon petit vin!

LA BOURRADE.

Un moment! il ne faut pas tricher; c'est vous qui devez boire.

ROBIN.

Mais puisque c'est ma femme!

LA BOURRADE.

Votre femme, ce n'est pas vous.

ROBIN.

Ah! si fait, si fait!... La femme est la seconde moitié de l'homme.

LA BOURRADE.

Si c'était vrai, on ne la battrait pas si souvent... Mais, dites donc, croyez-vous que je me paie de cette monnaie-là? Votre marotte ne boit pas une goutte et le verre reste plein!

ROBIN, se levant avec le gobelet et la marotte.

Qu'à cela ne tienne!

LA BOURRADE.

Qu'allez-vous faire, messire fou?

ROBIN.

Hé! hé! lui faire avaler tout le verre. (Il verse tout le contenu sur sa marotte.)

LA BOURRADE, se levant aussi.

Sandious! ça n'est pas de jeu!

ROBIN.

Mais si! mais si!

LA BOURRADE, menaçant.

Ah! chenapan!

ROBIN, se sauvant dans l'hôtellerie.

Ma marotte a bu! ma marotte a bu!

LA BOURRADE, seul.

Ah! bah! un fou, ça ne peut gêner, quoi qu'en dise monseigneur... et si le comte n'est pas satisfait, ma foi! tant pis... J'ai fait de mon mieux. Allons! vidons le broc! et nous verrons après... (Il se rassied sous la tonnelle et boit. On entend chanter Junius au dehors.)

> Qui donc embellit la vie,
> Sous nos pas semant des fleurs?
> Qui, tenant l'âme ravie,
> Toujours fait battre les cœurs?
> Qui... sinon l'amour!

## SCÈNE VIII

LA BOURRADE, sous la tonnelle; JUNIUS, par la droite, en habit de voyage et l'épée au côté.

JUNIUS, regardant dans le fond vers la gauche.

J'aperçois les clochers de Mayence... J'y serai bientôt! j'ai voulu parcourir à pied ces lieux où souvent nous nous promenions ensemble... Je vais donc la revoir, ma douce et chère Marguerite! avec ses blonds cheveux nattés, ses yeux bleus et son front pur... Chère Marguerite! avant peu nous serons unis, nos deux âmes n'en feront plus qu'une... Faisons une dernière halte à cette auberge, j'ai besoin de me restaurer un peu. (Il s'approche de l'hôtellerie et aperçoit La Bourrade sous la tonnelle.) Bonjour mon brave!

LA BOURRADE, rêchement et sans se déranger.

Bonjour.

JUNIUS.

Vous êtes bien revêche, messire.

LA BOURRADE.

Possible!

JUNIUS.

Auriez-vous mal dîné? La digestion est-elle pénible?

LA BOURRADE.

Peut-être.

JUNIUS.

Je suis voyageur, et j'ai soif.

LA BOURRADE.

Demandez à boire!

JUNIUS.

Dans nos écoles, messire, quand un étudiant vient à nous, nous lui présentons notre coupe.

LA BOURRADE.

Moi, je me contente de vider la mienne.

JUNIUS.

Veuillez la remplir, votre pot n'est pas à sec.

LA BOURRADE, se levant.

Je crois, mordious! que vous me dictez des ordres?

JUNIUS.

C'est tout simplement une leçon que je voulais vous donner, une leçon de politesse allemande. (Il jette le contenu du gobelet de La Bourrade.)

LA BOURRADE, dégaînant.

Ah! c'est trop fort! Je ne crains ni Dieu ni diable... Je suis le capitaine La Bourrade!

JUNIUS, l'imitant froidement.

Moi, un étudiant de l'Université.

LA BOURRADE.

Sandious! vous finirez vos études à l'enfer... En garde!

JUNIUS, l'épée basse, mais le regardant fixement.

Ah! capitaine, voilà une position qui n'est pas suivant les règles.

LA BOURRADE.

Je me moque de vos règles. (A part, troublé par son regard.) Quel œil il a!... Mordious! je me sens tout drôle.

JUNIUS.

Effacez-vous davantage; ma lame irait droit au cœur.

LA BOURRADE, frappant du pied.

Tonnerre! je vais fondre sur vous, si vous me regardez de la sorte.

JUNIUS.

Mauvais, capitaine! faites donc mieux cet appel... Ah! c'est que chez nous, voyez-vous bien, l'escrime marche de front avec l'étude des sciences.

LA BOURRADE, le poussant.

Mordious! sandious!... son regard lance des flammes.

JUNIUS.

Prenez garde! je me bats en jouant, et vous vous mettez en colère... (Dardant le regard sur lui.) Je vous préviens que vous êtes un homme mort.

LA BOURRADE.

Allons donc! (Ils se battent et Junius fait sauter l'épée de La Bourrade.)

JUNIUS, posant la pointe de sa lame sur la poitrine de son adversaire.

Que vous disais-je, capitaine?

LA BOURRADE, *d'un air bourru et confus.*

Vous avez le droit de me tuer... mais ne fixez pas ainsi les yeux sur moi!

JUNIUS.

Pourquoi?

LA BOURRADE.

Parce que... parce que vous avez un regard terrible.. Mordious! c'est ce regard qui m'a bouleversé!

JUNIUS, *avec bonhomie.*

Allons! rassure-toi, je ne te regarderai plus ainsi, mais n'oublie pas que tu me dois la vie... Et maintenant, capitaine, je paie un vieux flacon de vin du Rhin, et nous boirons à la santé de l'illustre Université, où l'on apprend tant de choses, comme vous venez de le voir... Entrons! Du reste j'ai besoin de refaire un peu ma toilette. (*Ils entrent dans l'hôtellerie.*)

## SCÈNE IX

MARGUERITE, *par le fond à gauche, puis* SAINT-POL.

MARGUERITE, *préoccupée.*

De sinistres pressentiments assiégent mon esprit... mon âme est troublée, comme si cette mort, que j'appelle de tous mes vœux, devait me frapper aujourd'hui même... Pourtant vous le savez, mon Dieu, je ne songe pas à me détruire; ce serait un crime, et je me dois à mon enfant... Pauvre et cher innocent! quand je le vois dormant dans son berceau, avec ses lèvres roses qui sourient, et sa tête blonde, sur le blanc oreiller, s'agitant dans un doux rêve, je me dis: Courage, Marguerite! rattache-toi à la vie pour veiller à son bonheur... Il n'a que toi au monde.

SAINT-POL, *entrant par la gauche.*

Quelle est donc cette blonde enfant, (*Reconnaissant Marguerite.*) Vous!... c'est vous!...

MARGUERITE, *reculant avec effroi.*

Lui!... ici?

SAINT-POL.

Ah! le hasard est pour moi... Vous tremblez, la belle? ne me reconnaissez-vous pas?

MARGUERITE.

Que trop, hélas!... Je reconnais le misérable qui m'a déshonorée.

SAINT-POL.

Des reproches?... Allons, oubliez le passé, je veux vous offrir la fortune et le bonheur.

MARGUERITE.

Quelle nouvelle honte avez-vous à me proposer?

SAINT-POL.

Je vous emmène en France, à Paris, et là je vous entourerai de soins et d'amour.

MARGUERITE.

Vous osez parler d'amour, vous à qui rien ne coûte, ni la ruse, ni la violence... Après avoir lâchement assouvi votre passion, vous jetez sans vergogne vos victimes sur le pavé!

SAINT-POL.

Maudit soit mon écuyer Max! c'est lui qui a tout fait... J'ai dû quitter Mayence le lendemain, mais que de fois j'ai revu votre image dans mes rêves, chère Marguerite! car je me suis informé de votre nom... Allons, charmante enfant, rendez-moi un peu de cet amour que je vous ai voué...

MARGUERITE.

Arrière, infâme!

SAINT-POL, *irrité.*

Quoi! mes prières ne peuvent rien sur vous? Eh bien! je commanderai!

MARGUERITE.

De quel droit?

SAINT-POL.

Ne m'appartenez-vous pas déjà?... Marguerite, je serai ici ce soir, après le couvre-feu, et tu m'ouvriras!

MARGUERITE.

Jamais!

SAINT POL.

Tu seras à moi, je le jure!

MARGUERITE.

Plutôt mourir que d'appartenir à un lâche comme vous!

SAINT-POL.

Eh bien! tu me suivras... viens!

MARGUERITE.

Laissez-moi!

SAINT-POL.

Non.

MARGUERITE.

Place!... place, vous dis-je. (*Elle s'enfuit par le fond à droite.*)

SAINT-POL.

Elle se dirige du côté de mes écorcheurs... elle est à moi! (*Il la suit.*)

## SCÈNE X

JUNIUS, LA BOURRADE, *sortant de l'hôtellerie.* DEUX ÉCORCHEURS, *paraissent dans le fond à gauche et causent.*

JUNIUS.

Adieu donc, capitaine! la nuit ne tardera pas; je rentre à Mayence.

LA BOURRADE.

Moi, je vais rejoindre ces deux compagnons qui m'attendent.

JUNIUS.

Prenez garde de trop boire: nos vins blancs portent à la tête.

LA BOURRADE.

Je le sais. Mais, bah! pour l'ouvrage qui me reste à faire...

JUNIUS, *le fixant.*

Quel ouvrage?

LA BOURRADE.

Oh! ne me regardez pas!... Je veux tout simplement dire par là, que je n'ai plus, ce soir... qu'à aller dormir.

JUNIUS.

A la bonne heure!... Adieu donc, capitaine!

LA BOURRADE.

Bonne route, sire étudiant!... (*A part.*) Pour sûr, il a le mauvais œil! (*Il va rejoindre les deux Écorcheurs, et sort avec eux par le fond à droite.*)

JUNIUS, *à part, en les regardant.*

Voilà de vilaines figures! cela sent le gibet... C'est étrange! ce capitaine lui-même m'a fait l'effet d'un vrai sacripant... Ces gens-là doivent avoir de méchants desseins. (*Il disparaît à gauche.*)

## SCÈNE XI

LE DUC, *par le fond à droite, puis* LA ROSE *et* LAUNOY.

LE DUC, *seul.*

Allons! il n'y a pas à hésiter... Demain, je confierai ma chère petite Marie au père Erasme. Je lui ai laissé six mille écus d'or, il aura soin d'elle... Je retournerai dans mon duché de Guyenne, et là je serai en sûreté.

LA ROSE, *sortant de l'hôtellerie.*

L'heure du souper est encore loin, seigneur, et la route a dû vous aiguiser l'appétit: ne ferez-vous pas une collation?

LE DUC.

Si fait... sous cette tonnelle, je vous prie. L'air du soir est bon à respirer. (*Il s'assied sous la tonnelle.*)

LA ROSE.

Je vous sers, monseigneur... (*Avec le domestique, elle sert le duc.*) Voilà, avec un flacon, une excellente pâtisserie allemande: vous m'en direz des nouvelles... Il y a aussi du fruit. (*A part.*) L'écuyer du comte ne viendra donc pas?

LAUNOY *entrant par la gauche et lui remettant secrètement la pêche.*

Voici la pêche! (*Il sort.*)

LA ROSE, *à voix basse aussi.*

Bien!... (*Haut au duc*) Monseigneur! voici une pêche qui doit être délicieuse.

LE DUC.

Vous allez au-devant de mes désirs, dame hôtelière. J'adore les pêches.

LA ROSE.

Celle-ci vient d'un jardinier fort habile.

LE DUC.

Elle est superbe (*après avoir mangé.*), mais elle a un goût singulier.

LA ROSE.

Quoique parfumé, ce fruit n'a pas moins une saveur âcre, qui demande un peu de vin pour accompagnement.

LE DUC, *après avoir bu.*

Vous avez raison... (*Mangeant.*) et la pêche n'en paraît que meilleure... Dites-moi, madame l'hôtelière, personne n'est venu pendant mon absence?

LA ROSE.

Personne, Monseigneur, si ce n'est un étudiant.

LE DUC, à part.

En vérité, les paroles de mon fou m'avaient un moment rendu inquiet... Mais il passe tant de sottes idées par la tête de ce pauvre Robin!... N'importe! demain le père Erasme... (Portant vivement la main à l'estomac.) Mais qu'ai-je donc?

LA ROSE.

Vous sentez-vous indisposé?

LE DUC, se levant brusquement.

En effet, je... je... j'éprouve... Oh! je souffre... Ça brûle!... Robin!... Où est Robin?... A moi! à moi! un brasier me dévore...

## SCÈNE XII

LES MÊMES, ROBIN, accourant.

ROBIN.

Monseigneur, qu'avez-vous?

LE DUC, s'affaissant dans ses bras.

Robin!... Je suis empoisonné!... Ah! la pêche!

ROBIN.

Une pêche!... D'où vous est venue cette pêche, l'hôtelière?

LA ROSE.

Un jardinier me l'a apportée ce matin avec d'autres.

LE DUC, mourant.

Robin! abandonne-moi... veille sur ma fille!

ROBIN, appelant.

A moi, les écuyers! (Les hommes d'armes sortent de l'hôtellerie et y transportent le duc. La porte se ferme sur Rose, il fait nuit.)

ROBIN, pendant qu'on emporte le duc.

Nos ennemis sont ici!... Pauvre duc! Mais il reste sa fille, ma chère Marie... Maintenant, plus que jamais il faut veiller sur elle!... Qu'entends-je? Des pas sourds... qui viennent du Rhin!... Espionnons ces gens! (Il se cache sous la tonnelle.)

## SCÈNE XIII

ROBIN, caché, LA BOURRADE, LES ÉCORCHEURS par le fond à droite, puis LA ROSE.

LA BOURRADE.

C'est ici... Allons, la dague en main!... Et comme toujours, point de quartier! (Il frappe trois coups à la porte de l'hôtellerie.)

LA ROSE, du dedans.

Qui est là?

LA BOURRADE.

Nous venons au nom du roi de France.

LA ROSE, ouvrant.

Entrez! (La Bourrade et les écorcheurs entrent.)

ROBIN, seul.

Au nom du roi de France!... Mais c'est impossible: ils mentent, les misérables!... Et je n'ai que ma marotte!... Que ferais-je, hélas, d'une épée? Je ne suis ni un seigneur, ni un écorcheur... Je ne suis qu'un pauvre bouffon. (On entend un cliquetis d'épées et des cris déchirants dans l'hôtellerie)

## SCÈNE XIV

ROBIN, caché, JUNIUS, entrant vivement par la droite, puis LA NOURRICE.

JUNIUS.

Ce sont des cris de détresse... Mais on assassine là-dedans! (Il tire son épée.)

LA NOURRICE, avec un enfant, s'élançant de l'hôtellerie.

J'ai pu leur échapper... Mais où fuir, dans les ténèbres?

JUNIUS.

Femme, que se passe-t-il donc là?

LA NOURRICE.

Messire, êtes-vous loyal et bon?

JUNIUS.

Je hais le mal!

LA NOURRICE.

Eh bien! prenez cet enfant... Au nom du ciel, sauvez-le! car ils veulent le tuer.

JUNIUS, prenant l'enfant.

Donnez!... Malheur à qui maintenant voudrait y toucher.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, LA BOURRADE et LES ÉCORCHEURS, LA ROSE.

LA BOURRADE.

Sandious! où est l'enfant?

JUNIUS.

Essayez de le prendre?

LA BOURRADE, l'épée haute.

Il m'appartient!

JUNIUS.

Bas les armes, capitaine, vous me devez la vie!

LA BOURRADE, rengainant.

C'est vrai... Diable d'étudiant!... Oh! ce regard!

JUNIUS.

Place donc!

LA BOURRADE, se ravisant.

Ah!... Mais mes hommes ne vous doivent rien.

JUNIUS.

Vous leur commandez.

LA BOURRADE.

Non pas: c'est un autre, plus grand seigneur que moi... On les a surnommés: les Écorcheurs!... Mordious, je m'en lave les mains.

LES ÉCORCHEURS, s'élançant contre Junius.

A mort!

JUNIUS, se défendant.

Ah! truands!... (On se bat.) Mon Dieu! cet enfant me gêne... Impossible de se défendre avec un fardeau pareil! je succomberai... Ah! perdus... l'enfant et moi!

ROBIN, qui s'est glissé vers lui.

Donnez! je le sauverai.

JUNIUS, lui remettant l'enfant.

Prends! (Robin suivi de la nourrice s'enfuit à gauche avec l'enfant.) Et maintenant je vous défie tous! (On ferraille. Un écorcheur paraît avec une torche et les autres s'enfuient.)

LA BOURRADE, stupéfait.

Sandious! l'enfant a disparu.

JUNIUS, ironiquement.

Capitaine, cherchez bien et tâchez de trouver!

LA BOURRADE.

Mais vous êtes donc un sorcier?

JUNIUS.

Peut-être.

LA BOURRADE.

Allons! en route pour Paris!

LA ROSE, à demi-voix à La Bourrade.

Vous savez que je vous accompagne?

LA BOURRADE.

Vous, la petite mère! jusqu'à Paris?

LA ROSE.

Où réside le roi! (La Bourrade avec les écorcheurs et la Rose sortent par le fond à droite. La lune se lève.)

## SCÈNE XVI

JUNIUS, puis MARCUS.

JUNIUS, remettant son épée au fourreau.

Tu me pardonneras, Marguerite, de m'être attardé ici, car j'ai sauvé de la mort une créature humaine.

MARCUS, par la gauche.

Que vois-je?

JUNIUS.

Marcus! (Ils se pressent la main.) Que fais-tu ici? Je croyais te trouver à Mayence.

MARCUS, embarrassé.

Oui, tu ignores... (A part.) Mon Dieu! comment lui dire ce que je viens d'apprendre?

JUNIUS.

Tu parais tout bouleversé.

MARCUS.

En effet, je... Mais attends que je m'assure d'abord si ce qu'un pâtre vient de me dire n'est pas une erreur... (Il va vers la maisonnette et appelle.) Marguerite!

JUNIUS.

Quoi! elle demeure ici?

MARCUS, appelant.

Marguerite! Marguerite! Le silence est complet.

JUNIUS.

Qu'y a-t-il donc? Parle!

MARCUS.

Ami, courons!

JUNIUS.

Où ?

MARCUS.

Vers le Rhin, où l'on a vu un misérable la poursuivre.

JUNIUS.

Malheur à lui ! quel est cet homme ?

MARCUS.

Un lâche !... Par un crime, cet homme l'a déjà rendue mère.

JUNIUS.

Malédiction !... Mais c'est impossible ! (On entend des cris et Marguerite, poursuivie par Saint-Pol, paraît sur le rocher.)

MARCUS.

La voilà !

JUNIUS.

Marguerite !

MARCUS.

Et son ravisseur ! (On voit Marguerite se précipiter du rocher ; Saint-Pol disparaît.)

JUNIUS.

Ciel !

MARCUS.

Le Rhin l'a engloutie.

JUNIUS.

Marguerite !... Je la sauverai, ou je la vengerai (Il se jette à l'eau.)

MARCUS.

Et moi, Seigneur, j'élèverai l'enfant !

La toile tombe. Fin du Prologue.

---

## Deuxième Tableau

## LE RAPT

A gauche, au premier plan, une maison à tourelle. — Au second plan, une boutique de mercier. — A droite, au premier plan, une taverne avec bancs et deux tables, sur lesquelles brocs et gobelets. — Au fond, l'entrée du Louvre, dont on aperçoit les tourelles. A gauche la Seine. — Au lever du du rideau, une troupe de hallebardiers passe dans le fond, relève les francs-archers à la porte du Louvre et rentre dans le château.

### SCÈNE PREMIÈRE

LAZARE, THOMAS, JEHAN, qui est en franc-archer, à l'une des tables ; BARNABAS, en faction devant le Louvre, PEUPLE sur la place.

LAZARE.

Buvons à la santé du roi, notre Sire !

THOMAS.

Qui vient d'entrer au Louvre.

JEHAN.

Et dont les gardes relèvent nos francs-archers de la ville. (On boit.)

THOMAS.

Il paraît que le roi fait réparer les Tournelles, sa résidence ordinaire.

LAZARE.

Prétexte !... Chaque fois qu'un grand événement se prépare, le roi se renferme dans sa grosse Tour... (Montrant le Louvre.) Une vrai prison !

JEHAN.

Louis XI aime les sombres murailles.

THOMAS.

De cette prison on raconte d'horribles choses.

JEHAN.

Elles ne sont que trop vraies !... L'autre jour, je rapportais au comte de Launoy, capitaine de la *Tour de l'Orgueil*, sa cuirasse repolie, et par un soupirail j'ai entendu monter vers moi des plaintes qui m'ont navré le cœur... Il y a d'affreuses oubliettes, de sanglants traquenards !... Le comte est un geôlier qui exécute froidement tout ce qu'on lui commande.

THOMAS.

Le roi est malade... Aussi son humeur noire déteint de plus en plus sur sa triste cour.

LAZARE.

Quelle cour !

THOMAS.

Tristan le grand-prévôt et Olivier le barbier : voilà les hommes de Louis XI.

JEHAN.

Il aime les bourgeois... Mes amis, gardons-nous de nous en plaindre !

THOMAS.

Ah ça, Jehan fais-tu toujours de belles armures ?

JEHAN.

Ne suis-je pas haubergier de mon état ? J'ai fait aussi une belle chemise de mailles à mon ami Marcel.

THOMAS.

L'écolier de Cluny ?

JEHAN.

Oui, le fils adoptif du médecin Coictier. Seulement j'ignore encore s'il en est satisfait, car je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours.

LAZARE, levant son gobelet.

Allons, encore un coup, les enfants !

THOMAS et JEHAN.

Volontiers, père Lazare ! (On boit.)

JEHAN, se levant.

Moi, je rentre au Louvre, pour y chercher mon arc et mes flèches. (Il entre au Louvre.)

### SCÈNE II

LES MÊMES, moins JEHAN, LA BOURRADE, par la gauche, SIMON et trois autres TRUANDS, par la droite.

LA BOURRADE.

Simon, as-tu vu le seigneur Olivier ?

SIMON.

Pas encore, nous arrivons.

LA BOURRADE.

C'est ici qu'il m'a donné rendez-vous. Mordious ! j'ai soif... Holà !... tavernier ! (Il s'assied avec ses compagnons devant la taverne, et le tavernier les sert.)

THOMAS, à demi-voix.

Quels sont ces gens ?

LAZARE, de même.

Ça m'a tout l'air de truands ou de mauvais garçons.

THOMAS.

De vrais coupe-jarrets !

LAZARE.

D'honnêtes mariniers ne doivent pas se commettre avec eux... Finissons notre broc dans la taverne ! (Lazare et Thomas se lèvent.)

LA BOURRADE, leur tendant son gobelet.

A la vôtre ! (Les deux mariniers ne répondent pas et entrent dans la taverne.)

LA BOURRADE.

Je crois que ces manants me méprisent. (Il veut tirer son épée.)

SIMON, le retenant.

Calmez-vous, capitaine !

LA BOURRADE, se levant.

Laisse-moi !... Mordieu ! je suis le capitaine La Bourrade. Je ne crains ni Dieu ni diable.

SIMON.

Et ce regard ?

LA BOURRADE, retombe tout troublé sur son siége et, d'un ton lugubre.)

Oui, une seule chose m'a fait peur dans ma vie... Un regard ! mais quel regard !... Cet étudiant allemand, près de Mayence a été le premier adversaire que mon épée n'ait pas tué... Et, depuis, chaque fois que j'ai voulu me battre en combat singulier, je voyais ce terrible regard fixé sur moi... Pour sûr, cet étudiant avait le mauvais œil !

### SCÈNE III

LA BOURRADE, SIMON et les TRUANDS, MARCEL, entrant brusquement par la gauche, puis JEHAN

MARCEL, vivement à Barnabas en faction.

Vous n'avez pas vu Jehan, le franc-archer ?

BARNABAS.

Il êdre au Louvre.

MARCEL.

Puis-je entrer ?

BARNABAS.

Tarteifle! c'èdre imbossible, guand le roi y ost... Mais de-nez... foilà votre homme. (Jehan sort du Louvre.)

MARCEL.

Ah! Jehan!... c'est toi!

JEHAN.

Marcel!... comme tu es agité! Qu'as-tu?

MARCEL.

Ce que j'ai?... Tu es mon ami depuis l'enfance, cher Jehan. Tu as des connaissances partout, même auprès des plus grands seigneurs de la cour, pour lesquels tu fabriques de si belles armures... Je t'en supplie, viens à mon aide!

JEHAN, étonné.

A ton aide?

MARCEL.

Oui, car, sache-le : mon bienfaiteur a été arrêté hier soir, dans son logis de la rue Saint-Jacques, par Tristan et Olivier le Daim.

JEHAN.

Maître Coictier, le médecin!

MARCEL.

Et ils l'ont traîné au Louvre!

JEHAN.

Pourquoi?

MARCEL.

Parce qu'en sa qualité de bibliothécaire de la Faculté, il n'a pu fournir au roi le livre de l'Arabe Rhasès sur la fièvre.

JEHAN.

Au fait, c'est vrai. On dit que le roi se sent malade, et que, n'aimant pas les médecins, il veut se guérir lui même... Mais dis-moi donc, Marcel, quel lien t'attache si fortement à Coictier?

MARCEL.

Quel lien! N'est-ce pas lui qui m'a recueilli orphelin sur les bords du Rhin, près de Mayence; qui m'a amené à Paris, m'a élevé, m'a instruit... Enfin, il m'aime comme son enfant... Et moi, vois-tu, lui devant tout, je n'ai plus qu'un sentiment : la douleur de le voir plongé dans un cachot, martyrisé peut-être!... qu'un but : celui de le sauver!... qu'un désir : celui de me sacrifier pour lui s'il le faut!... Jehan! peux-tu m'aider à le sauver?

JEHAN, après avoir réfléchi.

Peut-être... Pour cela, il faut que je parle à mes amis les mariniers... Attends-moi! (Il entre dans la taverne.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, moins JEHAN, GONTRAN, par le fond à gauche.

GONTRAN, à Marcel.

Sire écolier!

MARCEL.

Que désirez-vous, mon page?

GONTRAN, lui tendant une lettre.

Lisez!

MARCEL.

De qui

GONTRAN.

De madame Irène.

MARCEL, étonné.

De la comtesse de Launoy.

GONTRAN, montrant la boutique du mercier.

Qui s'est rencontrée avec vous, plusieurs fois dans cette boutique, chez maître Ambroise le mercier.

MARCEL, à part.

Oui, quand j'allais voir Marie!... (Haut.) Que peut me vouloir la comtesse Irène? (Il lit la lettre.)

GONTRAN, la main sur sa dague.

Il s'agit, m'a-t-elle dit, de Marie votre fiancée, à qui elle s'intéresse, et aussi du médecin Coictier, prisonnier au Louvre.

MARCEL.

En effet... Mais pourquoi caresser ainsi la poignée de votre dague?

GONTRAN.

Parce que... parce que si c'eût été un rendez-vous d'amour...

MARCEL.

Qu'eussiez-vous fait?

GONTRAN.

Je vous eusse poignardé!

MARCEL, à part.

Déjà amoureux!... (Haut.) Votre nom?

GONTRAN.

Gontran.

MARCEL.

Eh bien! rassurez-vous, mon petit Gontran; votre maîtresse, comme on vous l'a dit, ne s'intéresse qu'à mes amours avec Marie et à messire Coictier, mon bienfaiteur (Lui rendant la lettre.) Tenez, vous la lirez à l'aise!

GONTRAN.

Ah! tant mieux pour vous... Ainsi, vous viendrez demain?

MARCEL.

Une heure après le couvre-feu.

GONTRAN.

A la porte du jardin derrière le Louvre, près de la tuilerie.

MARCEL.

J'y serai.

GONTRAN.

Je vous attendrai. (Il sort par le fond à gauche.)

MARCEL.

Oui j'irai... car il s'agit, à la fois, des deux êtres que j'aime le plus au monde.

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins GONTRAN, JEHAN, LAZARE, THOMAS, sortant de la taverne.

JEHAN, à Marcel.

Voici le père Lazare et Thomas, qui ne demandent pas mieux que d'entreprendre la délivrance de maître Coictier : ils ont un plan tout prêt...

MARCEL, serrant la main aux deux mariniers.

Oh! merci, mes amis : ma reconnaissance vous est acquise.

JEHAN.

Ils se sentent d'autant plus disposés à sauver le médecin, qu'il a secouru un des leurs et que c'est le barbier du roi et le brutal grand-prévôt qui l'ont arrêté.

MARCEL.

Oui, ce sont eux qui ont tout fait. Aussi ai-je voué à ces deux bourreaux une haine implacable.

LAZARE.

Plus bas! les voilà tous les deux.

MARCEL, serrant les poings.

Eux!

JEHAN.

Voyons, calme-toi!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, OLIVIER, TRISTAN et ses gardes sortant du Louvre.

OLIVIER, à Tristan.

Vous allez de nouveau fouiller la maison du médecin?

TRISTAN.

Ordre du roi. Ce Coictier ne veut pas dire où est le livre.

OLIVIER.

La torture le ferait bien parler.

TRISTAN.

Jusqu'à présent le roi ne veut pas de ce moyen, sire Olivier le Daim!

OLIVIER, avec mépris.

Un simple manant! Allons donc!... Louis n'a pas mis tant de réserve à l'égard d'autres et de plus hauts personnages. S'est-il gêné pour mettre dans une cage de fer le cardinal La Balue; pour faire assister au supplice de leur père les enfants de d'Armagnac; pour laisser pourrir tant d'autres à la Bastille, à Loches, à Amboise, à Plessis-lès-Tours?... Et le duc de Guyanne, son propre frère?

TRISTAN.

Taisez-vous, compère: Louis ne veut pas qu'on en parle... Quant au médecin, il croit devoir le ménager, parce qu'il tient énormément au livre.

OLIVIER.

Moi, compère, je ne ferais ni une ni deux, et je le conseillerais au roi : j'attacherais au chevalet ce médecin... un âne, du reste! et je lui ferais arracher les ongles, sans compter le surplus les coins, les brodequins, la poire d'angoisse...

MARCEL, que ses amis ont eu de la peine à retenir jusque-là.
Misérable!

OLIVIER, avec crainte.
Que veut ce petit écolier?

MARCEL, tirant sa dague.
Te faire rentrer tes méchants conseils dans la gorge, barbier maudit!

OLIVIER, avec effroi à Tristan.
A l'aide, compère!... Il me menace!

TRISTAN, saisissant Marcel et lui arrachant sa dague.
Quoi! tu oses?

MARCEL.
Bourreau! laisse-moi...

TRISTAN, le jetant aux gardes.
Qu'on le bâtonne!

MARCEL, fièrement.
Prenez garde!... Je suis clerc de l'Université.

TRISTAN.
Clerc ou non, qu'on lui applique vingt-cinq coups de bâton!

LES MARINIERS et LE PEUPLE.
Grâce!

JEHAN.
Pardonnez-lui, c'est le fils adoptif de maître Coictier.

OLIVIER, à part.
C'est qu'il m'a menacé de sa dague... J'ai eu peur.

TRISTAN.
Gardes, obéissez!
On a enlevé le pourpoint de Marcel; on va le frapper.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, SAINT-POL, et une troupe d'hommes d'armes sortant du Louvre.

LAZARE.
Voilà monseigneur le connétable! On s'écarte devant Saint-Pol.

SAINT-POL, s'avançant.
Qu'a fait cet écolier de Cluny?

OLIVIER.
Il a osé m'insulter.

SAINT-POL, avec ironie.
L'insulte ne pouvait monter haut.

OLIVIER, avec une attitude grotesque.
Monseigneur! le roi m'a annobli. Je suis comte de Meulan!

SAINT-POL, à part.
Comte de la savonnette et du rasoir!... (Haut à Tristan.) Il ne faut pas se mettre mal avec l'Université. « En la noble ville de Paris, ni écolier ni bourgeois ne doit être traité en esclave. » Souvenez-vous, messire Tristan, de cette vieille formule de droit parisien.

TRISTAN, d'un ton bourru.
Je sais ce que j'ai à faire: je suis grand-prévôt du roi.

SAINT-POL, avec autorité.
Moi, connétable du royaume!... Je m'oppose à cette flétrissure... Obéissez! (A Marcel en affectant la bonhomie.) Écoutez-moi, sire écolier! Il lui parle bas.

OLIVIER, à part.
Il caresse bourgeois et clercs... Mais j'aurai ma revanche!... (A Tristan à voix basse.) Dites donc, compère.

TRISTAN, de même.
Quoi?

OLIVIER.
Vous lâchez notre homme?

TRISTAN.
Patience!... Puisqu'il ne faut pas se mettre mal avec l'Université, pour le moment laissons cet écolier tranquille. Mais si jamais il me retombe sous la main....

OLIVIER.
Soyez tranquille, compère, je me charge de lui.

TRISTAN, railleur.
A vous tout seul?

OLIVIER.
Vous verrez! (Tristan sort avec ses gardes par la droite.)

LA BOURRADE, saluant profondément Olivier.
Seigneur Olivier!

OLIVIER, bas.
Ah! vous voilà?

LA BOURRADE.
Avec mes honorables associés. (Les truands saluent de même.)

OLIVIER.
Cela se trouve à merveille!... Entrons dans la taverne: vous me direz ce que vous avez appris, et j'ai des ordres à vous donner. (Après avoir lancé à Marcel un regard furibond, il entre dans la taverne, suivi de la Bourrade et des truands.)

SAINT-POL, à Marcel.
Ainsi, vous dites que les écoliers sont mécontents?

MARCEL.
Oui, monseigneur, parce qu'on méconnait leurs franchises et privilèges.

SAINT-POL.
Avez-vous quelque influence sur eux?

MARCEL.
Fort peu, monseigneur.

SAINT-POL, lui tournant le dos.
Tant pis!... (A part, pendant que Marcel rejoint ses amis.) Voilà un étudiant, à qui, s'il avait pu m'aider à soulever les écoles, j'aurais été disposé à accorder ma confiance, je ne sais trop pourquoi... Soulever les écoles, les halles, les bouchers et toute la truanderie! Il est temps d'y songer vraiment, car le roi me soupçonne plus que jamais et sous sa mine caressante, sous sa patte de velours, je sens la griffe du chat-tigre.... Aussi ne vais-je jamais auprès de lui sans une bonne escorte. Maintenant je peux la renvoyer... J'attendrai aux alentours que le couvre-feu ait sonné, pour entrer chez le Sorcier noir. (Il donne un ordre à son escorte qui sort à gauche, et lui à droite.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins SAINT-POL, TRISTAN, OLIVIER et LA BOURRADE.

JEHAN, à Marcel.
Mon pauvre ami, tu l'as échappé belle.

MARCEL.
Je n'étais plus maître de moi.

JEHAN.
Sans le connétable de Saint-Pol...

MARCEL.
On me flétrissait!... (Montrant la boutique.) Que Marie ne le sache point! Elle redouterait pour moi les rancunes de Tristan et du barbier, et serait inquiète.

JEHAN, bas.
Tu sais que les mariniers sont disposés à délivrer, dès ce soir, messire Coictier.

MARCEL.
Oh! merci!

JEHAN.
Aussitôt la nuit descendue.

MARCEL.
Pauvre Marie! elle m'en voudra... mais avant tout, il faut songer à mon père adoptif.

JEHAN.
Pourquoi t'en voudrait-elle.

MARCEL.
Nous devions, avec dame Yolande, aller aux halles, voir jouer un Mystère... elle s'en faisait une si grande fête! aussi vais-je m'excuser auprès d'elle.

JEHAN.
Hâte-toi donc!

LAZARE.
Oui, hâtez-vous! car le couvre-feu ne tardera pas à sonner à Saint-Germain l'Auxerrois.

MARCEL.
Quel est votre plan, mes amis?

LAZARE.
Par l'égout du Louvre, que j'ai exploré plusieurs fois. (Il remonte avec eux en leur parlant bas.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, OLIVIER, LA BOURRADE, SIMON et le TROIS TRUANDS, sortant de la taverne.

OLIVIER, montrant la boutique.
Ainsi, c'est là?

LA BOURRADE.
C'est là que j'ai revu celle dont je vous ai parlé.

OLIVIER.
Mais c'est la boutique de maître Ambroise le mercier!... Et cette Marie serait vraiment une fille de bonne maison?

LA BOURRADE.

De si bonne et grande maison que vous ne pourriez jamais vous l'imaginer.

OLIVIER.

Capitaine, vous piquez ma curiosité. Dites moi qui c'est.

LA BOURRADE.

Çà se paie, ça, seigneur Olivier! et vous vous faites toujours tirer l'oreille.

OLIVIER.

Dame! on n'est pas si riche que vous le pensez.

LA BOURRADE.

Mordious! quand on tient le menton du roi? allons donc! (Tendant la main.) Votre bourse, et je vous dis mon secret.

OLIVIER.

Ma bourse!... je veux bien.

LA BOURRADE.

Donnez!

OLIVIER.

Non pas... seulement quand vous m'aurez dit le secret.

LA BOURRADE.

Eh bien! cette jeune fille... cette Marie... Votre bourse est-elle bien garnie?

OLIVIER, montrant une grosse bourse.

Tâtez!

LA BOURRADE.

Sandious! elle est assez dodue... contre l'habitude... Eh bien! cette fillette, c'est...

OLIVIER.

C'est?...

LA BOURRADE.

C'est... (Il lui parle à l'oreille)

OLIVIER, sautant.

Pas possible!

LA BOURRADE.

Comme je vous le dis... La bourse!

OLIVIER.

Prenez!

LA BOURRADE, visitant la bourse.

Je suis volé.

OLIVIER, ricanant.

N'est-elle pas pleine?

LA BOURRADE.

Pleine de gros sous!... (A part.) Ce barbier est aussi roué que ladre.

OLIVIER.

Mais vous savez ce que je vous ai promis, si vous réussissez? cinq cents livres!... Guettez donc, et sitôt que vous trouverez l'occasion, enlevez la fille... Belle ou laide, je veux qu'elle soit ma femme!... Ah! j'ai donc enfin trouvé un bon parti : cette fois je me marierai!

LA BOURRADE.

Et l'écolier?

OLIVIER.

Chut! il est encore là.

LA BOURRADE.

L'épouserez-vous aussi?

OLIVIER.

Capitaine! vous osez plaisanter, je crois?

LA BOURRADE.

Que faire de lui? le tuer?

OLIVIER.

Je veux le torturer à mon aise. Tu me le garderas. (Il rentre au Louvre.)

LA BOURRADE, aux truands.

Simon, et toi, Cass-Tête, ne perdez pas l'écolier de vue... Nous reviendrons avec du renfort après le couvre-feu, pour enlever la donzelle. (Ils sortent à droite et à gauche.)

## SCENE VIII

MARCEL, JEHAN, LAZARE, puis LE SORCIER.

LAZARE.

Eh bien! c'est cela... je vais préparer le batelet. Johan, vous me rejoindrez avec Thomas.

JEHAN.

Tout à l'heure.

Au moment où Lazare et Thomas vont vers le fond, le Sorcier sort de la maison à tourelle, et l'on s'écarte devant lui. — Le Sorcier, drapé dans un manteau noir avec une petite plume rouge à sa toque, se trouve face à face avec Marcel et le regarde fixement, les sourcils contractés. — Lazare sort par le fond à gauche. — Le peuple se retire.

MARCEL, à demi-voix en saisissant le bras de Jehan.

Jehan! quel est ce sombre personnage?

JEHAN, de même.

Ne connais-tu pas le Sorcier noir?

MARCEL.

Ce mystérieux étranger!

LE SORCIER, le front rasséréné, et d'une voix douce, à Marcel.

Vous êtes écolier de Cluny?

MARCEL.

Élève de maître Coictier.

LE SORCIER, vivement.

Du médecin prisonnier, dont la renommée s'est répandue jusqu'en Allemagne!... Votre nom?

MARCEL.

Marcel.

LE SORCIER.

Marcel seulement?

MARCEL.

Je suis orphelin.

LE SORCIER.

Ah?... (Après l'avoir examiné et à part.) Ces cheveux blonds!... quelle étrange ressemblance! (Il sort en regardant toujours Marcel, immobile sous ce regard.)

## SCÈNE XI

MARCEL, JEHAN, THOMAS.

MARCEL à Jehan.

Le regard de cet homme m'a remué profondément.

JEHAN.

C'est une singulière figure!

MARCEL.

Un instant j'ai cru voir...

JEHAN.

Qui?

MARCEL.

Satan... tel qu'on le représente sur nos vieilles images dans les cathédrales.

JEHAN.

On le dit sorcier et magicien.

MARCEL.

Mais, le moment d'après, il m'a paru beau comme un archange.

JEHAN.

Oui, c'est un vrai sorcier, dont il a toutes les allures... Regarde cette maison avec sa tourelle!

MARCEL.

Je la vois.

JEHAN.

C'est la sienne... La nuit, avec des bruits mystérieux et une odeur de soufre, il s'en échappe comme des flammes de l'enfer. Parfois on entend siffler des forges... Je te dis que cela sent la magie noire!... Déjà l'Université parle de le brûler vif.

MARCEL.

Souvent, m'a dit maître Coictier, on a traité de sorciers d'illustres savants.

JEHAN.

Lui, un savant! allons donc! Tiens! la nuit ne va pas tarder, n'est-ce pas? eh bien, si tu restais devant cette maison, tu verrais, comme chaque soir, y pénétrer des ombres suspectes : autant de sorciers qui se rendent au sabbat!... En un mot, cet homme a fait un pacte avec le diable.

MARCEL.

Mon cher Jehan, je crois que tu exagères.

JEHAN.

Non, non, je sais ce que je dis... Allons, Thomas, rejoignons le père Lazare... Marcel, nous t'attendrons au bord de la Seine. (Il sort avec Thomas par le fond)

## SCÈNE XII

MARCEL, puis MARIE.

MARCEL.

Pauvre Marie! elle s'attend à aller voir le Mystère nouveau. Hélas! faut-il être contraint de la priver de ce plaisir! (Il heurte à la porte de la boutique.)

MARIE, avec dépit.

Ah! c'est vous enfin? Mieux vaut tard que jamais.

MARCEL.

De quel ton me dites-vous cela, Marie?

MARIE.

A l'heure qu'il est, le Mystère doit être commencé, et je m'impatientais plus encore que dame Yolande; car moi je songeais bien plus à être avec vous qu'à voir le spectacle aux halles.

MARCEL.

Plaignez-moi, Marie! nous ne pouvons passer la soirée ensemble.

MARIE, vivement.

Vous dites?...

MARCEL.

Une affaire grave m'oblige à renoncer au bonheur de vous accompagner. Maître Ambroise pourrait me remplacer.

MARIE, sèchement.

C'est juste. Il va rentrer bientôt. (Le regardant fixement.) Ainsi, c'est sérieusement que vous parlez? Vous rompez avec moi?... Ah! je devais m'y attendre.

MARIE.

En vérité, c'est étrange, messire! Depuis quelque temps déjà vous aviez changé à mon égard.

MARCEL.

Qu'est-ce qui vous fait supposer cela, chère Marie?

MARIE.

Elevée par maître Ambroise et dame Yolande, sa femme, je ne sais à qui je dois le jour. Mais, ce qui est certain, c'est que ma famille devait être puissante et d'un rang noble, et pourtant je vous ai aimé!

MARCEL.

Oh! chère Marie!

MARIE.

Vous me suiviez à l'église, à la promenade, partout...

MARCEL.

Eh bien, Marie?

MARIE.

Marcel! vous ne m'aimez plus! je le vois bien!

MARCEL, avec force.

Ne plus vous aimer! Si parfois si je suis rêveur auprès de vous, vous répondant à peine, me contentant de vous voir, de vous admirer: c'est qu'alors je me sens pour vous une de ces affections pures et chastes dont parlent les poëtes allemands, mes compatriotes et ceux de ma pauvre mère. Puis, lorsque mes lèvres frémissantes vous expriment les ardeurs dont mon cœur est embrasé, c'est je ne sais quelle autre nature qui se révèle en moi, une âme violente, presque farouche, dont le sentiment fait explosion... Ah! Marie, chère idole de mon cœur! j'ai pu vous paraître bizarre, fantasque; mais s'il est un amour vrai au monde, je vous jure que c'est le mien!

MARIE, le regardant et lentement.

N'avez-vous pas prêté le même serment à madame Irène?

MARCEL.

A madame Irène!... Que voulez-vous dire?

MARIE, ironiquement.

L'autre jour, chez maître Ambroise, la comtesse de Lannoy n'avait de regards et de sourires que pour vous.

MARCEL.

Je n'ai remarqué qu'une chose: c'est que le sourire de cette comtesse avait quelque chose de sauvage... Marie, vous voulez m'éprouver, n'est-ce pas? Ce n'est pas sérieusement que vous faites allusion à cette dame.

MARIE, accentuant ses paroles.

Quelle est cette lettre, messire, que vous a remise le page de la comtesse.

MARCEL.

Cette lettre?

MARIE.

De ma fenêtre j'ai tout vu.

MARCEL.

Mais dans cette missive elle me parlait de vous, Marie!

MARIE.

Ah? sans doute pour me honnir comme sa rivale?

MARCEL, avec chagrin.

Mon Dieu! que ne puis-je vous la montrer, cette lettre! Je l'ai rendue au page... Il y était, du reste, question aussi de mon père adoptif, messire Coictier... Car, sachez-le, mon bienfaiteur a été arrêté, jeté dans la prison du Louvre, et c'est parce que je dois, avec des amis, le délivrer ce soir, que je venais vous prier de m'excuser... Marie, ne détournez plus ainsi les regards! Voyez en moi, comme toujours, l'amant le plus fidèle et le plus dévoué... (Lui prenant la main.) Marie! un mot, je vous en supplie, un mot de vos lèvres qui me rassure.

MARIE.

Dois-je vous croire?... Ne cherchez-vous pas à me tromper?

MARCEL.

Toutes mes pensées, tous mes rêves, chère âme, n'ont jamais cessé d'être pour vous.

MARIE.

Eh bien! je vous crois, Marcel, car en vérité, je serais trop malheureuse si je ne vous croyais pas...

MARCEL.

Oh! merci.

MARIE.

A votre tour, dites-moi que vous ne m'en voulez point.

MARCEL.

Peut-on vous conserver rancune? Mais je vous laisse. (Lui baisant la main.) A demain!

MARIE, sur le seuil de la porte.

Dame Yolande s'ennuiera, surtout si son mari tarde à rentrer... mais moi, j'aurai plus d'ennui encore, car vous ne serez pas près de moi... Au revoir!

MARCEL, lui envoyant des baisers.

A toi, mon cœur, ma vie! (Marie rentre.)

## SCÈNE XIII

MARCEL, LE SORCIER, par la droite.

MARCEL, à part.

Encore cet homme!

LE SORCIER.

Vous allez délivrer le médecin Coictier? Je le sais.. Je veux vous en donner le moyen.

MARCEL.

Vous, messire!... Oh! je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

LE SORCIER.

Je ne vous demande pas tant.

MARCEL.

Que voulez-vous de moi?

LE SORCIER.

Que vous m'ameniez votre maître dès qu'il sera libre.

MARCEL.

Où?

LE SORCIER, montrant sa maison.

Là, chez moi. (La nuit commence.) Prenez cette dague: quoique petite, elle perce une cotte de mailles... Voici également une lime qui scie les barreaux en un clin-d'œil, et une trousse de clefs qui ouvrent toutes les portes. Courez le long de la berge jusqu'à l'égout du Louvre. En ce moment même on cherche, mais en vain, à délivrer votre maître.

MARCEL.

J'y cours!

LE SORCIER.

Je vous attends.

MARCEL.

Comptez sur nous. (Il s'élance par le fond à gauche. Le Sorcier ouvre la porte de sa maison, d'où s'échappe une lueur d'un rouge ardent et rentre.)

## SCÈNE XIV

LA BOURRADE et PLUSIEURS TRUANDS, puis MARIE.

LA BOURRADE.

Allons! c'est le moyen le plus court. (Il va frapper à la boutique.)

MARIE, ouvrant une petite fenêtre grillée.

C'est vous, maître Ambroise?

LA BOURRADE, déguisant sa voix.

Non, mais je suis envoyé par le mercier.

MARIE.

Lui serait-il arrivé malheur?

LA BOURRADE.

Il m'a chargé d'une commission pour vous seule.

MARIE, refermant la fenêtre.

Je suis à vous.

LA BOURRADE, aux truands.

Attention, vous autres!... Evitons les cris!

MARIE, sortant de la boutique.

Parlez vite!... Vous disiez... Ah! (Les truands se sont jetés sur elle, la bâillonnent et la garottent.)

LA BOURRADE.

Que vous êtes vraiment trop belle, pour rester dans une obscure boutique de mercier... Voyons! est-ce fait?

UN TRUAND.

Ça y est.

LA BOURRADE.

Au Louvre! le seigneur Olivier nous attend! (La toile tombe.)

## Troisième Tableau

### L'ÉGOUT DU LOUVRE(1)

La scène a trois compartiments. A droite un égout voûté, avec une grille dans le fond ; dans ce compartiment, une porte à gauche par laquelle, on gagne, au moyen d'un petit escalier tournant, le compartiment du milieu surélevé par un mur formant palier. — Sur le palier du milieu un hallebardier en faction; une porte communique avec le compartiment de gauche également surélevé par un mur. — Ce dernier compartiment représente une prison où se trouve une couchette sur laquelle est assis Coictier, revêtu d'une robe et d'un bonnet. Une chaise au pied du lit, sur laquelle une chandelle allumée. Le hallebardier est éclairé par une lampe. L'égout est dans les ténèbres.

### SCÈNE PREMIÈRE

COICTIER, le HALLEBARDIER.

COICTIER.

Ils m'ont enfermé ici... Voilà bien les hommes de Louis XI! ils s'imaginent, qu'en tenant le corps, ils ont aussi l'âme et la volonté. (Se levant.) Non... mille fois non... vous n'aurez pas mon livre, ce manuscrit de Rhasès, avec lequel on peut se guérir soi-même de la fièvre, le seul qui soit en France!... Ni prières, ni menaces, rien n'y fera... le livre est bien caché, et la torture même ne me fera pas céder. (Haussant les épaules.) Ce vieux roi malade, méprise les médecins... et pourtant, il veut se servir de leur science! Insensé, qui ne sait pas que telle formule mal comprise ou mal appliquée, au lieu de sauver, peut tuer,... Roi, si tu veux guérir, tu prendras Coictier pour médecin!.. Une seule pensée m'obsède et me tourmente; si l'on me tuait que deviendrait Marcel?... Pauvre enfant, il est à peine entré dans la vie et a besoin encore, qu'un autre guide ses pas .. Ah! si je savais, ce qu'est devenu Jean Faust, mon compagnon d'études! Je lui dirais : Frère... voilà l'enfant de Marguerite, c'est en partie son image; tu ne peux pas toujours en vouloir au fruit innocent du crime qui l'a rendue mère!... Mais je n'en ai jamais eu de nouvelles, qui sait?... peut-être est-il mort? (Le hallebardier crie :) Qui vive. On répond : Hallebardiers! Reviendrait-on encore, pour obtenir de moi ce que je ne veux pas donner?... Cette fois je serai muet. (Il s'enveloppe dans sa robe et se couche.)

### SCÈNE II

COICTIER couché, une ronde vient relever la sentinelle. BARNABAS.

BARNABAS, se mettant en faction.

Ia, ia, che savre ce guo c'est, che gonnais la gonsigne... on ne basse pas! ia, ia. (La ronde s'en retourne par le fond.) Ah! mein gott! le mauvais moment pour être en sendinelle!... Tire guo mon bedit bonne amie Lischen, une baysse... il être là pas sur le guay qui m'addent... Bauvre bedit ponne amie : elle va bleurer gomme une bête... Elle aura beau vaire... pst... pst! ost-ce toi, mon cheatil Parnabas? son chentil Parnabas il être ici dristement dans les vilaines brisons... Maia si bourtant un autre Parnabas me remblaçait là pas, sur le goay? S'il me brenait mon petit Lischen. Ah tarteifle! Prrr... gomme les chambes ils me démanchent, at que jo vudrais donc pien ne bas être on sendinelle et gurrir aubrès do mon boane amie!... Ah! mon guoar, il èdre bien affiché! (Il pousse trois énormes soupirs.)

### SCÈNE III

COICTIER, couché; BARNABAS, en faction; ROBIN, par le fond du compartiment du milieu.

BARNABAS, croisant la hallebarde

Qui fife?

ROBIN.

Ami!

BARNABAS.

Tarteifle! che gonnais pas d'ami, moi.

(1) Les décors de ce tableau peuvent être établis de plain-pied.

ROBIN, à part.

Ah! coquins!... (Haut) Tout doux, mon bravo, je suis Robin.

BARNABAS

Le vou du roi!... Ch'avre duchurs resbecté les gens de la gour. Oh! ia, ia... mais on ne basse bas!

ROBIN, montrant un papier.

Ordre du roi.

BARNABAS.

Foyons! (Il lit sous la lampe.) Lai... lai.., laissez basser moa... moo.

ROBIN.

Mon fou.

BARNABAS, tranquillement en rendant le papier.

Lo laissez-basser est pon, mais drès mal égrit.

ROBIN.

Pourquoi?

BARNABAS.

Parce guo : vou, ça s'égrit avec un v et bas avec une f.

ROBIN.

Tiens, je ne savais pas ça.

BARNABAS.

Moi, che le sais chez nus audres Allemands, on égrit tuchurs, gomme on hrononce... Allons, bassez, monsié le vou!

ROBIN.

Ou est lo prisonnier Coictier?

BARNABAS, montrant la porte.

Là... direz le ferrou?

ROBIN.

Comment écrivez-vous verrou, moa digne allemand?

BARNABAS.

Avec un f, tarteiffle, tuchurs gomme on hronooco... Mon pona amie Lischen bronunce gomme moi. (Il soupire.)

ROBIN.

On dirait que vous avez soupiré.

BARNABAS.

Ia, ia, lieber gott! mon gueur, il être pien affiché, et mon bedit bonne amie, il m'attend là pas, sur le guay. (Il pleure.)

ROBIN, poussant le verrou, et entrant dans la prison.

Ah! coquins! ce brave Allemand a l'amour pleurnicheur... moi c'est le vin... (Regardant Coictier.) Dormirait-il? il est bien tranquille pour un homme que tiennent les griffes de Tristan.

COICTIER, à part.

Ce n'est donc pas la grand-prévôt?

ROBIN.

Sire médecin!

COICTIER, sans se retourner.

Que voulez-vous?

ROBIN.

Vous consulter.

COICTIER, se retournant brusquement.

Consulter un médecin en prison!

ROBIN.

On vous dit si savant, messire!

COICTIER.

Pour briller, la science a besoin de liberté!

ROBIN.

Vous êtes réputé d'avoir des remèdes jusqu'au bout des doigts, vous guéririez m'a-t-on dit un homme à moitié mort?

COICTIER.

Vous êtes fou!

ROBIN.

Comme vous le dites... je porte ce titre.

COICTIER, prenant la chandelle et l'inspectant.

En effet, ce costume... ce bonnet à grelots...

ROBIN.

Indiquent ma profession.

COICTIER.

Souvent la tête d'un fou est un puits de malice et de finesse on a même vu des fous très-sages.

ROBIN.

Ah! coquins, je ne suis pas toujours sage et cela vient de ma maladie.

COICTIER.

Quelle est donc votre maladie, maître fou?

ROBIN.

Triste maladie, dont je voudrais guérir à tout prix, car elle m'a fait commettre bien des fautes et des bévues. Et aujourd'hui plus que jamais, je voudrais avoir ma pleine santé, pour retrouver enfin une chère enfant que j'ai vue naître et trop négligée depuis dix-sept ans... Quand les accès me prennent, je bavarde et je divulgue des secrets que je devrais taire.

COICTIER.
Voilà une singulière maladie!
ROBIN.
N'est-ce pas?... Oh! guérissez-moi docteur.
COICTIER.
Ou donc souffrez vous?
ROBIN, en fourrant son doigt dans sa bouche.
Là... au fond du palais!
COICTIER.
C'est là le siége du mal?
ROBIN.
Mon palais s'irrite et se dessèche... et alors...
COICTIER.
Alors!
ROBIN.
Je bois.
COICTIER.
De la tisane?
ROBIN.
Du vin.
COICTIER.
Vous avez le nez tout rouge.
ROBIN.
Ah! coquin! c'est justement ma maladie qui remonte... et pour faire arriver mon nez, à cette couleur vermeille, ça m'a coûté bien des écus... Donnez-moi un remède!
COICTIER.
Seriez-vous ivrogne, messire fou?
ROBIN.
Las! c'est pour cette maladie que je viens vous consulter... j'aime trop le vin.
COICTIER.
N'en buvez plus!
ROBIN.
Le moyen de ne pas boire ce qu'on aime.
COICTIER.
Au moins mettez y de l'eau:
ROBIN.
Cela gâte le vin.
COICTIER.
Eh bien, allez au diable!
ROBIN.
J'aimerais mieux en remède de vous.
COICTIER.
Je n'en ai pas.
ROBIN.
Eh bien, donnez-moi votre robe, et votre bonnet.
COICTIER, étonné.
Ma robe et mon bonnet! pourquoi faire?
ROBIN.
Dame! j'ai lu, je ne sais plus dans quel vieux livre à grimoire, que si l'on pouvait se procurer la robe et le bonnet d'un savant docteur comme vous, surtout ceux avec lesquels il a fait ses grandes cures, on se guérirait de toute maladie dont on serait affligé et l'on serait son propre médecin.
COICTIER.
Certes, ce livre n'était pas d'Hippocrate.
ROBIN.
Il n'en était pas moins bon!.... Docteur, je vous en prie, à défaut de remède, donnez-moi votre robe et votre bonnet! je vous en serai reconnaissant jusqu'à la fin de mes jours... et je vous prouverai ma gratitude dès à présent, en vous aidant à fuir, si vous le voulez.... Je vous offre la liberté.
COICTIER, avec joie.
La liberté!... quel est le prisonnier qui l'a jamais refusée? Il est donc en votre pouvoir de me faire sortir d'ici?
ROBIN.
Oui, cher docteur, je le crois du moins. Je vais essayer... (Réfléchissant.) Oui, c'est ça... Ah! voyez-vous.... en ce moment je suis à jeun, et le fou a toute sa sagesse,.. En revanche me donnerez-vous la robe et le bonnet?
COICTIER.
Je te les promets.
ROBIN.
Un autre motif, de reste, me porte à vous sauver.
COICTIER.
Lequel?
ROBIN.
C'est que... c'est que... on m'a assuré que vous étiez...
COICTIER.
Que j'étais quoi?
ROBIN, faisant des signes.
De... de... vous savez bien!
COICTIER.
Non, j'ignore ce que vous voulez dire.

ROBIN.
Eh! bien, je vous en parlerai plus tard... Pour le moment, il s'agit de votre fuite, et je vais la préparer. Je suis un bouffon, c'est vrai... mais je hais toute injustice.... Vous êtes victime.... cela suffirait pour que Robin vous sauvât! (Il passe dans le compartiment du milieu.)
COICTIER.
Brave cœur, tout de même!... si maint courtisan a l'âme d'un bouffon, voilà un bouffon qui n'est pas courtisan!
ROBIN, à Barnabas
Avez-vous fini de pleurer, mon digne hallebardier?
BARNABAS.
Ah! moe gueur, il est tuchurs bien affliché.. baevre bedit ponee amie!
ROBIN.
Hé! hé! vous devriez rire plutôt.
BARNABAS.
Rire, tarteifle! gommeet ça?
ROBIN.
De la joie que va se donner votre maîtresse.
BARNABAS.
Hein!
ROBIN.
N'est-ce pas une jolie brunette qui attend sur le quai?
BARNABAS.
Cholie... oui, mais pas prune... Elle avre les cheveux ue beu... un beu... d'un plond ardent...
ROBIN.
Oui, une brune, tirant sur le roux.
BARNABAS.
Noe, non, tarteifle... elle n'êdre pas ruche... mon ponne amie.
ROBIN.
Enfin, n'importe... Eh bien, moe brave hallebardier... je l'ai vue tantôt en conversation très-animée avec un arbalétrier du roi... un bel homme, ma foi!... qui cherchait à l'entraîner vers une taverne voisine.
BARNABAS.
Bas bossible! chêdre un bel homme aussi; à breuve que matame Irene, la cholie gomtesse, il me recarde tuchurs.
ROBIN.
Pourtant, c'est comme je vous le dit, et se ce moment peut-être...
BARNABAS.
Ah! tarteifle; si je buvais y aller un guard d'heure, seulement...
ROBIN.
Ce serait très-facile.
BARNABAS.
Gomment?
ROBIN.
Vous paraissez l'adorer, votre belle...
BARNABAS
Ah! mon petit Lischen!
ROBIN.
J'aime beaucoup les amoureux, et puisque vous y tenez tant, je vous offre de vous remplacer un moment dans votre faction.
BARNABAS.
Geol! vos veriez ça?
ROBIN.
Pour servir vos amours... Donnez-moi votre hallebarde, et partez.
BARNABAS.
Mais la brisonnier?
ROBIN.
Oui, je m'en charge... allez... allez!
BARNABAS.
Et si je truve l'arpalédrier.... tarteifle! che lui basse mon épée à drâvers la gorps. (Il disparaît par le fond.)

## SCÈNE IV

COICTIER, ROBIN, MARCEL, JEHAN LAZARE, THOMAS, apparaissant dans un batelet derrière la grille de l'égout, avec une lanterne sourde.

ROBIN.
Voilà bien la première sentinelle éloignée... mais il y en a d'autres... ah! coquins!... comment m'y prendre?... (Il réfléchit.)
LAZARE.
Allons Thomas... tu es fort comme un athlète de la foire Saint-Germain... ça va-t-il?

THOMAS.

Les barreaux sont bien rongés par la rouille... mais la tige qui les traverse est solide et les tient tous.

JEHAN.

Quel malheur! nous n'avons pas de lime.

MARCEL.

Mes amis, laissez-moi faire. (Il scie.)

LAZARE.

Quel est donc cet outil? ça mord comme dans du bois tendre.

MARCEL.

Cet outil, mes amis?... (La grille est enlevée.) C'est la lime du Sorcier noir!...

LAZARE.

Mais c'est un engin merveilleux!

THOMAS.

Tâtons les murailles, et le premier qui rencontrera une porte, préviendra les autres.

LAZARE.

Laissez-moi m'orienter.

ROBIN réfléchissant toujours.

Ah! coquinas! je ne trouve rien.

THOMAS.

Vous y reconnaissez-vous, père Lazare?

LAZARE.

Oui, la Tour de l'Orgueil, doit se trouver à notre droite.

MARCEL.

Où sont les affreuses oubliettes, dont j'ai entendu parler?

LAZARE frappant du pied.

Au-dessous... entendez-vous? ça sonne creux.

JEHAN.

Malheur à ceux qu'on y plonge!

LAZARE.

Dans les unes on meurt de faim.

MARCEL.

Et dans les autres?

LAZARE.

Des lames de fer vous coupent en morceaux.

THOMAS.

Eh bien, pas de porte?

MARCEL qui a trouvé la porte à droite.

Si fait, en voilà une!

JEHAN.

Dieu! quelle est massive!

THOMAS.

Et quelles ferrures,

LAZARE.

Comment l'ouvrir?

MARCEL qui a sorti son trousseau.

Avec ces clefs.

LAZARE regardant les clefs.

Mais ces clefs sont d'un travail admirable, et cela doit tenir dans la poche d'un enfant!

MARCEL.

En voilà une qui va. (Il ouvre la porte.)

ROBIN, devenu attentif.

Quel est ce bruit? voilà, qui est étrange, on dirait que c'est au-dessous de moi... une porte, qu'on a ouverte... on vient ici... on monte!... Oh! là! là!... si c'est Tristan, je suis perdu... Le roi ne me pardonnera point de lui avoir dérobé le blanc-seing que j'ai rempli. — Ah! coquinas... (Il se tient immobile.)

MARCEL.

Montons cet escalier.

LAZARE.

Prenez garde, il doit y avoir des sentinelles.

THOMAS.

On les tue!

ROBIN.

Hein!... ils parlent de tuer la sentinelle .. Faut-il donner, l'alarme?... que veulent ces hommes?

JEHAN, apparaissant sur le palier avec les autre.

Voilà une sentinelle!

ROBIN, vivement et appuyant sa hallebarde contre le mur.

Ah! mais non... je ne suis pas sentinelle!

MARCEL, la dague à la main.

Qui êtes-vous donc?

ROBIN.

Peu de chose, presque rien... je vous jure que je suis incapable de faire le moindre mal...

COICTIER.

J'entends plusieurs voix. (Il écoute.)

LAZARE.

Mais c'est maître Robin, le bouffon!

ROBIN.

Hélas oui... j'avais pris la place de la sentinelle, et j'ai cru que c'était le grand-prévôt qui venait.

MARCEL.

Savez-vous où est la prison de messire Coictier?

ROBIN.

Du médecin, que lui voulez-vous?

MARCEL.

Nous voulons le délivrer... où est-il?

COICTIER, avec joie.

Mais c'est Marcel!

ROBIN, tirant le verrou.

Là!

COICTIER, ouvrant la porte.

Mon enfant!

MARCEL, entrant dans la prison avec Robin et se jetant dans les bras du Coictier.

Mon ami, mon père!

COICTIER.

Comment, c'est toi... qui viens me sauver?

MARCEL.

Moi et ces braves gens... mais fuyons ce triste séjour!... fuyons vite... car on pourrait nous surprendre.

ROBIN.

Oui partez... car le hallebardier va revenir...

COICTIER, lui serrant la main avec force.

Maître Robin, je vous dis merci du fond du cœur... Si un jour vous avez besoin de moi, venez me trouver.

ROBIN.

Donnez-moi le robe et le bonnet, c'est tout ce que je vous demande.

COICTIER.

Votre assistance mérite bien ce cadeau là... J'ai une robe semblable chez moi: je la prendrai (Les lui donnant.) Les voici!

ROBIN.

Sont-ce bien les bons... ceux que vous aviez dans vos grandes cures!

COICTIER, riant.

Oui... oui... Bonne guérison, adieu!

MARCEL.

Et allons trouver le Sorcier noir! (Coictier et les autres descendent l'escalier, reparaissent dans l'égout et sortent par le fond.)

## SCÈNE V

ROBIN, seul sur le palier, avec la robe et le bonnet sur les bras.

Les voilà partis heureusement... mais moi... Diable!... diable, en présence de ces braves gens, qui se dévouaient pour leur ami... je ne pensais plus à moi... J'ai bien envie de déguerpir aussi... c'est vraiment ce que j'ai de mieux à faire... car cette robe et ce bonnet, bons pour me guérir... ne me serviraient à rien contre Tristan. (Il va vers le fond et revient.) J'entends le hallebardier, oui, c'est bien lui.

## SCÈNE VI

ROBIN, BARNABAS.

BARNABAS.

Ah! mossié le vou, vous n'avre pas dit la férité... Mon bedit ponne amie Lischen, il être duchurs pien vidèle à son cheutil Parnabas.

ROBIN.

Eh bien! tant mieux, mon brave; cela me fait plaisir, cela fait qu'après votre faction, vous pourrez dormir tranquille... et moi aussi. Bonsoir...

BARNABAS, l'arrêtant brusquement par son habit.

Hé! tites donc vus!

ROBIN.

Quoi, sire hallebardier?

BARNABAS, montrant la porte de la prison restée ouverte

Gui donc a ruvert cette borte?

ROBIN, à part.

Ah! coquinas.

BARNABAS, regardant dans la prison.

Tarteifle, le brisonnier est bardi.

ROBIN, faisant l'étonné.

C'est impossible.

BARNABAS.

Gomment, c'est imbossible? c'est vus qui l'avre fait bardir... c'est bur ça que vus avre vulu breudre mon vection... mossié le vou, ça ne se bassera bas gomme ça... ah! mais non tarteifle! et che va... (Il prend sa hallebarde.)

ROBIN.

Que voulez-vous faire?

BARNABAS.

Vus emprocher... tarteifle!

ROBIN.

M'embrocher... coquinas!

BARNABAS.

Gomma un bulet gras.

ROBIN.

N'en faites rien... je vous en prie : je ne suis pas gras du tout, et je serais trop coriace.

BARNABAS.

Mais, si le crand-brévôt, il vient, ché être un homme berdu; que téviendrait mon betit Lischen? allons, brésentez-moi bien le boitrail, gue che vus embroche brobrement.

ROBIN.

Non .. non, cette hallebarde! me fait mal à voir... Ah! coquinas!

BARNABAS.

Alors durnez-vus!

ROBIN.

Une idée!.. oui une idée... mon bon, mon excellent hallebardier.

BARNABAS.

Une itée!... moi, cha n'avre chamais t'idée : che ne gonnais que ma gonsigne.

ROBIN.

Vous ne tenez pas précisément à me tuer, n'est-ce pas?

BARNABAS.

Bur sauver les abbarences, il le vaut... la rente, il va fenir.

ROBIN.

Mais s'il y avait un autre moyen de sauver les apparences.

BARNABAS.

Leguel?

ROBIN, entrant dans la prison.

Venez!

BARNABAS, le suivant.

Ahrès!

ROBIN.

Justement, j'ai la robe et le bonnet du médecin... et voici une corde. J'endosse la robe, et j'enfonce le bonnet sur la tête... comme ça... je me couche sur la lit comme ça... aussi... et maintenant avec la corde, vous allez me ficeler... comme un saucisson de Lorraine.

BARNABAS, déposant sa hallebarde.

C'êdre très-pon, le saucisson de Lorraine.

ROBIN, couché.

Puis si le grand-prévôt vient, il croira que c'est le médecin.

BARNABAS.

Vameux! vameux... Oh! la bonne itée!

ROBIN.

Allons, ficelez-moi bien... ensuite avec mon mouchoir, vous me bâillonnerez.

BARNABAS.

Voilà, c'est vait!

ROBIN.

Reprenez votre faction! car j'entends des pas... Ah! le bâillon, vite!

BARNABAS, après avoir mis le bâillon.

Mais ne bugez pas, tartoifle! (Il reprend vivement sa hallebarde, referme la porte et crie.) Qui fifa?

## SCÈNE VII

Les Mêmes, OLIVIER.

OLIVIER, à Barnabas.

C'est moi. Le prisonnier dort-il?

BARNABAS, immobile.

Ia, ia.

OLIVIER.

Par ordre du roi, je viens voir le médecin.

BARNABAS.

Oh! che vus regonnais pien... Allez!

OLIVIER, après être entré dans la prison.

Sire, médecin... maître docteur... Il dort donc bien profondément?... (Le secouant.) Holà!... Je comprends; vous avez prévenu ce matin, que dorénavant, vous ne répondriez plus... Eh bien! docteur, je viens en ami, et j'espère que vous romperez le silence en ma faveur, quand je vous aurai dit, que moi, le seigneur Olivier, comte de Meulan, déjà barbier, et un peu médecin, je vous propose un troc des plus avantageux... Oui un troc: je vous offre un de mes châteaux. (A part.) Une bicoque en ruine! (Haut.) si vous consentez à me confier, à moi, le livre de Rhasès... Voyons, mon digne maître Coictier... je ne suis pas précisément un profane, moi, je tiens de fort près à la Faculté... je saigne... j'arrache les dents... et l'honneur sera sauf... si c'est moi qui applique les remèdes du roi... Ah! ça, qu'a-t-il donc?... mais c'est qu'il ne remue pas plus qu'une bûche de bois... je ne l'entends même pas respirer. (Il prend la chandelle et regarde.) Mais il est garotté... bâillonné. (Il défait vivement la corde, puis le bâillon.)

ROBIN, sautant sur lui et le liant à son tour.

Barbier, laisse-moi te raser...

OLIVIER.

Robin... Robin... veux-tu bien me laisser, je... je...

ROBIN, lui fourrant le mouchoir sur la bouche.

Et te guérir du mal de dents... (Le couchant sur le lit, et le couvrant de la robe et du bonnet.) Dô... dô... l'enfant dô... bonne nuit... messire Olivier... Ah! coquinas, le bon tour... que voilà! Le roi en rira si bien, qu'il me pardonnera tout. (Il met le manteau d'Olivier, sort de la prison et disparaît lentement dans le fond.)

BARNABAS, verrouillant la porte.

Gomme il gourt, mossié le parpié! on tirait fraiment gu'Olivier le tiaple, il a le tiaple à ses trousses... Ah si! ché n'étais tonc bas en sendinelle, gomme cha geurrais pien gomme ça aussi abrès mon bétit ponne amie... Lischen... Lischen! gue ché t'aime donc dut plein... avec tes cheveux, d'un plon ardent, tes pelles mains ruches, et tes crans pieds. O mon cher Lischen!

## SCÈNE VIII

OLIVIER, BARNABAS, TRISTAN, Le Bourreau et des Gardes apparaissent sur le palier, puis, ROBIN.

BARNABAS.

Qui five?

TRISTAN.

Le grand-prévôt! (Il ouvre la porte et entre dans la prison avec Barnabas, le bourreau et un des gardes, les autres restent sur le palier.) Levez-vous!... (Olivier s'agite sur le lit.) Allons pas tant de grimaces!... tout à l'heure, vous en ferez bien d'autres. On va vous appliquer la question... Qu'on lui mette les brodequins! (Olivier s'agite de plus belle.)

LE BOURREAU, mettant un brodequin.

Il se débat comme un bon diable.

TRISTAN.

Serrez!

LE BOURREAU, obéissant.

Une véritable anguille!

TRISTAN.

Il ne parle pas?... serrez plus fort! (Olivier fait un violent effort et pousse un gémissement.)

LE BOURREAU.

Qui l'a donc lié et bâillonné? (Il le redresse et lui arrache le bâillon.)

OLIVIER.

Me torturer... moi, le comte de Meulan!... Oh! aye, aye, aye, aye. (Stupéfaction générale.)

TRISTAN.

Mais, c'est Olivier le Daim!... Comment diable, êtes-vous là, compère?

OLIVIER.

C'est le fou... Oh! la! la! la!

TRISTAN.

Quoi, le fou?

OLIVIER.

Qui m'a joué ce tour-là... Me faire torturer, aye... aye... je suis rompu.

TRISTAN, raillant.

Hé! compère... c'est vous qui poussiez le plus à la torture.

OLIVIER.

Pour le médecin, oui, mais pas pour moi. Oh! la! la! la!

TRISTAN.

Mais où est donc le prisonnier? (Robin paraît sur le palier.)

OLIVIER.

Parti!

TRISTAN.

La sentinelle doit être complice... (A Barnabas.) Tu seras pendu!

BARNABAS.

Bendu... non, non, c'est le vou, gui doit êdre bendu, c'est lui gui...

OLIVIER.

Oh! si je le tenais!

ROBIN.

Que ferais-tu, beau barbier?

OLIVIER.

Oh! traître! coquin... scélérat... aye, aye, aye.

ROBIN, riant.

Hé! compère... mets-toi d'abord des cataplasmes.

TRISTAN.

Allons, fouillons les souterrains et tout le quartier... je jure, que je retrouverai le médecin.

ROBIN, ramassant les habits de Coictier.

Moi, coquinas, je rattrape ma robe et mon bonnet... Et maintenant me voilà médecin!

---

## Quatrième Tableau

## LES DEUX FRANCS-MAÇONS

Salle de magie garnie de squelettes, d'oiseaux de nuit aux murailles, de serpents aux corniches, de fioles et de pots, de quelques sièges de forme bizarre. A gauche, au premier plan, un autel noir avec emblèmes et lettres cabalistiques en blanc. Sur l'autel, des figurines de cire recouvertes de voiles noirs. Au fond, un rideau noir avec les mêmes emblèmes que l'autel. Portes latérales, une autre porte invisible au fond. La salle est à peine éclairée.

### SCÈNE PREMIÈRE

LE SORCIER, puis WAGNER et UN DOMESTIQUE.

LE SORCIER, seul.

Allons! j'approche du but, du plus noble but qu'un homme, qu'un savant puisse se proposer... Oui, je verrais s'épanouir mon œuvre sur cette généreuse terre de France, où l'on n'a qu'à semer une idée, pour qu'aussitôt elle germe et porte ses fruits... Je planterai le drapeau de l'avenir au cœur même de cette grande ville de Paris, la centre des lumières... Hélas!... elles sont encore bien pâles, les lumières de ce siècle. Mais le temps marche, et bientôt elles brilleront d'un tel éclat qu'elles illumineront le monde, non pas comme l'incendie qui dévore, mais comme le flambeau qui éclaire!... (Il appelle.) Wagnar!

WAGNER, en Méphistophélès couleur rouge feu, entre par la porte du fond, comme une apparition.

Ha! ha! ha! ha! ha!

LE SORCIER.

Garde ton rire méphistophélique, mon cher Wagner, pour les besoins de la cause.

WAGNER.

Que voulez-vous, maître?... l'habitude! C'est vous qui me l'avez ordonné.

LE SORCIER.

C'est vrai. Pour appeler l'attention sur moi, j'ai dû faire croire à un démon familier qui m'assiste, et puiser dans les arcanes de la science quelques-uns de ces secrets, avec lesquels on étonne et l'on subjugue le vulgaire...

WAGNER, regardant autour de lui.

Oui, ces fioles, ces figures, tout cet attirail de la divination.

LE SORCIER, montrant l'autel à sa droite.

Et surtout ces figurines de cire, dont l'emploi est l'expression la plus sinistre de la crédulité et de la méchanceté humaine.

WAGNER.

En envoûtant leur ennemi, c'est-à-dire en perçant d'épingles la figure qui le représente, les gens qui viennent ici s'imaginent le faire périr!

LE SORCIER.

Tu feras disparaître demain ces figures de cire, je ne veux plus encourager cette sotte et méchante superstition... j'ai déjà trop ameuté contre moi les ignorants et les envieux... Une plainte a été déposée au parlement... On m'appelle sorcier et magicien, et, dans le siècle où nous vivons, on brûle mes pareils.

WAGNER.

Ah! mon cher maître, évitez l'orage en fuyant au plus vite

LE SORCIER.

Moi fuir!... abandonner l'œuvre?... jamais... Qu'importe ma mort, pourvu que la découverte se propage et soit immortelle!... D'ailleurs, j'ai bon espoir... j'attends ce soir deux visiteurs.

WAGNER.

Lesquels?

LE SORCIER.

L'un déjà puissant dans le royaume par son rang et sa famille; l'autre qui peut le devenir sur l'esprit du roi. Ce dernier, c'est le médecin Coictier.

WAGNER.

Et l'autre?

UN DOMESTIQUE, annonçant par la porte de droite.

Le connétable de Saint-Pol.

LE SORCIER.

Celui qu'on m'annonce et que tu connais déjà. (Sortant par la droite et en souriant.) Le magicien va mettre sa robe.

WAGNER, se cachant derrière la porte de gauche.

Et le diable ses cornes.

### SCÈNE II

WAGNER, caché, SAINT-POL que le domestique introduit par la porte de droite.

SAINT-POL.

Seul!... dans cette sombre salle de magie!... j'en frissonne malgré moi... Les voilà, ces figurines qui représentent le roi et les grands personnages de la cour... Puisque personne ne me voit... oui, le moment est propice... frappons au cœur celui que la destinée a fait naître sur un trône convoité déjà par mes aïeux.

WAGNER, à part.

Que va-t-il faire?

SAINT-POL, allant vers l'autel et découvrant une des figures de cire.

Voilà le roi!... (Perçant la figure à coups d'épingles.) Meurs!... et puissent tous les tiens mourir avec toi!

WAGNER, à part.

Il envoûte le roi!... Allons prévenir mon maître. (Il disparaît.)

SAINT-POL, continuant.

Que ces coups d'épingle se changent en coups de poignard pour toi, et que bientôt ta couronne vienne orner mon front! (Le sorcier en robe et la baguette magique à la main, soulève le rideau de droite et l'observe.) Le moment approche; Paris se prononcera pour moi sitôt que le roi d'Angleterre aura débarqué à Calais... (Frappant sur son escarcelle.) Le traité signé par le roi Edouard, qu'un de mes émissaires vient de me remettre, est là!... Vive Dieu!... je régnerai... (Perçant de nouveau la figurine.) Meurs donc ou plus vite, afin que le dernier obstacle disparaisse de mon chemin!

### SCÈNE III

SAINT-POL, LE SORCIER.

LE SORCIER, s'avançant.

Vous détestez donc beaucoup le roi?

SAINT-POL, se retournant brusquement.

Qui donc a lu dans ma pensée?

LE SORCIER.

Moi!... Ne suis-je pas sorcier?

SAINT-POL, à part.

Il est donc impossible de lui cacher quelque chose? il devine tout... (Haut.) Ainsi, vous savez?...

LE SORCIER.

Que vous travaillez secrètement les halles, les écoles, les bouchers et les truands, pour les pousser à la révolte.

SAINT-POL.

C'est vrai.

LE SORCIER.

Et que, non content d'avoir renoué vos relations avec le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, vous venez de faire alliance avec le roi Edouard.

SAINT-POL, vivement.

C'est faux!...

LE SORCIER, montrant le traité qui sort de l'escarcelle.

Vous avez le traité là.... dans votre escarcelle!

SAINT-POL.

Ah!... Mais puisque vous savez tout, me direz vous enfin si je règnerai?

LE SORCIER.

Mon démon familier pourra seul vous satisfaire sur ce point. Etes-vous décidé à l'interroger?

SAINT-POL.

Oui!... Me donnera-t-il aussi l'amulette magique que vous m'avez promise en son nom?

LE SORCIER.

Oui, mais, de votre côté, vous souviendrez-vous de nos conventions, si vous réussissez dans vos desseins?

SAINT-POL.

Je m'en souviendrai.

LE SORCIER.

Jurez-le donc!... A cette condition seule, je mets à votre disposition la magie et Satan.

SAINT-POL.

Je jure que, sitôt maître de Paris, je prendrai votre invention sous ma garde !

LE SORCIER.

Si vous manquiez à votre serment, rappelez-vous que je suis magicien.

SAINT-POL.

Faites venir Satan !

LE SORCIER, traçant avec sa baguette des cercles dans l'air.

*Abraxas!* Par ce terrible mot, qui exprime le nombre des trois cent soixante-cinq intelligences, je t'ordonne de paraître, Méphistophélès!

Un coup de tonnerre retentit, et au milieu du feu et de la fumée, Wagner apparaît. En même temps les oiseaux de nuit battent des ailes, les serpents ondulent, les squelettes s'agitent.

## SCÈNE VI

### Les Mêmes, WAGNER.

WAGNER.

Ha! ha! ha! ha! ha!... Que me veut-on?

LE SORCIER.

Que tu obéisses à ce gentilhomme!

WAGNER, à Saint-Pol.

Parle, je suis pressé!

SAINT-POL, d'une voix troublée.

Satan! je veux connaître l'avenir.

WAGNER.

Je t'accorde trois questions, qui te coûteront trois années de ta vie.

SAINT-POL.

N'importe!...

WAGNER.

Dépêche-toi!...

SAINT-POL.

Aurai-je un trône?

WAGNER, ricanant.

Oui, si tu t'es ménagé un allié puissant.

SAINT-POL, vivement.

J'ai traité avec le roi d'Angleterre.

WAGNER.

La preuve?

SAINT-POL, montrant le traité.

La voilà!

WAGNER.

La deuxième question?

SAINT-POL.

Ce trône aura-t-il la pourpre royale?

WAGNER.

Il sera rouge de pourpre!

SAINT-POL.

Y laisserai-je ma lignée?

WAGNER.

A jamais!

SAINT-POL.

On m'a promis une amulette magique.

WAGNER, la lui donnant.

La voilà!...

SAINT-POL.

Elle me garantira de tout coup mortel?

WAGNER, ricanant et lui frappant sur le bras, ce qui fait tomber le traité.

Pourvu qu'au moment du péril, tu n'aies pas le poing coupé!... Ha!... ha!... ha!... ha!... ha!... (Il disparaît au milieu du feu et de la fumée.)

## SCÈNE V

### LE SORCIER, SAINT-POL.

SAINT-POL, réfléchissant.

Pourvu qu'au moment du péril, je n'aie pas le point coupé... Sorcier, je n'aime pas ces restrictions.

LE SORCIER.

C'est la manie de Satan.

SAINT-POL, avec épouvante.

Mais... si l'on me coupait le poing?

LE SORCIER.

On ne condamne à ce supplice que les criminels de lèse-majesté... Connétable, vous avez frémi?... trembleriez-vous d'exécuter vos desseins?

SAINT-POL, avec résolution.

Je ne crains qu'une chose : c'est que le roi ne les découvre avant qu'ils soient mûrs.

LE SORCIER.

En devinant les siens, vous assurez les vôtres.

SAINT-POL, vivement.

Vous avez raison!... (A part.) Demain soir j'irai voir la comtesse Irène... A bientôt, sire sorcier!

LE SORCIER.

Et souvenez-vous de votre serment! (Saint-Pol sort par la porte de droite. Le Sorcier appelant.) Wagner!

## SCÈNE VI

### LE SORCIER, WAGNER.

WAGNER, apparaissant par le fond.

Maître, me voici

LE SORCIER.

L'écolier Marcel et le médecin Coictier, dont je t'ai parlé, ne sont pas encore venus?

WAGNER.

Non! mais il y a là une dame masquée qu'on a fait entrer dans la salle d'astrologie, à cause de la présence du connétable. Elle veut vous consulter.

LE SORCIER

Qu'elle vienne!

Wagner disparaît par le fond.

LE SORCIER, seul.

Je puis compter sur le connétable, non parce qu'il a juré, mais parce qu'il croit en ma puissance magique. Sa superstition fait ma force... Sorcellerie, alchimie, astrologie : voilà les moyens par lesquels, en ces siècles de fer, la faiblesse qui pense peut dominer la force brutale... et si Saint-Pol échoue dans ses desseins, il me restera le médecin Coictier. (Apercevant le traité que Saint-Pol a laissé tomber.) Qu'est-ce que ce papier?... (Il le ramasse et lit). Que vois-je? mais c'est le traité dont Saint-Pol parlait tout à l'heure. Quelle trouvaille!... Oui, tout est bien relaté sur cet écrit, et voilà sa signature avec celle du roi d'Angleterre... (Mettant le papier dans le sein.) Conservons-le précieusement! qui sait! il pourra me servir.

## SCÈNE VII

### LE SORCIER, IRÈNE, masquée, qu'un domestique introduit par la droite, puis WAGNER.

LE SORCIER.

Belle dame, que venez-vous demander au Sorcier noir?

IRÈNE.

Je voudrais vous consulter?

LE SORCIER.

Sur quel objet?

IRÈNE, à part

Comment aborder le sujet?... (Haut.) C'est-à-dire que je désire un breuvage... oui un breuvage qui empêche... J'ai un mari jaloux, sire sorcier, très-jaloux, et je voudrais me soustraire à ses emportements.

LE SORCIER, souriant.

Le meilleur moyen, chère dame, d'éviter les scènes de jalousie, c'est de ne pas en faire naître l'occasion.

IRÈNE.

Je crains de ne pas me faire comprendre assez clairement de vous. J'ai habité l'Allemagne, messire, l'Allemagne votre pays.

LE SORCIER.

Ah!... Quel endroit?

IRÈNE.

Les bords du Rhin, près de Mayence. On m'appelait alors la Rose... Eh bien un bohémien qui rôdait par là et qui m'a appris le langage des cartes, m'a assuré un jour, que, dans votre pays, on était fort habile à composer certains breuvages.

LE SORCIER.

En effets, des philtres...

IRÈNE.

Des poisons, si vous voulez!... oui des poisons, qui, à petites doses, adoucissaient miraculeusement le caractère d'un mari.

LE SORCIER, la regardant fixement.

N'est-ce réellement qu'à petites doses que vous songez à employer de pareils poisons?...

IRÈNE, troublée.

Croyez-bien, sire sorcier!...

LE SORCIER.

Malgré ce masque, j'ai vu tressaillir votre visage... vous voulez empoisonner votre mari!

IRÈNE.

Qui?... moi!...

LE SORCIER.

Je suis sorcier, madame, et je devine tout.. Encore une fois, c'est un crime que vous méditez!... Ecoutez-moi donc; votre mari peut avoir des torts à vos yeux, je les ignore, mais quelque grands qu'ils soient, vous n'avez pas le droit d'ôter la vie à un homme... D'ailleurs, madame, sachez-le bien... je n'ai pas de breuvages qui tuent, je ne compose que des philtres qui guérissent.

IRÈNE, ironiquement.

Pourtant vous êtes sorcier, vous en convenez!... peut-être voulez-vous qu'on ne marchande pas votre prix... Eh bien! je vous paierai ce breuvage au poids de mes diamants.

LE SORCIER.

Madame! ni or, ni diamants ne peuvent être mis en balance avec la vie d'un être humain.

IRÈNE.

Vous refusez?... Eh bien! j'irai demander ce poison à l'Italien des halles.

LE SORCIER.

Madame, je prends en pitié votre folie ou votre passion, car vous devez être belle et jeune encore, et je ne veux croire qu'à une folie passagère, à une passion qui vous égare, et dont vous finirez par vous repentir. Croyez-moi donc, abandonnez ce projet coupable, ou si vous n'y renoncez pas de suite, tenez! (Il prend un flacon noir et le lui remet.)

IRÈNE.

Que contient ce flacon noir?

LE SORCIER.

Un antidote infaillible contre tout poison, quelque violent qu'il soit. Gardez-le! souvent on a vu des criminels pris de remords à la vue de la victime, sur laquelle vient de s'assouvir leur haine. Vous vous repentirez peut-être, et alors...

IRÈNE.

Alors?

LE SORCIER.

Vous pourrez rappeler à la vie celui que vous aurez empoisonné.

IRÈNE, mettant le flacon dans sa ceinture et posant une bourse sur la table.

Soit, je le garde... merci, sire magicien! (A part.) Il me servira. Mais allons toujours trouver l'Italien des halles: de celui-là les poisons tuent!

LE SORCIER, après l'avoir fait sortir par la porte de droite.

Ou cette femme est bien malheureuse, ou c'est un monstre!

WAGNER, par la gauche.

Maître, l'écolier et le médecin sont là.

LE SORCIER, vivement.

Qu'ils entrent!

WAGNER.

Les voici! (Il disparaît.)

## SCÈNE VIII

LE SORCIER, COICTIER avec une robe pareille à celle du troisième tableau, et MARCEL, entrant par la gauche.

LE SORCIER.

Sire médecin, soyez le bienvenu! vous voilà sauvé!...

COICTIER.

Oui, je le suis: Marcel m'a tout expliqué; aussi, du fond de l'âme, je vous remercie. Déjà j'avais entendu parler de vous, mais j'étais loin de penser que le savant d'outre-Rhin désirait me voir.

LE SORCIER.

Ma devise n'est-elle pas la vôtre?

COICTIER.

Je ne sais encore.

LE SORCIER.

Science et lumière.

COICTIER.

En effet, si telle est votre devise, nous pouvons nous entendre.

LE SORCIER.

J'en suis heureux, car j'ai un pacte à vous proposer.

COICTIER.

Parlez, je vous prie.

MARCEL.

Cher maître, et vous, messire, pardonnez!... mais maintenant que mon bienfaiteur est sauvé, permettez-moi de courir chez Marie que j'ai laissée inquiète.

COICTIER, souriant.

Tu l'aimes donc toujours?

MARCEL.

Plus que jamais!

COICTIER.

Eh bien! va mon ami... Et sitôt que je le pourrai, j'irai voir le mercier, maître Amboise; car il faut que cela finisse par un mariage.

MARCEL.

A bientôt, cher maître!

LE SORCIER, qui n'a cessé de l'examiner.

Oui, ne tardez pas, enfant!... car j'aurai à vous parler aussi.

MARCEL.

Ce n'est qu'à deux pas. Avant peu je serai de retour.

LE SORCIER, appelant.

Wagner! des flambeaux! (Marcel sort par la droite.)

## SCÈNE IX

LE SORCIER, COICTIER, puis UN DOMESTIQUE.

COICTIER.

Ainsi c'est un pacte que vous avez à me proposer.

LE SORCIER.

Un pacte qui, s'il porte ses fruits, fera répandre la science par toute la terre, comme par le vent sont disséminés les parfums des fleurs.

COICTIER.

Expliquez-vous!

LE SORCIER.

Jusqu'à ce jour, le copiste usant ses yeux sur le vélin, où il trace ses caractères, parvenait à grand peine à écrire quelques volumes dans sa vie. J'apporte un art nouveau, par lequel seront multipliés comme par miracle les produits de l'intelligence, et mis à la portée de chacun, pauvre comme riche! quiconque voudra s'instruire pourra acheter son livre: bourgeois, ouvrier, paysan et serf.

COICTIER.

Quoi, vous connaîtriez cet art qui vient, dit-on, de naître en Allemagne.

LE SORCIER.

Je le connais et je le pratique... Mon but, en venant à Paris, était de le faire agréer et protéger par le roi Louis XI.

COICTIER.

Hélas! absorbé par sa politique, ce prince a bien d'autres soucis...

LE SORCIER, vivement.

Oui, mais il est malade et veut guérir... Soyez son médecin!

COICTIER.

C'est bien mon rêve!

LE SORCIER.

Aidons-nous donc mutuellement!... le premier qui réussira, protégera l'autre... voilà le pacte que je vous propose.

COICTIER, tendant la main.

Eh bien! j'accepte.

LE SORCIER, prenant la main de Coictier

Merci! mais qu'ai-je senti?

COICTIER, vivement.

Quel est ce signe mystérieux que votre main à tracé dans la mienne?

LE SORCIER.

Nous étions déjà frères...

COICTIER.

Unis pour le progrès!

LE SORCIER.

Jugez donc, par vous-même, ce que déjà les membres de nos mystérieuses associations ont pu voir fonctionner ici.

Il tire le rideau du fond et la salle s'éclaire d'une lumière éclatante qui part de la pièce voisine. En même temps un domestique apporte des flambeaux allumés.

COICTIER.

J'aperçois comme un pressoir...

LE SORCIER.

Entendez-le gémir.

COICTIER.

Et toute une rangée de livres!

LE SORCIER, montrant une inscription en lettres de feu au-dessus de l'entrée.

Lisez!... *L'Art conservateur des arts.*

COICTIER, regardant le sorcier.

Mais vous... vous!... quels sont ces traits éclairés par la lumière, et qui me rappellent un ami si cher à mon cœur?

LE SORCIER, regardant Coictier.

Que vois-je?... il serait possible!

COICTIER.

En croirai-je mes yeux? Junius!

LE SORCIER.

Marcus! (Ils s'embrassent.)

COICTIER.

Béni soit ce jour! Junius m'est rendu.

LE SORCIER.

Cher ami! qui se fût douté que, dans cet illustre médecin Coictier, à qui, je demandais alliance, je dusse retrouver Marcus.

COICTIER.

Ah! cette alliance sera indissoluble!...

LE SORCIER.

Que, grâce à elle, l'admirable invention de Gutenberg et de Shaeffer, mes chers associés, s'implante en France et devienne le signal de la *Renaissance!* (Il replace le rideau.)

COICTIER.

Mais pourquoi, frère, ne m'avoir pas donné la moindre nouvelle de toi?

LE SORCIER.

Après la mort de Marguerite, que je ne pus sauver, hélas! je te quittai brusquement. A peine pris-je le temps d'embrasser mon vieux père, je repartis pour Cracovie... Tout bonheur étant détruit pour moi, je me plongeai plus que jamais dans l'étude, je sondai les mystères les plus cachés de la nature... Il y a quelques années, je fis connaissance de Gutenberg et mis au service de son invention la grande fortune que m'avait laissée mon père.

COICTIER.

Te souviens-tu, Junius, que Marguerite avait laissé un fils?

LE SORCIER, vivement.

J'allais t'en parler... cet écolier, ce Marcel... cet orphelin?

COICTIER.

C'est lui!...

LE SORCIER.

Ah!... mon cœur l'avait deviné!...

COICTIER.

Il lui ressemble.

LE SORCIER.

Pauvre enfant! il est innocent!

COICTIER.

Ainsi, tu t'intéresses à lui, tu l'aimeras.

LE SORCIER.

A son aspect, quelque chose avait remué en moi. L'âme de la morte me parlait... Oui, je sens que je l'aime déjà... il sera ma consolation, à défaut d'autre (D'un ton sombre.) Car je n'ai pu encore accomplir mon serment.

COICTIER.

Quel serment?

LE SORCIER.

Celui de venger Marguerite!

COICTIER, vivement.

Mais, j'ai appris le nom du ravisseur.

LE SORCIER.

Quoi!... tu connaîtrais!...

COICTIER.

Avant mon départ de Mayence, j'ai su par un habitant de la maison où le crime avait été commis, que ce gentilhomme français était.

LE SORCIER.

Qui?...

COICTIER.

Un des plus grands seigneurs du royaume.

LE SORCIER.

Mais qui donc?

COICTIER.

Le comte de Saint-Pol.

LE SORCIER.

Le connétable!

COICTIER.

Lui-même.

LE SORCIER.

Ah! je tiens ma vengeance!

COICTIER.

Crains plutôt d'irriter un puissant ennemi.

LE SORCIER.

Moi, le craindre?... qu'il tremble, au contraire, devant moi; car j'ai de quoi faire tomber sa tête.

COICTIER.

Que dis-tu?

LE SORCIER.

Et moi qui avais songé à me servir de ce misérable! moi qui m'unissais à lui, pour le bien de l'humanité!... Mais toute la terre se révolterait à l'idée de devoir un bienfait à ce monstre d'ignorance, de superstition et de barbarie!... Lui, le protecteur de mon art? mille fois non! je renonce pour ma mission à l'assistance de cet infâme... Coictier, je ne compte plus que sur toi et sur ma bonne cause.

UN DOMESTIQUE, par la porte de droite.

Un homme est là qui veut entrer.

LE SORCIER.

Plus tard!

LE DOMESTIQUE.

Il insiste, et prétend qu'il a un important avis à vous communiquer.

## SCÈNE X

LES MÊMES, ROBIN, avec le bonnet et la robe de Coictier par-dessus ses habits de fou.

ROBIN, entrant par la porte de droite et malgré un domestique.

Ah! coquinas! laissez-moi, vous dis-je... Il faut que je vois le Sorcier noir... Ah! mais, c'est que...

LE SORCIER.

Quel est ce personnage?

COICTIER.

Mais c'est le fou du roi!

ROBIN.

Hé! hé! pas si fou, puisqu'il a contribué à vous sauver...

COICTIER.

C'est ma foi, vrai!

ROBIN.

Et qu'il vient donner un bon avis à votre compagnon que voilà!

LE SORCIER, après avoir fait un signe au domestique, qui se retire.

Quel est cet avis, sire bouffon?

ROBIN.

Oh! je ne mets pas de condition à vous le fournir; seulement, si après que je vous l'aurai donné, il vous plaisait de m'être agréable, j'en serai bien heureux.

COICTIER.

Allons! parlez, maître Robin.

ROBIN, au Sorcier.

Je viens d'apprendre chez le roi qu'on doit vous livrer à l'Université pour crime de magie, que le parlement est déjà saisi, et qu'un arrêt doit être rendu après demain.

COICTIER, avec douleur, au Sorcier.

Frère, nous nous réjouissions trop tôt; nous voilà obligés de nous cacher tous les deux.

LE SORCIER.

Qui sait!... d'ici là nous arriverons. (A Robin.) Et en quoi puis-je reconnaître votre avis, maître Robin?

ROBIN.

En quoi?... hé... hé... n'êtes-vous pas franc-maçon... (Montrant Coictier.) comme lui.

LE SORCIER.

Qui vous a dit cela?

COICTIER.

Oui, qui te l'a dit?

ROBIN.

Un ami... (A Coictier.) Déjà dans votre prison je vous en ai touché un mot... Eh bien!... je veux en être aussi, moi!... Oh! faites-moi... franc-maçon?

COICTIER.

Maître Robin, vous êtes comme les enfants; vous voulez bien des choses. Déjà, j'ai satisfait une de vos fantaisies en vous donnant ma robe et mon bonnet!...

ROBIN.

Hé! hé! les voilà... ne suis-je pas bien?... n'ai-je pas tout à fait l'air d'un docteur?

COICTIER.

C'est vrai; vous n'avez pas perdu de temps à les revêtir.

ROBIN.

Ils ne me quitteront plus!... mais je voudrais bien qu'ils agissent plus promptement, car j'ai toujours soif... oui... toujours... Ah... coquinas!

COICTIER, riant.

Cela viendra! cela viendra!...

ROBIN, *à part.*

Non, non, ça n'opère pas! ça n'opère pas!... Si ce n'était pas ceux qu'il a portés dans ses grandes cures!... (*Montrant la robe de Coictier.*) Si c'était cette robe-là!... Oh! je verrai bien!...

COICTIER.

Mais cette fois, maître Robin, pour la chose sérieuse que vous demandez, vous n'êtes pas sérieux assez.

ROBIN.

Comment! je ne suis pas assez sérieux, moi?... Ah! si fait, d'abord je vous ai aidé dans la prison..

LE SORCIER.

Cela ne suffit pas. Pour compter parmi les nôtres, il faut surtout être brave, avoir du courage...

ROBIN.

Hé!... si je vous racontais ce qu'un jour j'ai fait... il y a dix-sept ans près de Mayence...

COICTIER.

Près de Mayence... il y a dix-sept ans?...

ROBIN.

Hé! oui... Un étudiant allemand était aux prises avec toute une bande de truands. Il défendait un pauvre petit enfant, et il allait succomber... Eh bien! je me glissai près de lui, au risque de ma peau, pris l'enfant, et l'étudiant put se tirer d'affaire.

LE SORCIER.

Comment! c'était toi?

ROBIN.

Mais certes... Oh! je serais un fou bien sage, sans cette diable de maladie... Ah! coquinas!

LE SORCIER.

Eh! bien! nous verrons.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, MARCEL, *par la droite.*

MARCEL, *éperdu.*

Enlevée! enlevée!... Ah! docteur, et vous messire, assistez-moi!...

LE COICTIER.

Qu'y a-t-il donc?

MARCEL.

Marie... Marie est enlevée!...

LE SORCIER *et* COICTIER.

Par qui?

MARCEL.

Je ne sais... dame Yolande a entendu un cri, elle est accourue, et a vu des inconnus qui l'entraînaient... (*S'affaissant.*) Ah! j'en mourrai!...

LE SORCIER.

Pauvre enfant!... (*A Coictier.*) Comme lui, j'étais désespéré...

COICTIER.

Sa douleur me brise le cœur... Que faire?...

LE SORCIER.

Il faut savoir où on l'a conduite. (*S'approchant de Marcel, il l'examine en silence.*)

COICTIER.

Si nous interrogions les voisins, le tavernier qui demeure en face de maître Ambroise?

LE SORCIER, *bas en le repoussant doucement, tout en tenant son regard fixé sur Marcel.*

Laisse-moi!...

ROBIN, *à part.*

Comme il le regarde.

COICTIER, *bas au sorcier.*

Tu l'examines bien attentivement?

LE SORCIER, *bas sans détourner la tête.*

Comme la science, la nature a ses mystères... Cet enfant est nerveux, n'est-ce pas?...

COICTIER, *bas.*

Trop, hélas!...

LE SORCIER, *bas.*

Eloigne-toi!... (*Il passe deux ou trois fois sa main sur le front de Marcel, qui ferme les yeux, puis il les étend brusquement au-dessus de sa tête.*)

ROBIN, *qui n'a cessé de suivre curieusement l'opération du Sorcier, à part.*

Tiens! tiens! Il a fermé les yeux.

COICTIER, *bas au Sorcier.*

Que fais-tu donc, Junius?

LE SORCIER, *à haute voix.*

Tu peux parler haut maintenant!... l'enfant est endormi... et c'est là un sommeil étrange. Si Marcel est suffisamment *illuminé*, la vision est certaine et nous saurons quelque chose... (*A Marcel.*) Enfant, que vois-tu?

MARCEL, *d'une voix faible.*

Oh! je la vois... des hommes, des truands la saisissent et l'entraînent... Un d'entre eux commande!...

LE SORCIER.

Le nom de cet homme?...

MARCEL.

La... La... La Bourrade.

ROBIN, *à part.*

La Bourrade!... Je connais ce nom!

LE SORCIER.

Où l'a-t-on portée?

MARCEL.

Là-bas... des tours, des murailles sombres, des grilles, puis... encore des tours...

LE SORCIER, *regardant Coictier.*

Une prison!...

MARCEL.

Oui... mais tout est obscur, tout se confond, je... je ne vois plus...

LE SORCIER, *étendant la main.*

Regarde bien!... quelle est cette prison?...

MARCEL, *s'agitant.*

Rien... rien... O ma pauvre Marie!...

LE SORCIER.

Il n'est pas assez voyant.

COICTIER.

Tu le fatigues!

LE SORCIER.

Oui, je vais le réveiller.

MARCEL, *s'agitant de nouveau.*

Attendez!... je vois... j'entends!...

LE SORCIER.

Qu'entends-tu?... parle!...

MARCEL.

Celui qui commande les ravisseurs la remet aux mains d'un homme de cour, en lui disant...

LE SORCIER.

Que lui dit-il?

MARCEL.

« Voici la fille du duc de Guyenne!... »

ROBIN, *vivement.*

Marie!... quoi!... cette jeune fille serait Marie?...

COICTIER.

Quelle révélation!...Miracle!

LE SORCIER.

Silence!... (*A Marcel.*) Mais où cela se passe-t-il?

MARCEL, *se tordant.*

Où?... je ne sais... Oh! je souffre... ma tête! ma pauvre tête!

ROBIN, *à part.*

Si ce La Bourrade sait où Marie est cachée, je le ferai bien parler, moi!... Oui, je me souviens de lui... C'est ce capitaine d'écorcheurs, qui, à l'hôtellerie, près de Mayence, voulait me faire boire... oui, oui!

LE SORCIER, *qui a passé la main sur le front de Marcel.*

Enfant, réveille-toi!

MARCEL, *s'éveillant.*

Où suis-je?... que s'est-il donc passé?

COICTIER.

Tu t'es endormi, mon pauvre Marcel, accablé par l'émotion.

MARCEL, *se levant et avec douleur.*

Ah! oui, Marie... Je me souviens... Mon Dieu! je ne la reverrai plus.

COICTIER.

Espère toujours, Marcel!

LE SORCIER.

Oui, espère enfant!

MARCEL.

Mais j'y songe... la comtesse Irène m'attend demain soir. Elle s'intéresse à Marie!... J'irai chez la comtesse.

LE SORCIER.

Oui, va!... et si elle n'y peut rien, moi je sauverai ta fiancée.

MARCEL.

Vous?...

LE SORCIER.

Je te la rendrai, dussé-je aller trouver le roi, et me livrer moi-même à l'Université!... Mais écoute, Coictier (*Lui tendant le traité perdu par Saint-Pol.*) Voici un papier qui pourra peut-être, si je suis en péril, détourner de moi l'orage, en l'appelant sur Saint-Pol.

ROBIN, *à part.*

Sur Saint-Pol!... tiens!... tiens!...

LE SORCIER, *à Coictier.*

Ce sera ma ressource suprême... prends cet écrit! Comme je suis menacé bien autrement que toi, dont le roi a besoin, je te le confie. Promets-moi de ne t'en séparer jamais?

COICTIER, *mettant le papier dans sa poche.*

Je te le promets!...

LE SORCIER.

Marcel, prends confiance; j'espère obtenir du roi qu'il nous fasse rendre Marie.

MARCEL.

Puissiez-vous réussir, cher maître... et délivrer ma bien-aimée!...

ROBIN.

Et moi je vous montrerai que le fou peut être bon à quelque chose.

COICTIER.

A quoi? maître Robin.

ROBIN.

A agir sur l'esprit du roi en faveur de sa nièce, cette chère enfant que j'ai trop négligée... biable de maladie!... va... Laissez-moi faire; je préparerai le terrain... il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, maître Coictier.

COICTIER.

Quelle chose?

ROBIN.

Ça n'opère pas! ça n'opère pas!

COICTIER, *souriant.*

Ah! ma robe!

ROBIN.

Bien sûr, vous ne m'avez pas donné celle qui a servi à vos grandes cures...

COICTIER, *riant.*

Mais si, mais si!...

ROBIN, *à part.*

Ah! coquins! Si je pouvais donc avoir la bonne!... J'enfoncerais la faculté!

---

## Cinquième Tableau

## L'EMPOISONNEUSE

*Un salon. Portière de tapisserie au fond, et portières latérales. A gauche, une table et un siége. A droite, un lit de repos et des coussins à terre. Un guéridon devant le lit; sur le guéridon, du papier, une plume, une écritoire, un timbre et des flambeaux allumés.*

### SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIER, IRÈNE.

IRÈNE, *assise.*

Oui, seigneur Olivier, je vous ai fait prier de passer chez moi, pour vous entretenir quelques moments.

OLIVIER, *galamment.*

C'est un honneur que vous me faites, ô *dame de beauté!*

IRÈNE.

Flatteur!... vous savez bien que je ne suis pas une Agnès Sorel.

OLIVIER.

C'est la faute du roi, qui est vieux, et non la vôtre. Il n'a pas moins grande confiance en vous.

IRÈNE.

Oui, Louis XI se plaît en ma société. Il paraît que je devise à son gré, et cela le distrait un peu de son humeur noire.

OLIVIER.

Et qu'est-ce qui me procure l'insigne faveur d'un tête-à-tête avec la belle comtesse de Launoy?

IRÈNE.

Permettez-moi d'abord une question, comte de Meulan!

OLIVIER.

Tant que vous en voudrez, dame Irène.

IRÈNE.

Aimez-vous réellement, seigneur Olivier?

OLIVIER.

Oh! oh! cette question-là, par exemple, est tellement faite à brûle-pourpoint, que vous me permettrez de méditer un peu ma réponse.

IRÈNE.

Eh! vous êtes prudent, nous le savons. Or, comme l'amour exclut la prudence, j'en conclus tout de suite... que vous n'aimez pas!... Et pourtant vous avez enlevé cette jeune fille pour l'épouser bel et bien... ne niez pas!...

OLIVIER, *surpris.*

Quoi! vous savez?..

IRÈNE.

Est-ce qu'au Louvre, comme aux Tournelles, chacun, depuis le roi jusqu'au dernier des gardes, n'espionne pas son voisin?... Donc vous voulez épouser cette Marie?...

OLIVIER.

Hé! je ne dis pas... je l'avoue même... oui!... seulement que le roi l'ignore, je vous prie!...

IRÈNE.

Pourquoi?...

OLIVIER, *se grattant l'oreille.*

Dame! j'ai déjà eu tant de fois le projet de me marier...

IRÈNE, *finement.*

Sans pouvoir y parvenir..

OLIVIER.

Que le roi se moquerait de moi!...

IRÈNE.

Cette fille ne serait donc pas ce qu'elle paraît être... une simple bourgeoise? Oh! ne vous récriez pas! on connaît vos ambitieuses visées, messire Olivier.

OLIVIER, *à part.*

Je voudrais bien connaître les siennes.

IRÈNE.

Vous voulez rang et fortune!... mais rassurez-vous!... loin de songer à nuire à vos projets de mariage, je viens au contraire vous dire : comte je vous aiderai!

OLIVIER, *avec joie.*

Vous m'aiderez, vrai!...

IRÈNE, *se levant.*

Je vous le promets... Tout à l'heure je vous disais que l'amour excluait la prudence, jugez-en!... je vais me dévoiler à vous tout entière, parce que moi j'aime... j'aime avec passion!

OLIVIER.

Vous, comtesse?

IRÈNE.

J'aime l'amant de cette fille, j'aime l'écolier Marcel.

OLIVIER.

Ah!

IRÈNE.

Vous voyez donc bien qu'il faut que je vous aide à épouser Marie! Cette fille est un obstacle, cette fille est une rivale.

OLIVIER, *vivement.*

Maintenant je vous comprends!... Eh bien! comtesse, venez à mon secours, et promptement, car je crains que Marie ne m'échappe.

IRÈNE.

Ne l'avez-vous pas en votre puissance?

OLIVIER.

Oui, elle est au Louvre, dans mon retrait, bien cachée, bien gardée, mais...

IRÈNE

Mais...

OLIVIER.

Elle me hait, elle me repousse, et certainement elle m'échapperait, le jour où l'on saurait qui elle est...

IRÈNE.

Eh bien! je me charge de vous la rendre docile. Amenez-la moi!... il fait nuit : personne ne la verra.

OLIVIER, *se frottant les mains.*

A la bonne heure!... Quand une femme se mêle d'un mariage, le mariage est fait!

IRÈNE.

Allez donc la chercher?...

OLIVIER.

J'y cours! (*Il veut sortir par le fond.*)

IRÈNE, *soulevant la portière de gauche.*

Non, par l'escalier secret. C'est aussi par là que vous l'amènerez... (*Olivier sort par la gauche.*)

### SCÈNE II

IRÈNE, *seule.*

O bizarrerie du cœur humain!... Lorsque là-bas, sur les bords du Rhin, dans cette petite auberge de campagne, je faisais des rêves, l'ambition seule les remplissait... Maintenant je suis presque parvenue au faîte, et me voilà éperdûment amoureuse, et amoureuse de qui?... d'un écolier, d'un en-

faut!... Mais cet amour, il me brûle, il m'obsède... oui, je n'aurai de repos, que lorsque le cœur de cet enfant répondra à tous les transports qui agitent le mien, et quo, n'appartenant qu'à moi seule, moi seule aussi je trouverai dans ses jeunes émotions un bonheur sans partage!... (Le page paraît à la porte du fond.) Ah! Gontran!... (Courant vers lui.) Eh bien?...

## SCÈNE III

IRÈNE, GONTRAN.

GONTRAN.

D'après vos ordres, madame, j'ai été voir à la petite porte du jardin.

IRÈNE.

Est-il là?...

GONTRAN.

Je pensais bien que l'écolier n'y serait pas encore. A peine le couvre-feu vient-il de sonner.

IRÈNE, à part.

Ah! s'il avait au cœur le même amour qui me consume, il serait déjà ici. (Haut) Et cette lettre qu'il t'avait rendue, Gontran?

GONTRAN.

Je n'ai pu la retrouver.

IRÈNE.

C'est bien dans le jardin que tu l'as perdue?

GONTRAN.

Près d'ici, hier soir, quand je rentrais.

IRÈNE.

Tu as pourtant bien cherché ce matin?

GONTRAN.

Dès le point du jour.

IRÈNE, à part.

Pourvu que cette lettre ne soit pas tombée aux mains de..... (Haut.) Gontran! tu retourneras à la petite porte dès que le moment sera venu... Va, mon enfant! (Le page sort par le fond.)

## SCÈNE IV

IRÈNE, puis OLIVIER et MARIE.

IRÈNE, seule.

Après tout, cette lettre perdue n'a rien de bien compromettant pour moi! Il est vrai que M. de Launoy se montre si jaloux depuis quelque temps... Jaloux!... Deux époux comme nous qui se voient à peine!... Aurait-il fini par être amoureux de sa femme?

OLIVIER, à la porte de gauche.

Allons! entrez ma toute belle!

MARIE, entrant.

Chez qui donc suis-je ici?

IRÈNE.

Chez moi, mon enfant!

MARIE, étonnée.

La comtesse Irène!

IRÈNE, calme.

Rassurez-vous donc! car vous devez bien penser que la comtesse de Launoy ne saurait vouloir le moindre mal à une aimable enfant comme vous.

MARIE.

Oh! madame, rendez-moi à la liberté, je vous en conjure. On doit être chez nous dans une inquiétude mortelle... Vous m'avez parlé quelquefois avec bonté... Je vous en prie, venez à mon aide, et surtout... délivrez-moi de cet homme!...

OLIVIER.

Pourtant, ma mie, je n'ai pas l'air si terrible.

MARIE.

En effet, vous ne seriez que risible, si vous n'étiez si redoutable.

IRÈNE, s'asseyant sur le lit de repos et l'attirant à ses côtés.

Voyons, mon enfant, parlons un peu raison.

MARIE.

Le puis-je, moi, quand je songe que tous ceux qui m'aiment doivent souffrir de ma disparition? Le puis-je, quand moi-même je me désespère en me voyant entre les mains de cet homme, qui n'a pas craint de payer des bandits pour m'avoir en sa puissance?

IRÈNE.

Mais si c'était pour votre bien, pour faire votre fortune, que le seigneur Olivier avait pris ce parti... un peu violent, je l'avoue, mais dans lequel vous reconnaîtrez précisément la mesure de l'affection qu'il vous porte?

OLIVIER.

Une affection très-sincère, croyez-le bien!

MARIE.

Que m'importe à moi, je ne vous aime pas.

IRÈNE.

Enfant!... est-il besoin d'un égal amour? on s'estime d'abord, puis on finit par s'aimer.

MARIE.

L'estimer, lui!...

IRÈNE.

Il est riche, il est comte, et le roi le comble de faveurs: vous serez une des dames les plus brillantes du royaume.

MARIE.

Mais qu'ose-t-il donc espérer?

OLIVIER.

Je vous aime et vous adore depuis longtemps.

MARIE.

Vous!...

OLIVIER.

Mes yeux ne vous l'ont-ils pas dit, chaque fois que je passais devant la boutique du maître Ambroise?

MARIE, avec dédain.

En vérité, je ne m'en étais pas aperçue.

OLIVIER.

Oh! mais rassurez-vous, chère damoiselle! mes intentions sont honnêtes. Je ne suis pas un homme de cour ordinaire... Avec mon cœur je vous offre ma main.

MARIE.

Votre main?

OLIVIER, avec une plaisanterie comique.

Oh! elle est blanche, et je l'arrondis avec grâce.

IRÈNE, souriant, à part.

Pour savonner le menton royal.

MARIE, sèchement.

Messire, j'en aime un autre.

OLIVIER, avec mépris.

Un écolier! un manant!

MARIE.

Qui vaut un barbier!

OLIVIER, se redressant grotesquement.

Le roi m'a annobli... je suis gentilhomme! Refuserez-vous ma couronne comtale?

MARIE.

Je refuse!

OLIVIER, sinistre et menaçant.

Prenez garde! vous êtes en mon pouvoir, et si vous résistez... Ah! prenez garde! ..

MARIE, terrifiée.

Madame! sauvez-moi de cet homme!... ne voyez-vous pas le regard sinistre qu'il me lance?...

IRÈNE.

Lui!... un placide serviteur du roi!...

MARIE.

Ah! madame!... sauvez-moi! ..

IRÈNE, sèchement et se levant.

Je ne vois qu'un moyen de salut, ma fille!...

MARIE.

Lequel?...

IRÈNE.

C'est de renoncer à votre écolier et d'écrire au seigneur Olivier une promesse de mariage.

MARIE.

Vous aussi!

IRÈNE.

Il le faut, si vous voulez être libre.

MARIE, se jetant à ses genoux.

Ah! madame! ayez pitié de moi et de mon amour. J'aime Marcel de toutes les forces de mon âme, et il me paie de retour... Rendez-moi la liberté, je vous en conjure!... voyez!... je suis à vos genoux, j'élève vers vous mes bras suppliants, je couvre vos mains de larmes...

IRÈNE, les dents serrées.

Laissez-moi?...

MARIE.

Par pitié!

IRÈNE, la repoussant.

Laissez-moi, vous dis-je!

MARIE, se relevant.

Mais vous n'avez donc jamais aimé!

IRÈNE, éclatant.

Moi!... insensée!... Mais j'aime au contraire, avec passion, avec fureur... Tu n'as donc pas compris, toi, que j'aimais Marcel, ton amant?

MARIE, reculant avec effroi.

Vous!... Ah! je suis perdue... Je croyais rencontrer de la pitié chez cette femme, je n'y trouve que l'envie et la jalousie!

IRÈNE.

Oui, la jalousie, et quand on est jalouse on se venge!... tu ne veux pas épouser Olivier?

MARIE.

Non!

OLIVIER.

Que faire?

IRÈNE.

La dompter!

OLIVIER.

Comment?

IRÈNE.

Jetez-la dans une oubliette!... la faim la décidera!

MARIE, les mains jointes.

Grâce! grâce!

OLIVIER.

Voulez-vous signer une promesse de mariage?

MARIE, se redressant résolue.

Faites de moi ce qu'il vous plaira: je ne trahirai pas Marcel!

OLIVIER, l'entraînant vers la porte de gauche.

Eh bien! vous mourrez de faim. (Il sort avec Marie par la gauche.)

## SCÈNE V

IRÈNE, puis SAINT-POL.

IRÈNE, seule.

Qui donc a dit que la vengeance était la volupté des dieux?... C'est surtout le plaisir de la femme jalouse!

SAINT-POL, entrant par le fond.

Comtesse, me voilà!

IRÈNE.

Vous, connétable!... quelle imprudence!

SAINT-POL.

J'avais besoin de vous voir... Tranquillisez-vous d'ailleurs: je suis venu par les jardins grâce à votre clef, et mon manteau me cachait bien.

IRÈNE.

Mais si le roi allait venir? il pourrait être jaloux. (Elle s'assied à gauche.)

SAINT-POL, raillant.

Dame Rose, vous êtes jolie... mais en vérité... l'amour n'a rien à voir dans une liaison telle que la nôtre... N'êtes-vous pas de mon avis?...

IRÈNE.

Voyez donc comme cela se trouve, connétable!... En tant que politique vous m'allez..... mais franchement comme homme!...

SAINT-POL.

Traitons donc... d'homme à homme!... Je veux être roi... j'ai de puissants auxiliaires dans Charles de Bourgogne.... et surtout dans Edouard d'Angleterre.... A Paris, j'ai préparé la rébellion, et bientôt elle éclatera...

IRÈNE.

Pouvez-vous compter sur vos partisans?

SAINT-POL, orgueilleusement.

Ils connaissent la vieille maison de Luxembourg!... Sous Charles VI, mon grand oncle commandait dans Paris, avec ses Écorcheurs, et mon oncle livra Jeanne d'Arc aux Anglais. Mais pour que je marche dans l'exécution d'un pas sûr et rapide, il faut qu'à partir de ce moment je connaisse les moindres desseins du roi... Me promettez-vous de me tenir au courant?

IRÈNE.

Je le promets... Mais, vous roi, je veux être reine!

SAINT-POL, finement.

Si vous devenez veuve! (Launoy paraît dans le fond.)

SAINT-POL, voulant lui baiser la main.

Chère comtesse, à bientôt!

IRÈNE, retirant sa main.

Des fadaises?... allons donc!... c'est trop ou pas assez!.... (Se retournant et apercevant Launoy.) Le comte!...

SAINT-POL.

Launoy, vous étiez là?

LAUNOY saluant.

J'arrive, monseigneur!

SAINT-POL.

Je vous laisse avec votre femme. (Il sort par le fond.)

## SCÈNE VI

IRÈNE, LAUNOY.

IRÈNE.

En vérité, cher comte, ce n'est pas ce soir que j'attendais votre visite.

LAUNOY, amèrement.

C'est vrai, j'aurai dû me faire annoncer.

IRÈNE.

Je veux dire qu'étant depuis deux jours au Louvre, je comptais vous voir plus tôt.

LAUNOY.

Capitaine des prisons du roi, je remplissais les devoirs de ma charge.

IRÈNE.

On vous voit rarement au palais des Tournelles.

LAUNOY.

Puisque je suis relégué au Louvre, dans la sombre Tour de l'Orgueil.

IRÈNE.

Ne seriez-vous pas satisfait des fonctions que vous a attribuées le roi? désirez-vous mieux?

LAUNOY.

Le roi sait bien faire les choses... sur votre recommandation... Un prisonnier ne gêne pas, et tout geôlier est son propre prisonnier.

IRÈNE.

Il règne une profonde amertume dans vos paroles... Croyez bien, cher comte..

LAUNOY, avec force.

Je crois ce que je vois madame... et j'ai vu...

IRÈNE.

Que voulez-vous dire?

LAUNOY.

Je veux dire que je suis las de ma honte et qu'il faut que cela finisse!

IRÈNE.

Une scène... chez moi!... ah! comte!...

LAUNOY.

Ainsi, il ne vous suffit pas de passer aux yeux du monde pour une mie du roi, vous êtes encore en intrigue avec le connétable... Que dis-je?... vous allez jusqu'à vous avilir avec un misérable écolier!

IRÈNE.

Monsieur!... cette imputation?...

LAUNOY, montrant une lettre.

Connaissez-vous cette écriture?

IRÈNE, à part

Ma lettre!... (Haut, tranquillement) Vous n'avez donc pas lu ce que contient cette missive?

LAUNOY.

Si fait, madame, j'ai lu et relu!

IRÈNE.

Eh bien, n'avez-vous pas vu que je m'intéressais tout simplement à deux personnes amies de cet écolier.

LAUNOY.

Prétexte!... les grandes dames comme vous ont toujours des défaites de ce genre, pour couvrir leurs déréglements!... Avant à parler à l'écolier de ses amis, vous pouviez le voir chez le mercier, vous le savez bien... puisque c'est là que vous avez fait sa connaissance.

IRÈNE.

Mais, vous m'espionnez donc?

LAUNOY.

N'en ai-je pas le droit? C'est moi qui ai ramassé hier dans le jardin, la lettre tombée des trousses de votre page.... Ce soir encore, j'ai vu entrer le connétable.... Je vous dis, madame, qu'il faut que cela finisse....

IRÈNE.

Mais qui donc êtes vous, pour oser me parler de la sorte?

LAUNOY.

Votre époux, madame.... puisque vous l'avez oublié!

IRÈNE.

Jo vous demando ce qno vous étiez avant do m'épouser?.. un écuyer, presque un laquais, car vous êtes do la plus basse extraction, né vassal do la maison do Luxembourg!... Et quand vous m'avez épousée, ne vous a-t-on pas posé la condition do ne jamais habitor avec moi! vous l'avez accoptée, cette condition.... preuve que vous étiez aussi vil de cœur, quo vil de naissance!

LAUNOY.

Il vous sied bien de me parler de mon origine... une ancienno aubergiste!

IRÈNE.

Du moins.., n'étais-jo pas aux gages d'un maître, dont vous vous faisiez le complaisant valet... ot cela jusqu'au crime.

LAUNOY.

Misérable!... si j'ai apporté la pêche, c'est vous qui l'avez présentée!

IRÈNE.

Et vous croyez que cetta complicité vous donne droit sur moi!... vous n'oseriez l'invoquer!

LAUNOY.

J'invoquo mon droit d'époux et de maître... et je l'invoquerai... madame, onvers et contre tous .. je vous emmènerai loin de Paris... dans un sombro château, et là!... vous m'obéirez!...

IRÈNE.

Vous me feriez violence?... je vous en défie!...

LAUNOY.

Jo vous ferai si bien violence... quo vous ne deviendrez libre, je vous le jure, madame, que lo jour où vous serez veuve. (Il sort par le fond.)

## SCÈNE VII

IRÈNE, seule.

Veuve!... oui, je lo serai, et bientôt. Ah! tu me menaces! Eh bien! tant mieux! j'aurais moins de scrupule encore à me débarrasser de toi!... (Elle tire de sa ceinture deux petits flacons.) Le rose et le noir!... le noir est du sorcier allemand... Singulier magicien! il ne délivre, m'a-t-il dit, que des philtres qui guérissent... Le rose est do l'Italien des halles... A la bonno heure! celui-là tue! Mon page doit encore être là. (Elle remet ses flaçons à la ceinture et frappe sur un timbre.)

## SCÈNE VIII

IRÈNE, GONTRAN.

GONTRAN, par le fond.

Vous m'appelez, madame? J'allais voir si l'écolier était venu.

IRÈNE.

Tout à l'heure!... (se laissant aller sur son lit de repos) car je ne me sens pas bien.

GONTRAN, vivement.

Malade, peut-être!... désirez-vous quelque chose?

IRÈNE.

Non, ce ne sera rien... J'ai seulement besoin d'un peu de repos... Gontran, mon petit page, te plairait-il do me tenir compagnie?

GONTRAN, rougissant d'aise et s'approchant.

Oh! madame!...

IRÈNE.

Tu t'es fatigué hier et aujourd'hui.

GONTRAN.

Pour vous, madame la comtesse, je ne crains ni peine ni fatigue.

IRÈNE, lui prenant les mains.

Allons, viens!... Mais qu'as-tu donc?... tu frissonnes!

GONTRAN.

Ah! madame, je me sens... (A part.) Mon cœur bat à rompre ma poitrine.

IRÈNE, à part.

Quel regard! Mais il m'aime, cet enfant! et moi qui!... Étrange mystère du cœur humain!... N'importe, il le faut. (Elle le fait agenouiller sur un coussin.) Voyons, mets-toi là maintenant... là à côté de moi... (A part.) Il tremble comme la feuille (Haut.) Dis-moi, mon enfant, ton cœur a-t-il déjà battu pour une femme?

GONTRAN, tout bas avec hésitation.

Oui.

IRÈNE.

Et le nom de cette femme?

GONTRAN.

Je n'ose... (A part). Non, je n'oserai jamais.

IRÈNE.

Veux-tu que je te dise quelques noms? Oui, n'est-ce pas? Si je rencontre juste, tu mettras la main sur ce tendre petit cœur... Ecoute bien!

GONTRANO.

J'écoute!

IRÈNE.

Anne... Isabeau... Marie... Jeanne... Ton cœur reste muet? Je reprends... Loïse... Agnès... Rosalie...

GONTRAN.

Mon Dieu! vous me faites mourir.

IRÈNE.

Irène... (Gontran porte vivement la main à son cœur.) Chérubin! (Elle le baise au front.)

GONTRAN, défaillant.

Ah!...

IRÈNE.

Mais tu as pâli, tes yeux se ferment! (Sortant le flacon rose.) Tiens! quelques gouttes de ce flacon rose te remettront promptement. (Elle lui fait avaler quelques gouttes et dépose le flacon sur le lit de repos.)

GONTRAN.

Merci!... oh! merci, madame!

IRÈNE.

C'est un cordial souverain... tu verras.

GONTRAN.

Votre doux regard, madame, fera plus que tous les cordiaux de la terre.

IRÈNE, souriant.

Tu crois?

GONTRAN.

J'en suis sûr, et désormais je vous servirai avec tant de dévouement et d'ardeur, que vous pourrez vous dire: je n'ai pas un page, mais un esclave à mes ordres. Une parole, un signe, un geste, et, pour sa dame, Gontran bravera la mort... Pour vous, madame, je me jetterai... (Portant brusquement les mains à sa poitrine.) Ah!

IRÈNE.

Qu'as-tu donc?

GONTRAN, se tordant.

Ça brûle!... ça brûle!... (Irène suit d'un œil impassible les progrès du poison. Tout à coup Gontran avec un cri rauque, se redresse et va rouler sur le tapis.

IRÈNE, se précipitant à sa suite et l'examinant froidement.

Plus rien! le visage est même redevenu calme... Il s'agit maintenant de le faire revenir à lui. (Lui versant quelques gouttes du flacon noir.) Voyons l'effet du contre-poison, tant vanté par le sorcier... (Elle porte Gontran sur le lit.) Pauvre innocent! il a bien souffert, mais ça n'a pas été longtemps.

GONTRAN, revenant à lui et murmurant.

Irène!

IRÈNE.

Me voilà, mon enfant, mon cher petit Gontran!... tu m'as fait peur... et vraiment j'ai tremblé pour ta vie... Heureusement que j'avais aussi ce flacon noir.

GONTRAN, s'éloignant d'elle et à part.

Qu'y avait-il donc dans l'autre? (Apercevant le flacon rose sur le lit.) Ah! ce flacon rose!

IRÈNE.

Tu vois qu'il est bon d'avoir toujours plusieurs de ces philtres à sa disposition... Hé!... on ne peut savoir... Allons, tu vas mieux, n'est-ce pas?... Il n'y paraît plus rien... Va trouver l'écolier, mon petit Gontran, va, il doit être arrivé!

GONTRAN, à part, en sortant à gauche.

Oh! le monstre! c'était du poison!

## SCÈNE IX

IRÈNE, seule et réfléchissant.

Oui, c'est bien là le breuvage qu'il me faut. Il est foudroyant... presque pas de cris! et sur la face de la victime on ne voit aucun signe compromettant... Comte, je serai veuve, et cette veuve sera reine de France!

## SCÈNE X

IRÈNE, MARCEL, introduit par Gontran qui se retire.

IRÈNE, à part, avec joie.

Enfin! le voilà!... (Haut) Merci d'être venu, mon jeune bachelier!... je n'espérais pas moins de votre courtoisie.

MARCEL.

Madame, votre missive contenait un nom trop cher à mon cœur pour que j'eusse pu hésiter à me rendre à votre invitation... Et je suis venu d'autant plus vivement que celle à qui vous vous intéressez, madame, a été hier victime d'un infâme guet-apens!

IRÈNE, jouant la surprise.

Que dites-vous là?

MARCEL.

Marie a été enlevée par des inconnus, et je viens vous supplier, madame, d'employer toute votre influence pour la faire rendre à ceux qui l'aiment et se désolent.

IRÈNE.

Certes, nous aviserons, vous pouvez y compter... (s'asseyant) car je prends la part la plus sincère à la douleur de ses parents... mais vous, mon ami, laissez-moi vous dire que vous m'intéressez non moins que Marie...

MARCEL.

Oh! ne parlons que d'elle, je vous prie!

IRÈNE.

Tenez, asseyez-vous là... à mes côtés!

MARCEL, à part.

Encore ce regard passionné!... (Haut) Pardon, madame, je... je...

IRÈNE, le faisant asseoir.

Vous êtes un enfant!... Voyons, regardez-moi donc bien!... N'avez-vous pas compris que je ressentais pour vous une affection... que vous auriez dû deviner déjà.... Je remuerai ciel et terre pour vous faire parvenir. Louis XI est un roi qui prend ses conseillers où il les trouve, et je m'engage...

MARCEL.

C'est vous, madame, qui ne m'avez pas compris... Je n'ambitionne rien de ces grandeurs que vous faites luire à mes yeux... je vous le répète, madame, Je ne suis venu à votre appel que parce que j'espérais trouver en vous une amie de ma fiancée.

IRÈNE, avec emportement.

Votre fiancée!... mais vous ne voyez donc pas que je ne puis m'occuper que de vous seul... de vous, Marcel, de vous que j'aime!...

MARCEL, s'arrachant de ses bras et avec force.

Marie est ma fiancée, madame!... à elle seule appartient ce cœur, qui ne saurait brûler pour une autre!

IRÈNE.

Je voulais t'élever jusqu'à moi! tremble!... je me vengerai de toi et de ton amante, car elle est en ma puissance.

MARCEL, vivement.

Ah! vous dites la vérité maintenant! je le devine dans vos yeux (Suppliant.) Madame, prenez pitié de moi!... Rendez-moi ma fiancée, et je vous bénirai!

IRÈNE.

Je te dis qu'elle est perdue pour toi! Elle en épousera un autre, je le jure, sinon...

MARCEL.

Sinon?... achevez!...

IRÈNE.

Elle mourra!

MARCEL.

Oh! ne dites pas cela... vous ne la tuerez point!... Que vous a-t-elle fait, cette pauvre chère âme, si bonne, si douce? Ah! si vous la connaissiez!... Elle est innocente, elle! s'il y a un coupable, c'est moi... Frappez-moi donc, et sur moi seul exercez votre colère! mais Marie, ah! madame, rendez-la à ses parents! (Tombant à genoux et lui prenant les mains.) Par tout ce que vous avez de plus cher au monde, je vous en supplie... (Louis soulève la portière du fond.)

IRÈNE, repoussant Marcel.

Je n'écoute rien! l'outrage que vous m'avez fait ne pardonne point.

MARCEL.

De grâce, voyez mes larmes!

IRÈNE.

Non, non, pas de pitié!

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS, s'avançant.

Pâques-Dieu! madame, je vous croyais en malaise. (Marcel se relève vivement.)

IRÈNE, à part.

Le roi!... (Haut.) Sire, vous arrivez à point pour me venger.

MARCEL, à part.

Que dit-elle?

IRÈNE.

Voyez-vous ce misérable écolier que j'avais mandé par compassion, afin de l'aider à retrouver sa fiancée?

LOUIS, tranquillement.

Qu'a-t-il fait?

IRÈNE.

Eh bien! il a osé me parler d'amour.

MARCEL.

Sire! je vous jure!...

IRÈNE.

Silence! ne joignez pas le parjure au crime d'avoir osé élever vos vues jusqu'à l'amie de votre roi!... Sire, je demande justice contre cet écolier, qui n'est autre, du reste, que le digne élève de son maître, le médecin Coictier.

LOUIS.

Son nom, je vous prie?...

IRÈNE.

Marcel! je crois!...

LOUIS.

Marcel!... Ah! cet écolier qui a des relations, avec certain Allemand qu'on nomme le Sorcier noir... (A Marcel.) Réponds, ne fréquentes-tu pas la maison de ce magicien?

MARCEL.

Sire, je ne sais pas mentir : je connais ce savant allemand.

LOUIS, vivement.

Et tu as vu chez lui, le connétable?

MARCEL.

Non! sire!...

LOUIS.

Tu mens?

MARCEL.

J'ai déjà dit à Votre Majesté, que je ne savais pas mentir.

LOUIS, appelant.

Holà! mes gardes!

## SCÈNE XII

LES MÊMES, TRISTAN, BARNABAS et des HALLEBARDIERS.

LOUIS.

Qu'on emmène cet écolier!... On lui appliquera la question!

MARCEL, à part.

La torture!... Ah! Marie!...

TRISTAN, à Barnabas.

Tu as entendu? (Il cause bas avec le roi.)

BARNABAS.

Ia, ia... (A part en regardant Irène qui lui fait des signes.) Che grois que matame Irène, il me fait engore les yeux toux... Ah! goguie de Parnapas!

TRISTAN, à Barnabas sans cesser d'écouter le roi.

Allons donc?

IRÈNE, bas à Barnabas en s'approchant de lui.

Epargne-lui la torture!

BARNABAS, de même.

Tarteifle!... et la gonsigne?

IRÈNE, de même.

Je le veux!

BARNABAS, de même.

Ah! tarteifle! (Il sort avec Marcel et les gardes par le fond.)

TRISTAN, bas à Louis.

La maison est à deux pas du Louvre.

LOUIS, de même.

Justement!... Amène moi donc ce Sorcier.

TRISTAN, de même.

Tout de suite?

LOUIS, de même.

A l'instant!... avant de le livrer à l'Université, je veux l'interroger.

TRISTAN, de même.

J'y vais.

LOUIS, de même.

Mais pas de violence : cette fois vas y en douceur!... On ne peut pas savoir... (Tristan sort par le fond.)

## SCÈNE XIII

LOUIS, IRÈNE.

IRÈNE.

Vous n'avez donc pas, cher Sire, renoncé à vos soupçons sur le connétable?

LOUIS.

Plus que jamais, je me méfie de lui. Ses agents travaillent le peuple, je le sais, et il fréquente secrètement ce magicien, qui étant un ennemi de Dieu, doit être aussi le mien. De plus, il m'est venu d'Angleterre le bruit que Saint-Pol pactise avec le roi Édouard... Mais maintenant que me voilà dans ma grosse tour du Louvre, dont relèvent toutes les terres France, et qui tant de fois à fait trembler les vassaux indociles, vive Dieu! je saurai faire justice! On connaîtra qui est roi de France, du connétable ou de moi!

IRÈNE.

Qu'avez-vous à craindre? ne me dites-vous pas sans cesse que le peuple vous aime?

LOUIS.

Certes, ma mie, il *doit* m'aimer! Est-ce que je ne protége pas ses communes? Ne l'ai-je pas délivré de la plupart de ses tyranneaux, en abattant les *Sires des Fleurs de Lis*? Qui encourage l'industrie? Qui a établi les postes? Qui a organisé les corps de métiers?... Qui a multiplié les foires, ces grandes fêtes marchandes où s'exercent à la fois, le commerce et les arts?... (*Avec bonhomie.*) J'aime à circuler, sans être connu, au milieu de ce bon peuple, à voir le contentement du bourgeois, la joie de l'ouvrier, et le naïf étonnement de leurs accortes femmes et gentilles fillettes... Hé! hé!... tout cela me réjouit et me regaillardit le cœur.

IRÈNE.

Pourtant, Sire, dans cette foule, vous avez entendu parfois de dures vérités.

LOUIS, *vivement.*

J'en profite!... (*D'un ton sinistre.*) Mais ceux qui me les ont dites une fois, ne les ont jamais répétées.

IRÈNE, *l'observant.*

Oui, le compère Tristan les a rendus muets... Témoin ce brave bourgeois qui, un jour, osa méchamment faire allusion au duc de Guyenne et à une pêche empoisonnée... Quelle médisance!

LOUIS.

Aussi, par repentir d'un si méchant propos, le trouva-t-on mort le lendemain.

IRÈNE.

Le malheureux s'était pendu!

LOUIS.

Mais ce ne sont pas toutes ces calomnies qui m'inquiètent le plus... Ce qui me tourmente, c'est de voir que, malgré tant d'efforts et de peines, je n'ai pu encore donner la paix à mon peuple et l'assurer contre le retour de ses tyranneaux.

IRÈNE.

Tous les grands vassaux sont anéantis.

LOUIS.

Mais il y a cet autre ennemi au cœur même du royaume! Et celui-là!...

IRÈNE.

Puisque vous songez à le faire arrêter?

LOUIS.

A quoi bon? le traître sire serait dans le cas de se faire blanc comme neige devant mon parlement, et mon parlement n'est pas toujours docile... On l'acquitterait!

IRÈNE.

Vous croyez?

LOUIS, *se promenant à grand pas.*

Ah! qui me fournira une preuve patente de ses trahisons. A celui-là, je lui accorderais tout!... Une preuve! une seule!

IRÈNE, *à part.*

Il ne la trouvera pas.

LOUIS, *se mettant brusquement à genoux sur un coussin et priant sur une des médailles de plomb de son chapeau.*

« Notre Dame d'Embrum, ô ma gente patronne, vous savez si je vous aime!... Octroyez-moi donc la faveur de vivre » longtemps encore, afin de pouvoir laisser à mon petit » Dauphin un royaume bien arrondi et un peuple obéissant. » Faites aussi, bonne et aimable dame, que je ne sois pas » toujours obligé de recourir à ces vilains moyens qui me » répugnent dans le fond, vous le savez!.... »

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, OLIVIER, ROBIN, *sans robe désormais, par le fond*

ROBIN.

Et dont jamais, Louis, tu n'aurais dû te servir!

LOUIS, *se relevant vivement.*

Le salut du royaume l'exigeait! (*Olivier et Irène se parlant bas.*)

ROBIN.

Dis donc, Louis, ce n'est pas la première prière que je t'entends faire... tu sais?

LOUIS, *bas avec crainte.*

Tais-toi, Robin!

ROBIN, *bas.*

L'autre jour, tu te frappais la poitrine à coups redoublés.

LOUIS, *irrité.*

Silence!

ROBIN.

Tu murmurais le nom de ton frère... mon pauvre maître!...

LOUIS, *bas.*

Calomnie!

ROBIN, *plus bas encore.*

La pêche empoisonnée!...

LOUIS, *avec force.*

C'est faux!... (*Sèchement.*) Je ne veux pas qu'on en parle!

ROBIN, *bas.*

Tu en parles bien dans tes prières!

LOUIS, *menaçant.*

Un mot de plus, et je te jette en un sac au fond de la Seine.

ROBIN, *à part.*

Ah! coquinas!... (*Prenant subitement son air de bouffon.*) Hé, hé! tu es malade; qui donc te soignerait?

LOUIS.

Oui, je suis malade, mais ce n'est pas toi, maître fou, qui pourrais me guérir!

ROBIN.

Hé! pourquoi pas!... J'ai une robe de docteur... oui da docteur... Donne-moi ton pouls!

LOUIS.

Tâte le tien?

ROBIN, *à part.*

Ah! coquinas! j'ai beau tâter, ça n'opère pas... Non, non, ça n'opère pas! (*Haut.*) Voyons la langue!

LOUIS.

Va au diable!

ROBIN, *bas en changeant de ton.*

Pas avant que tu ne m'aies promis ce que je t'ai demandé tantôt... Louis, songe à l'enfant qu'a laissé ton pauvre frère... Écoute, mon petit Louis, sois gentil!... (*Il prend familièrement le bras du roi et lui parle bas.*)

IRÈNE, *bas à Olivier.*

Ainsi, de vos yeux, vous l'avez vue?

OLIVIER, *de même.*

Au fond de l'oubliette!

IRÈNE, *de même.*

Où elle mourra de faim, n'est-ce pas?

OLIVIER, *de même.*

A moins qu'elle ne consente à m'épouser... mais cela viendra: que diable! je ne suis pas déjà si laid.

LOUIS, *bas à Robin.*

C'est bon, c'est bon, quand j'aurai gagné quelque fiefs... Je suis pauvre et une fille de France, vois-tu, cela coûte cher à établir... D'ailleurs que sais-je où elle est? vit-elle seulement?

ROBIN.

J'en suis sûr.

LOUIS.

Eh bien! où est-elle?

ROBIN.

Ah! Louis, il serait en ton pouvoir de la retrouver; car apprends une chose, la pauvre Marie...

## SCÈNE XV

LES MÊMES, TRISTAN, LE SORCIER.

TRISTAN.

Sire, voilà l'homme!

LOUIS.

Ah! (*Il examine le Sorcier avec curiosité et défiance.*)

ROBIN, *à part en réfléchissant.*

C'est égal! je suis sur la trace de La Bourrade, et je la retrouverai.

LOUIS, *à Irène et à Olivier en regardant toujours le Sorcier.*

Veuillez-nous laisser, madame, et toi aussi, maître barbier!

IRÈNE, *à Olivier.*

Venez, comte!... (*Elle sort avec Olivier par la droite.*)

LOUIS, *au Sorcier.*

Approchez!... On vous dit magicien?

LE SORCIER.

Sire, si c'est à ma réputation de magicien que je dois la faveur d'être amené en présence de Votre Majesté, j'en bénis le ciel!

LOUIS.

Tu invoques le ciel... toi ?

LE SORCIER.

Les astres qui roulent dans l'immensité ne président-ils pas aux destinées des humains ?...

LOUIS, vivement et se rapprochant de lui.

Serais-tu donc astrologue autant que sorcier ?

LE SORCIER.

Je lis dans le firmament comme dans un livre ouvert.

LOUIS.

Ah!... cela me réconcilie un peu avec toi!

LE SORCIER, à part.

J'ai touché juste!... (Haut.) Sire, au moment même, où, par votre ordre, on venait me chercher, je lisais au ciel que si je pouvais avoir la grâce de me faire entendre de vous, votre règne serait glorifié parmi tous les règnes, pour l'assistance que vous me prêteriez...

LOUIS.

Oui-dà!...

LE SORCIER.

Mais en revanche, je vous demanderai, sire, de prendre en main la cause d'une pauvre enfant, que des méchants...

LOUIS, brusquement.

Parlons d'abord de ce qui peut illustrer mon règne!

LE SORCIER.

Je vous apporte d'Allemagne une des plus merveilleuses découvertes qu'ait faite, l'esprit humain. Au moyen de cet art on multipliera les livres de telle manière...

LOUIS, vivement.

Pâques-Dieu! j'en ai déjà ouï parler. C'était avant les dernières guerres...

LE SORCIER, avec joie.

Eh bien, sire, permettez-moi de déposer l'art nouveau aux pieds de Votre Majesté!

LOUIS, sèchement.

Non! Coictier, en refusant de me remettre le livre de Rhasès, qui devait me guérir... ce Coictier m'a fait prendre en haine tous les livres... Ah! je me sens bien malade...

LE SORCIER, vivement

Mais Coictier a sans doute étudié cet ouvrage. Sire, prenez Coictier pour médecin!

LOUIS, avec dédain.

Tous vos médecins sont des charlatans!

ROBIN, vivement.

Excepté moi!... J'ai ma robe.

LE SORCIER, avec douleur.

Ainsi, mon invention, vous la repoussez? Ah! Votre Majesté le regrettera un jour, quand elle verra les autres nations dotées avant la sienne de cet ort incomparable!

LOUIS, à part.

Il a raison... ne le repoussons pas sans réserve. Trop de précipitation ne valut jamais rien. (Haut.) Soit, nous verrons, mon maître; mais avant tout, il faut vous laver de cette vilaine accusation de sorcellerie, que porte contre vous l'Université.

ROBIN

L'Université! l'Université! ne l'écoute donc pas, Louis!

LOUIS.

C'est la fille aînée des rois!

LE SORCIER.

Sire, je me justifierai.

LOUIS.

Mais il y a autre chose encore!

LE SORCIER.

Que Votre Majesté daigne s'expliquer!

LOUIS.

Tu reçois nuitamment, chez toi, le connétable de Saint-Pol.

LE SORCIER, à part.

Le connétable?

LOUIS, finement

Tu vois que je suis aussi bien informé sur la terre, que tu prétends l'être dans le ciel? Or ça, que va faire chez toi le connétable?

LE SORCIER.

Me consulter sur l'avenir.

LOUIS.

Bien vrai?

LE SORCIER.

Je vous le jure par le firmament! (A part.) Réservons notre vengeance!

LOUIS.

Pourrais-tu aussi tirer mon horoscope?

LE SORCIER.

Quand vous le voudrez, ma science sera à votre disposition... Mais, de grâce, Sire, laissez-moi vous parler d'une jeune fille, que d'indignes ravisseurs ont enlevée aux portes mêmes du Louvre... (Bas.) d'une jeune fille qui vous touche de plus près que vous ne le pensez...

ROBIN, bas.

Oui, mon petit, de très-près, je te l'assure!...

LOUIS.

De qui donc s'agit-il?

LE SORCIER.

De Marie, la fille du duc de Guyenne?

LOUIS, tressaillant.

Elle!

ROBIN, bas.

Ah! vois-tu! je t'en parlais tout à l'heure... Voyons, sois donc gentil enfin, mon bon, mon cher petit Louis! ça te portera bonheur!

LE SORCIER, bas.

Peut être, à l'heure présente, est-elle en danger de mort.

LOUIS, bas.

En danger de mort.

ROBIN, bas.

C'est ta nièce!

LOUIS, bas.

Mais où est-elle?... Je n'ai donné aucun ordre, moi!

LE SORCIER.

Sire, je la retrouverai, si vous daignez m'aider.

ROBIN.

Oui, aide nous!

LOUIS.

Que voulez-vous donc que je fasse? Que vous faut-il ?

LE SORCIER.

Un blanc seing qui me permette de visiter toutes les prisons de Paris, et de la délivrer.

ROBIN, présentant une plume et du papier.

Allons, écris!... tu verras que tu t'en trouveras bien. (Bas. Et ton malheureux frère te pardonnera du fond de sa tombe... (Lui présentant son dos.) Va donc: mon dos est un bon pupitre.

LOUIS, à part, en levant les yeux au ciel.

Ah! monseigneur de Redon, et vous, benoîte Vierge, rapportez-cela, je vous prie à mon pauvre frère! (Il écrit.)

LE SORCIER.

Et Votre Majesté daigne m'accorder un répit de trois jours, pour me livrer à ces recherches?...

LOUIS, lui donnant le blanc seing.

Oui, mais dans trois jours tu iras te justifier devant le parlement! ·

LE SORCIER.

Si je ne me justifie pas, Sire, que je meure en place de Grève!

---

## Sixième Tableau

## LA SALLE DE LA TRAPPE

Une salle au Louvre. Porte au fond, et portes latérales au premier plan. A gauche, une grande table couverte d'un tapis, avec un registre et une écritoire. Un siège derrière la table. — A droite, un dressoir sur le, quel deux coupes et quelques bouteilles de vin, ainsi qu'un Un guéridon et un siége devant le dressoir.

### SCÈNE PREMIÈRE

ROBIN, LA BOURRADE, entrant par la porte de gauche.

LA BOURRADE.

Ah! ça, où me conduisez-vous ?

ROBIN.

Ayez donc confiance, capitaine! Vous désiriez voir le connétable, et je l'ai fait avertir. Il va venir... Mais avant, je serai bien aise de renouer connaissance avec vous... Vous étiez un si joyeux et aimable compagnon il y a dix-sept ans. Hé! hé! Je m'en souviens.

LA BOURRADE.

Mordious! moi aussi... C'est ce jour-là que ce diable d'étudiant m'a lancé le mauvais œil.

ROBIN.

Vous voilà donc, capitaine, au service de monseigneur de Saint-Pol ?

LA BOURRADE.

Je suis toujours au service de qui me paie.

ROBIN, à part.

Hé! mais quelle idée! si c'était Saint-Pol qui retient Marie... (Haut.) Je suis vraiment heureux d'avoir pu vous montrer le chemin de la *Tour de l'Orgueil*, où se trouve en ce moment le connétable, qui visite les prisons avec le roi; car, en attendant qu'il vienne... (Montrant les bouteilles sur le dressoir.) Dites donc, il y là du vin de Chypre délicieux, émoustillant et sucré à la fois.

LA BOURRADE.

Ah?... A qui ce vin?

ROBIN.

Au comte de Launoy, capitaine de la Tour. J'ai, de ce vin, goûté l'autre jour en cachette, et puisque le comte est aussi avec le roi, nous pouvons déboucher une de ces respectables bouteilles. (Il va vers le dressoir, prend une bouteille et la pose sur le guéridon.

LA BOURRADE.

Mordious! ce n'est pas de refus.

ROBIN, à part.

Nous y voilà!... Sachons où est Marie! (Il pose également les deux coupes sur le guéridon. Haut.) Tenez, asseyons-nous là. Oh! ne craignez rien : on ne viendra pas nous déranger. Ils en ont encore pour une heure au moins... C'est qu'il y en a là, des prisons et des cachots!... (Frissonnant.) Prrr!

LA BOURRADE, s'asseyant.

Oh! la belle coupe!

ROBIN, versant.

Le vin y paraît encore meilleur qu'il n'est... Allons, à votre santé! (Ils trinquent et La Bourade boit lentement, A part avec convoitise.) Ah! Coquinas! jeter une si bonne chose. Il y a si longtemps déjà que je n'en ai bu... Et puis, j'ai une soif de cordelier. Ah! bah! pour un verre... (Il boit.)

LA BOURRADE.

Bon!... excellent!

ROBIN, versant.

N'est-ce pas? Il y a de quoi s'en lécher les lèvres... Bnum vinum lætificat cor hominum, comme disait notre chapelain, et il s'y connaissait!

LA BOURRADE.

C'est le don du Seigneur : damné sera qui n'en boit qu'une fois. (Il choque et boit.)

ROBIN, à part.

C'est qu'il dit vrai : allons! encore une gorgée! (Après avoir bu. Haut.) Ce qu'il y a de bon, du reste, avec ce vin, capitaine, c'est que s'il grise un peu, un quart d'heure après il n'y paraît plus.

LA BOURRADE, tendant sa coupe.

Allons!

ROBIN, à part.

Il y mord!... (Il verse dans les deux coupes.) Tiens, voilà que je me suis versé de nouveau... Ah! coquinas!... Ah çà! capitaine, il paraît que vous ne vous plaisez pas seulement à table, vous aimez aussi les belles.

LA BOURRADE.

Moi?... vous voulez rire.

ROBIN, clignant de l'œil.

Il y a trois jours, le soir, je vous ai vu près du Louvre, enlevant une jolie brunette... Ce n'était donc pas pour vous?

LA BOURRADE, à part.

Tiens! il a vu la chose... (Haut.) Pourquoi pas? On a aussi ses petits moments.

ROBIN, lentement et l'observant

N'était-ce pas plutôt pour le connétable?

LA BOURRADE, éclatant de rire.

Ha! ha! ha! le connétable?... Il ne songe qu'à la politique, lui!... Vidons ce verre à sa réussite, si vous voulez! (Ils boivent.)

ROBIN, s'échauffant.

Hé! hé! hé! la politique!... Du diable, si un fou s'en mêle : c'est bon pour les sages...

LA BOURRADE, versant lui-même.

Vous êtes gai... à la bonne heure!

ROBIN.

Hé! c'est le vin qui m'ébaudit les esprits. (Il boit.) La politique du connétable! hé! hé! ça pourrait lui jouer un mauvais tour.

LA BOURRADE, à part.

Hein?

ROBIN.

Et s'il écoute vos conseils, donnez-lui l'avis de ne pas trop finasser avec le roi.

LA BOURRADE, à part.

Saurait-il quelque chose, et sans m'en douter, serais-je sur la piste?

ROBIN, buvant.

Hé? hé! hé!

LA BOURRADE, jouant au fin.

Oh! le connétable, voyez-vous, est aussi retors que le roi.

ROBIN, très-échauffé.

Mais il en est d'autres plus retors que lui... hé! hé!

LA BOURRADE.

Qui donc?

ROBIN, ricanant.

Coictier le médecin et... l'autre.

LA BOURRADE.

Quel autre?

ROBIN.

Hé! le Sorcier noir.

LA BOURRADE, versant à Robin tout en l'observant.

Un sorcier, ça sait bien des choses.

ROBIN, buvant.

Non-seulement il sait, mais il a..

LA BOURRADE.

Quoi?

ROBIN.

Hé! hé!

LA BOURRADE.

Qu'a-t-il?

ROBIN.

Il a un papier.

LA BOURRADE.

Vraiment?

ROBIN.

Hé! oui.

LA BOURRADE.

Un papier!... qu'il possède?

ROBIN.

Il l'a possédé... mais pour plus de sûreté...

LA BOURRADE.

Pour plus de sûreté?

ROBIN.

Il a confié ce papier...

LA BOURRADE.

Tiens! tiens! tiens!... A qui donc?

ROBIN, tendant sa coupe.

Encore un petit coup!

LA BOURRADE, versant.

Voilà le fond de la bouteille!

ROBIN.

Ah! tant pis! (Il boit.)

LA BOURRADE.

Et alors celui qui a le papier, c'est?...

ROBIN.

C'est Coictier le médecin.

LA BOURRADE, avec joie.

Le médecin Coictier!... (Se levant.) Sandious! je suis bien aise de le savoir.

ROBIN, se levant brusquement aussi.

Hein! Qu'est-ce que j'ai dit?

LA BOURRADE

Oh! rien, rien... Seulement je ferai part de vos bons avis au connétable, qui va venir... puisque vous avez bien voulu le faire avertir de mon arrivée... Ha! ha! ha! (Il replace la bouteille et les coupes sur le dressoir.

ROBIN, à part.

Ah! coquinas! je crois que j'ai encore bavardé... Maudit vin! quand j'y mets le nez... Et moi qui voulais, au contraire, lui tirer les vers... du nez!... Décidément, Coictier m'a donné une mauvaise robe... Il faudra que j'avise, et de ce pas je cours...

LA BOURRADE

Au revoir... et merci, ami bouffon! (Robin sort à gauche)

## SCÈNE II

### LA BOURRADE, puis SAINT-POL.

LA BOURRADE, seul.

Sandious! la chance me favorise... Depuis deux jours, le connétable, qui ne savait pas où il avait perdu son traité avec le roi d'Angleterre, m'avait chargé de le retrouver... Je revenais désespéré, et sans m'en douter, ma foi! je tombe sur le dépositaire du secret... Monseigneur paie bien, beaucoup mieux que ce ladre de barbier. Mordious! je me sens une grosse et bonne bourse dans mon escarcelle.

SAINT-POL, entrant par la droite.

Enfin, te voilà!

LA BOURRADE.

Monseigneur, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

SAINT-POL.

Le roi m'attend : parle vite!

LA BOURRADE.

Je sais où est l'écrit que vous cherchez.

SAINT-POL, avec joie.

Bien vrai?

LA BOURRADE.

Vous l'aviez probablement perdu chez la Sorcier noir.

SAINT-POL.

En effet, je me rappelle maintenant...

LA BOURRADE.

Le Sorcier a voulu s'en faire une arme contre vous, et l'a donné à garder au médecin Coictier, qui le possède.

SAINT-POL.

Qui te l'a dit?

LA BOURRADE.

Le fou du roi, que je viens de faire jaser.

SAINT-POL, qui a réfléchi.

Tu es à la tête d'une bande de truands, tous gens déterminés?

LA BOURRADE.

De sac et de corde... La nuit, Paris tremble devant nous, et partout nous avons des intelligences.

SAINT-POL.

C'est justement ce qu'il faut... Connais-tu la demeure de Coictier?

LA BOURRADE.

Oui, c'est rue Saint-Jacques.

SAINT-POL.

Eh bien! il faut qu'avec tes hommes tu pénètres dans sa maison... fût-ce même d'assaut!

LA BOURRADE.

Ce sera facile.

SAINT-POL.

Tu la fouilleras des caves au grenier, pour trouver cet écrit que j'ai perdu. On le reconnaîtra facilement, car il porte le sceau royal d'Angleterre... Il me le faut à tout prix.

LA BOURRADE.

Vous l'aurez!... mais d'abord... (Tendant la main.) pour la découverte, monseigneur?

SAINT-POL.

Voici trois cents écus d'or.

LA BOURRADE.

Merci, monseigneur... (A part.) Je reçois de toute main; l'argent n'a pas de couleur.

SAINT-POL.

Et maintenant comprends-moi bien, et ta fortune est faite... Il faut ou que cet écrit me soit rendu, ou qu'il soit anéanti. Fouille bien partout, et au besoin...

LA BOURRADE.

Au besoin?

SAINT-POL.

Si tu ne le trouves pas, brûle tout!

LA BOURRADE.

Même la maison?

SAINT-POL.

Qu'il n'en reste aucune trace!

LA BOURRADE.

Mordions! ça me connaît... sandious!... comptez sur le capitaine La Bourrade. Avant une heure, vous aurez l'écrit, ou la maison flambera!

SAINT-POL, à part.

Quand j'aurai retrouvé ce fatal papier, alors seulement je serai tranquille... L'avoir perdu si maladroitement!... Tous mes partisans ne seront prêts que dans quelques jours, et d'ici là... j'ai tout à craindre de ce roi hypocrite, qui ne me caresse si bien, que pour choisir le moment de m'étouffer... (A La Bourrade.) Viens! je te ferai sortir par la Tour, puis j'irai rejoindre le roi. (Ils sortent par la droite.)

## SCÈNE III

OLIVIER, IRÈNE, entrant par la gauche.

OLIVIER.

Comment, belle dame! vous ne craignez pas de venir ici?

IRÈNE, d'un ton sombre.

Oui, dans la *Salle de la trappe*. Pour faire la paix avec mon mari, je lui ai demandé à dîner.

OLIVIER.

Il y a, dans cette salle de délicieux traquenards, où l'on fait tomber ceux qui gênent ou dont on se venge.

IRÈNE, à part.

Malgré moi j'en frémis.

OLIVIER.

Il en est un de mon invention, chère comtesse, où jouent des lames d'acier en forme de rasoir!... Hého! je suis Olivier le Barbier : on me le jette assez souvent à la face.

IRÈNE.

Ou plutôt Olivier le Diable.

OLIVIER, sardonique.

C'est le surnom qu'on me donne, et je tiens à le justifier.

IRÈNE, brusquement.

Laissons cela!... parlez-moi plutôt de votre future...Qu'en faites-vous?

OLIVIER.

Bien qu'au fond de son oubliette, elle ne peut m'oublier. (Il rit.) Depuis trois jours je lui ai rendu mainte visite.

IRÈNE.

La faim va-t-elle la décider?

OLIVIER.

Je l'espère bien. Quand je frappe à sa porte et que je l'appelle, elle pleure et demande grâce.

IRÈNE.

Qu'elle se rende à merci!

OLIVIER.

La miche de pain qu'on donne le premier jour, ne peut durer longtemps. Nous verrons... quand le pain sera fini

IRÈNE, hésitant.

Et... et l'écolier.

OLIVIER.

Je l'ai bien recommandé à mon compère Tristan, qui, pour en finir, vient de le livrer à monsieur de Launoy.

IRÈNE, vivement.

Est-ce ici qu'on va l'amener?

OLIVIER.

Ici même.

IRÈNE, vivement, inquiète.

Croyez-vous qu'on veuille lui faire beaucoup de mal?

OLIVIER.

Hé! ceci regarde monsieur de Launoy.

IRÈNE.

En ce cas, je tremble...

OLIVIER.

Quoi! vous m'avez raconté ce qui s'est passé entre vous et lui, vous m'avez dit quel outrage il vous a fait, et vous l'aimeriez encore?

IRÈNE, avec force.

Est-ce que je sais, moi, si je ne l'aime plus?... Je voudrais être vengée, et pourtant... je frémis à la seule pensée de sa mort. (Elle réfléchit.)

OLIVIER, à part.

Ah! ces femmes!... c'est comme des girouettes : on les croit tournées à droite, et zeste! les voilà à gauche... Mais la recommandation est faite, comme elle l'a voulu : gare au traquenard!... D'ailleurs, j'y tiens : lui mort, plus d'obstacle entre Marie et moi!... (Haut.) Au revoir, charmante comtesse, je cours rejoindre le roi... Il faut l'empêcher de descendre jusqu'aux oubliettes.

## SCÈNE IV

IRÈNE, puis GONTRAN.

IRÈNE, seule et réfléchissant.

Si Tristan le livre à Launoy, Marcel est perdu... D'autre part, le comte m'a menacée, et Saint-Pol va mettre ses projets à exécution... Allons! il n'y a plus à hésiter : de toute manière il faut que je sois veuve! (Elle va vers le dressoir et prend une des deux coupes.)

GONTRAN, à part, en se montrant à la porte de droite.

Elle est seule...

IRÈNE.

Je reconnaîtrai bien la coupe : c'est la plus grande. (Elle y verse plusieurs gouttes de son flacon rose.)

GONTRAN, à part.

Le flacon rose! (Il disparaît. Irène va replacer la coupe. On entend du bruit.)

IRÈNE, seule, écoutant.

Mais le roi revient par cette salle. (Montrant la porte du fond.) Descendons au jardin... personne, si ce n'est Olivier, ne m'a vue ici; le barbier ne me vendra pas. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE V

LOUIS, SAINT-POL, OLIVIER, TRISTAN, ROBIN, LAUNOY, GARDES DU ROI et GARDES DU CONNÉTABLE, par la droite.

LOUIS, à Launoy.

Très-bien, comte! nous verrons un autre jour le reste do vos prisons...

OLIVIER, vivement.

Encore une fois, sire, n'en faites rien : l'humidité y glace, et votre malaise pourrait empirer.

LOUIS.

C'est vrai... J'ai du reste confiance dans mon fidèle Launoy... (A Launoy.) Exécutez toujours ponctuellement les ordres qu'on vous donne... Nous vous octroyons, comte, cent écus de plus par mois, avec un manteau de velours.

LAUNOY, s'incline et à part.

Il veut dorer ma honte!

LOUIS, à Saint-Pol d'un ton caressant.

Et vous, cher connétable, êtes-vous satisfait de votre ami et roi?.... Voyez! vos gardes marchent de pair avec les miens...Je veux même faire plus : vous commanderez une partie de Louvre.. M. de Launoy, vous obéirez au connétable comme à moi-même! (Launoy s'incline.)

SAINT-POL.

Sire, vous pouvez désormais compter sur moi.

LOUIS, à part.

Je tiens le loup dans ma tanière.

SAINT-POL, à part

Le tigre est dans mon piége.

LOUIS, de plus en plus câlin.

Mon ami, mon grand ami! comme je vous l'ai écrit à Ham, il y a quelque temps, je suis malade et empêché en beaucoup de grosses affaires. J'avais besoin d'une tête comme la vôtre.

SAINT-POL.

Ce sont les termes de votre lettre, où, vous m'assuriez, en outre, que vous me garantissiez le corps sauf.

LOUIS, vivement.

Et je vous réitère cette assurance!... Votre bras, cher ami, ne m'est pas moins nécessaire que votre tête.

SAINT-POL.

Disposez-en!

LOUIS, à Tristan.

A propos, compère, as-tu des nouvelles de ce Sorcier noir?

TRISTAN,

Aucune, Sire.

SAINT-POL, à part.

Aurait-il connaissance de mon traité?

LOUIS.

C'est aujourd'hui qu'expire le délai de grâce que je lui ai donné. L'arrêt du parlement est du reste rendu contre lui.

SAINT-POL.

Sire, à votre place, je n'aurais aucun égard pour cet homme, qui défie Dieu en faisant commerce avec Satan.... J'ordonnerais son arrestation immédiatement.

LOUIS.

Que votre conscience se rassure, connétable! Avant ce soir, il sera arrêté... (Le congédiant.) Au revoir, mon cher ami!

SAINT-POL.

Venez, comte de Launoy! (Il salue et sort à droite avec ses gardes et Launoy.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins SAINT-POL et LAUNOY.

LOUIS, bas à Tristan.

Dis donc, compère : je n'ai que faire de son corps, et ne veux que sa tête.

TRISTAN, au même.

J'entends bien.

LOUIS, clignant des yeux.

Et si l'on trouvait moyen...

TRISTAN.

D'éloigner ses gardes...

LOUIS.

Ou d'augmenter les miens...

TRISTAN.

On le ferait.

LOUIS.

Sans qu'il s'en aperçût!... Puis, comme il m'a permis également de disposer de son bras...

TRISTAN.

Une fois qu'on le tiendrait...

LOUIS.

Avec de bonnes preuves en main... (Tristan fait le geste de couper le poignet.) Crime de lèze-majesté!

TRISTAN.

Compris!

LOUIS, le poussant du coude et riant sous cape.

Tu comprends toujours bien, mon compère!..... Mais écoute! Je veux voir le médecin Coictier à l'instant... Je me sens malade.... Amène-le-moi sur-le-champ!.... coûte que coûte, il me le faut!

TRISTAN.

Vous l'aurez! (Il sort à gauche.)

LOUIS, à part.

Oui, je veux guérir, moi!... Et avec la santé... par la Pâques-Dieu! je ferai face à mes ennemis! (Il sort à gauche, suivi de ses gardes.)

SCÈNE VII

ROBIN, OLIVIER.

OLIVIER, retenant par sa robe Robin qui veut suivre le roi.

Mon petit Robin!

ROBIN.

Prends donc garde! tu vas déchirer ma belle robe.

OLIVIER.

Je voudrais un brin causer avec toi.

ROBIN.

Ah!... (A part.) Au fait, pourquoi pas?... Si Marie est au Louvre, lui et Tristan doivent en savoir quelque chose... Celui-là ne me fera pas boire.

OLIVIER.

Eh bien, veux-tu causer?

ROBIN.

Voyons, cause, mon petit?

OLIVIER.

Tu sais que je suis ton ami, ton grand ami!

ROBIN.

Hé! hé! c'est comme le roi, quand il parle à Saint-Pol.

OLIVIER.

Tu as été le bouffon du duc de Guyenne.

ROBIN.

Las! jusqu'à sa mort.

OLIVIER.

Il a bien laissé une fille, n'est-ce pas?

ROBIN, à part.

Ah! coquinas!... Est-ce que ce serait lui qui?... (Haut.) Oui, compère.

OLIVIER.

Elle se nomme bien Marie?

ROBIN, à part.

Ah! le gueusard! c'est lui! (Haut.) En effet, c'est son nom, mais je ne sais où elle est.

OLIVIER.

Elle est ici.

ROBIN, vivement.

Au Louvre?

OLIVIER, à part.

Ah! maladroit! (Haut.) Je veux l'épouser, mais elle hésite, et puisque tu la connais, et que tu es si bien disposé pour moi, mon cher, mon bon, mon excellent, petit Robin, je te mènerai près d'elle...

ROBIN.

Où?

OLIVIER.

Je te dirai ça, après que tu auras écrit une petite lettre bien gentille, par laquelle tu lui ordonneras formellement, dans son intérêt et pour son bien, de me prendre pour mari.

ROBIN, à part.

Le rusé compère! (Il réfléchit.)

OLIVIER, à part.

Ce fou sait où est Marie... Il est de trop! (Haut.) Tu réfléchis, mon ami... Pourquoi? (Allant vers la table à gauche.) Tiens! voilà de quoi écrire.

ROBIN.

Je songe à la manière de bien tourner la lettre

OLIVIER, se plaçant derrière la table

Allons! viens... (Poussant le papier devant lui et tendant la plume.) Là, en face de moi!

ROBIN, s'approchant et à part.

Ah! coquinas! me voilà fort embarrassé.

OLIVIER.

Écris, mon ami !

ROBIN.

Mais tu me mèneras près d'elle ?

OLIVIER.

Hé ! oui.

ROBIN.

Aujourd'hui même ?

OLIVIER.

Aujourd'hui même... allons, va !

ROBIN, écrivant et à part.

Que va-t-elle penser ? Se souviendra-t-elle seulement de moi ?

OLIVIER, à part.

Trouverai-je le ressort ? (Haut.) Ça y est-il ?

ROBIN.

Oui.. que je paraphe maintenant !

OLIVIER.

C'est ça... mets y bien ton parapbe ! (Il passe son bras sous le tapis de la table.)

ROBIN, qui l'a remarqué.

Hein ! (Il fait un bond en arrière avec sa lettre.)

OLIVIER, se redressant brusquement.

Mais qu'as-tu donc ?

ROBIN, riant et montrant le plancher.

Hé ! hé ! la salle de la Trappe !... Mais tu ne m'attraperas pas ! (Il sort en riant par la droite.)

OLIVIER.

Il a la moitié de mon secret : malheur à lui !... Oh ! je le retrouverai ! (Il sort à droite.)

## SCÈNE VIII

### LE SORCIER, BARNABAS, par la gauche.

LE SORCIER, montrant un écrit.

Voici l'ordre du roi qui me permet de visiter la Tour de l'Orgueil, comme déjà j'ai visité la Bastille, le grand Châtelet et la grosse tour du Palais.

BARNABAS.

Ia, ia, ch'avre pien vu.

LE SORCIER.

Où est le comte de Launoy ?

BARNABAS.

Que lui fulez-fus ?

LE SORCIER.

N'est-ce pas lui qui commande ici ?

BARNABAS.

Non bas, ce n'èdre blus mossié le gonndе de Launey : cèdre mossié le gonnédable.

LE SORCIER.

Le connétable ! ici ?

BARNABAS.

Ia, ia.

LE SORCIER, à part.

Je venais, non pas seulement pour retrouver Marie, mais aussi pour savoir si Marcel, disparu depuis deux jours, n'avait pas été arrêté et plongé également dans un cachot... Et quels cachots ! on m'a parlé d'oubliettes... Qu'elle épouvantable pensée ! Et pourtant un pareil pressentiment pourrait être fondé... Marcel n'a-t-il pas dû se rendre dans les jardins du Louvre, auprès de la comtesse Irène ?... Et c'est depuis ce soir là qu'il a disparu !...

BARNABAS.

Eh pien ! mossié, vaut-il aller bréfénir le gonnédable ?

LE SORCIER.

Oui, oui... allez!

BARNABAS.

Ia, ia... (A part.) Ch'avre vu bar là la gomdesse Irène, gui me recarde duchurs... Oh ! Parnabas, vus èdre un vameux goguin ! (Il sort à droite.)

## SCÈNE IX

### LE SORCIER, puis SAINT-POL.

LE SORCIER, seul.

Pourtant si Marcel était dans ces cachots, Saint-Pol pourrait le sauver et en même temps sauver sa fiancée... Mais m'adresser à lui !... à lui, dont j'ai juré la punition ! Non, cet homme est un misérable qui ne m'inspire plus que haine et dégoût... Lui devant quelque chose, je pourrais renoncer à ma vengeance... et tu dois être vengée, Marguerite ! (Il va pour sortir par la gauche et Saint-Pol entre par la droite.) C'est lui !

SAINT-POL, étonné.

Le Sorcier, ici ! (S'avançant vivement vers lui.) Me rapportez-vous l'écrit que j'ai perdu chez-vous ?

LE SORCIER, froidement.

Quel écrit ?... je ne sais ce que vous voulez dire.

SAINT-POL.

Si fait, vous le savez bien... Vous êtes un traître !

LE SORCIER.

Moi ?

SAINT-POL.

Vous aviez fait alliance avec moi, et nous devions marcher ensemble, moi pour conquérir un trône, vous pour faire briller votre invention.

LE SORCIER.

En effet, connétable. Mais, depuis ce temps j'ai éclairci un mystère que j'avais vainement cherché à découvrir jusque-là.

SAINT-POL.

Un mystère !

LE SORCIER.

Oui, et cette découverte a changé toutes mes résolutions.

SAINT-POL.

Quel rapport...

LE SORCIER.

Écoutez-moi !... Il y a vingt ans, une enfant belle et sage vivait heureuse en Allemagne, à Mayence...

SAINT-POL, tressaillant.

A Mayence !

LE SORCIER.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas?... Cette jeune fille était fiancée à un écolier. Il comptait enfin voir ses rêves de bonheur se changer en douce réalité, lorsque, près d'atteindre Mayence, il fut témoin d'une horrible catastrophe... La jeune fille qu'il aimait, déshonorée, devenue mère, se précipita sous ses yeux dans le Rhin... Les flots l'engloutirent...

SAINT-POL.

L'aventure est lugubre, je le confesse, mais en quoi peut-elle m'intéresser ?

LE SORCIER.

En quoi ?... Cette jeune fille se nommait Marguerite, et l'écolier au désespoir, qui jura de venger sa mort, c'était moi !

SAINT-POL.

Quelle sotte histoire ! et que peuvent m'importer cet écolier et cette jeune fille !

LE SORCIER.

Mais le ravisseur, le persécuteur... c'était vous!

SAINT-POL.

Moi ?... vous raillez !...

LE SORCIER.

Monseigneur, cette pauvre Marguerite a laissé un fils.

SAINT-POL.

Ah ?

LE SORCIER.

Et ce fils, c'est l'écolier Marcel... Un beau jeune homme, n'est-ce pas, et qui ressemble à la fois à sa mère et à vous ?... Tout le monde l'aime, et vous l'aimerez aussi, monseigneur, il le mérite bien !.. Vous vous taisez : votre cœur de père ne vous dit donc rien ?

SAINT-POL, à part.

Ah ! si la Bourrade revenait !

LE SORCIER.

Oh ! monseigneur, ce sentiment paternel vous ferait pardonner tout le passé.

SAINT-POL, à part.

Le capitaine aura-t il trouvé le traité ?

LE SORCIER.

Vous êtes attendri !... Merci, monseigneur, et puisque le sentiment paternel, s'éveillant en vous, dispose votre cœur en faveur de l'enfant de Marguerite, je renonce à toute vengeance... C'était bien de votre traité perdu que je voulais me servir, en le livrant au roi ; mais je ne vous perdrai point, et je vous le donnerai.

SAINT-POL, vivement.

A l'instant ?

LE SORCIER.

Impossible ! il est entre les mains d'un ami sûr, mais qui me le rendra.

SAINT-POL, avec joie, à part.

Ah !

LE SORCIER.

Venez donc, monseigneur ! cherchons ces pauvres enfants, et quand nous les aurons trouvés, vous ouvrirez vos bras à votre fils, que vous reconnaîtrez...

SAINT-POL.

Pardon, sire Sorcier... êtes vous bien sûr que cet enfant soit le mien ?

LE SORCIER.

Qu'entends-je?... quoi! vous doutez de son origine ?

SAINT-POL, froidement.

Vous n'ignorez pas que le comte de Saint-Pol, connétable de France, est chargé d'intérêts si grands, qu'il ne lui serait guère loisible... en ce moment surtout... de s'occuper du sort d'un enfant dont il ne peut, après tout, vérifier la naissance ?

LE SORCIER, indigné.

Ah! je reconnais bien là le grand seigneur, le maître féodal, qui n'a que l'ambition en tête, et dans l'âme une âpre sécheresse! Les habits de fer que vous portez, les donjons de pierre que vous habitez, vous ont fait, comme eux, de fer et de pierre!... Monseigneur, je ne suis qu'un simple homme du peuple, mais du moins, j'ai là, dans ma poitrine, un cœur qui bat; tandis que vous... vous n'avez pas d'entrailles!

SAINT-POL.

Encore une fois, je n'ai que faire d'un bâtard. J'ai d'autres soucis en tête.

LE SORCIER.

Mais ce bâtard, vous le savez autant que moi, ce bâtard est votre fils!

SAINT-POL.

Et quand cela serait?

LE SORCIER.

Ah! tenez, vous n'êtes pas un homme, mais une bête fauve!

SAINT-POL, avec hauteur.

Assez!

LE SORCIER.

Ainsi, vous le reniez?

SAINT-POL.

J'ai dit.

LE SORCIER.

C'est votre dernier mot ?

SAINT-POL.

Oui.

LE SORCIER.

Eh bien, tremblez!

SAINT-POL, ricanant.

Moi?... Insensé!

LE SORCIER.

Rebelle au roi, traître à ton pays, père sans entrailles, tu as mérité l'échafaud!

SAINT-POL, tressaillant et à part.

L'échafaud!... Si pourtant il avait le traité?

## SCÈNE X

LES MÊMES, LA BOURRADE, par la droite, puis LAUNOY et ROBIN.

La Bourrade entre mystérieusement et parle bas à Saint-Pol.

SAINT-POL, avec joie et bas.

Ah!

LA BOURRADE, bas.

Tout est brûlé!

SAINT-POL, à part.

Je respire! (Pendant qu'il parle bas à la Bourrade, Robin est entré par la gauche, et s'est approché du Sorcier.)

ROBIN, bas au Sorcier.

Eh bien?

LE SORCIER, bas avec douleur.

Rien!... rien!

SAINT-POL, courant à la porte de droite.

Comte de Launoy, exécutez l'arrêt du parlement!

LAUNOY, entrant avec des gardes et s'avançant vers le Sorcier.

Au nom du roi, je vous arrête!

LE SORCIER, tressaillant.

Arrêté!... Et Marie!

ROBIN, bas au Sorcier.

Comptez sur moi! je la retrouverai.

LE SORCIER, bas à Robin, en lui remettant un papier.

Tiens! voilà l'ordre du roi: sauve-la! (Robin s'enfuit par la gauche avec le papier.)

LAUNOY, au Sorcier.

Allons!

LE SORCIER.

Il est un Dieu, Saint-Pol: tu mourras en Grève avant moi! (Launoy reste au fond, et les gardes emmènent le Sorcier par la droite.)

LA BOURRADE, qui a observé le Sorcier.

C'est lui!

SAINT-POL.

Tu le connais?

LA BOURRADE.

Si je le connais!... Il a le mauvais œil, et m'a ensorcelé... (Vivement.) Va-t-en le brûler?

SAINT-POL.

Je l'espère bien. J'ai des amis au parlement et je hâterai l'exécution.

LA BOURRADE.

Sandieus! je serai de la fête!... Eh bien! monseigneur, êtes-vous content? Ai-je bien fait la besogne?

SAINT-POL.

J'eusse préféré avoir l'écrit en mes mains... Mais n'importe! compte sur moi... Tu viendras me trouver à mon hôtel.

LA BOURRADE.

Je n'y manquerai pas (Il sort par la droite.)

SAINT-POL.

Voilà un homme qui m'a sauvé d'un vilain péril! Il demandera beaucoup... Bah! il finira parêtre pendu. (Il sort à gauche, Launoy s'assied à la table.)

## SCÈNE XI

LAUNOY, GONTRAN, par la droite.

GONTRAN.

Monseigneur, un mot!

LAUNOY.

Que veux-tu, enfant?

GONTRAN.

Vous sauver d'un grand danger.

LAUNOY.

Toi?

GONTRAN.

Un monstre a juré votre mort.

LAUNOY.

C'est de ma femme que tu parles!... cela doit être.

GONTRAN.

Oui, je l'ai vue là, à cette place, versant du poison dans une de ces coupes.

LAUNOY, examinant les coupes.

Ah! une nouvelle Locuste!... Merci, enfant!... Va dire à la comtesse que je l'attends.

GONTRAN.

Elle est au jardin. (Il sort par le fond.)

LAUNOY, seul.

Ainsi, non contente de me tromper, de me vouer à la risée de la cour, c'est ma mort qu'elle veut?... Ah! madame, vous n'êtes pas encore veuve!... Pourtant si ce page s'était trompé? Comment m'assurer, si c'est vraiment du poison?... (Il réfléchit.)

## SCÈNE XII

LAUNOY, IRÈNE, par le fond.

IRÈNE, souriant.

Comte, je vous remercie de votre empressement. Je n'attendais pas moins de votre courtoisie.

LAUNOY, frappe sur sur le timbre et Harmabas paraît.

Qu'on amène l'écolier Marcel! (Le domestique sort.)

IRÈNE, à part.

Marcel!

LAUNOY.

Vous ne sauriez croire, chère Irène, combien je me reproche à cette heure mes injustes soupçons, et pour vous montrer tout le repentir que j'en ai, souffrez qu'en votre présence même, je rende cet écolier à la liberté.

IRÈNE, à part.

Dois-je croire à ses paroles?

LAUNOY.

Au moment de sceller la paix qui doit enfin nous donner le bonheur, je veux que tout nuage soit dissipé entre nous.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, MARCEL, par la droite, introduit par Barnabas.

MARCEL, à part.

La comtesse, ici !

LAUNOY.

Sire écolier, ne craignez plus rien ! Le roi m'a donné tout pouvoir sur vous, et comme la comtesse vient de m'affirmer que vous ne pouviez être coupable ni de conspiration ni de sortilége malgré les quelques relations que vous avez eues avec le Sorcier noir, je suis heureux de vous apprendre que je vais vous rendre libre.

MARCEL, avec joie.

Il serait possible !... Ah ! merci, monseigneur, et vous surtout, madame qui avez daigné intercéder pour moi.

LAUNOY.

La comtesse m'a même assuré que vous étiez un noble cœur, incapable de forfaire à l'honneur, en quoi que ce soit.

IRÈNE, à part.

Ses paroles deviennent railleuses,

LAUNOY.

J'aime les natures honnêtes, celles qui, respectant la foi jurée, reculent devant toute trahison et perfidie... Aussi... (Il va vers le dressoir, prend les deux coupes, les pose sur le guéridon et les remplit.)

IRÈNE, anxieuse en le suivant des yeux et, à part.

Que va-t-il faire ?

LAUNOY, présentant une coupe à Marcel.

En signe d'amitié, permettez-moi de vous offrir de ce vin du Commandeur.

MARCEL, la prenant.

Cette amitié, monseigneur, est un honneur pour moi.

IRÈNE, à part.

Si c'était la coupe empoisonnée !

LAUNOY, prenant l'autre coupe et trinquant.

A votre liberté, sire écolier ! (Marcel, porte la coupe à ses lèvres.)

IRÈNE, au comble de l'anxiété.

Ne buvez pas ! ne buvez pas ! (Marcel remet la coupe sur le guéridon.)

LAUNOY, à Irène, en lui saisissant le bras

C'était donc vrai !... (Bas à Irène, qui est comme foudroyée.) Votre amant m'appartient, madame, et vous... (Haut.) Sortez, misérable ! (Irène confondue sort par la droite.)

## SCÈNE XIV

LAUNOY, MARCEL.

LAUNOY.

Elle a tremblé pour vous, sire écolier : car, dans une de ces coupes, il y avait du poison.

MARCEL, avec horreur.

Du poison !

LAUNOY.

Qu'elle me destinait !

MARCEL.

A vous, son époux !

LAUNOY.

Et vous êtes son complice !

MARCEL, vivement.

Moi !... Cette accusation, je la repousse de toutes les forces de mon âme... Mais si j'étais complice, songez-y donc, je n'eusse pas pris la coupe, pour la porter à mes lèvres.

LAUNOY.

Vous pensiez que c'était la mienne qui recélait la mort ! La présence de la comtesse vous rassurait.

MARCEL.

Comte, ne m'outragez point par de pareils soupçons... Regardez-moi donc bien !... Ai-je l'air d'un empoisonneur, d'un vil assassin ? Non, non, vous ne le croyez pas !

LAUNOY, montrant une lettre.

Je crois tout !... Et cette lettre qui vous donnait rendez-vous, ne contient que la formule banale employée par les femmes adultères .. Ah ! mes beaux écoliers, vous serez toujours les mêmes... Insensés ! qui oublient qu'une mort sanglante peut les attendre après l'ivresse... (D'une voix radoucie.) Mais je vous ai promis la liberté, et je n'ai qu'une parole... (Allant se placer derrière la table de gauche.) Veuillez approcher, afin que je remplisse les formalités d'usage pour la levée de l'écrou.

MARCEL, faisant quelques pas vers la table.

En présence de votre généreuse résolution, je ne veux pas, messire, qu'il vous reste contre moi le moindre soupçon. Laissez-moi donc vous dire que vous vous êtes trompé sur mes relations avec madame Irène. Comte, je suis jeune, c'est vrai, et, comme chez d'autres, mon âge pourrait avoir ses légeretés ; mais, sachez-le bien, il est des amours pures qui garantissent contre de funestes entraînements, et l'affection que j'ai pour Marie est un de ces amours-là... Marie que j'aime, qui est ma fiancée, et pour qui seule j'étais venu dans ce palais !

LAUNOY.

Dites-vous vrai ?

MARCEL.

Je vous le jure.

LAUNOY.

Allons ! je vous crois... Approchez donc, et donnez-moi la main en signe de réconciliation.

MARCEL.

Oh ! volontiers... (S'approchant de la table et donnant la main à Launoy.) Ma conscience est pure, messire.

LAUNOY.

Eh bien !... (Il passe brusquement l'autre main sous le tapis.) Allez donc en paix ! (La trappe bascule, et Marcel tombe dans le trou, en poussant un cri.) La comtesse peut maintenant chercher son écolier. Elle ne trouvera qu'un cadavre sanglant ! (Louis, Robin entrent par la gauche.) Le roi ! (Louis fait signe à Launoy de se retirer. Ce dernier sort à droite.)

## SCÈNE XV

LOUIS, ROBIN, OLIVIER, par la droite, puis COICTIER, TRISTAN.

ROBIN.

Ah ! Louis, tu es vraiment d'une humeur massacrante... Tiens ! je ne t'aime plus.

LOUIS.

Mais tu ne vois donc pas que je souffre, et que mon mal me rend bourru, acariâtre...

ROBIN.

Si ta conscience était bien en repos, ton corps irait mieux.

OLIVIER, à part.

Comme je jetterais ce fou dans un cul de basse-fosse !

LOUIS.

Il s'agit bien de la conscience : je l'apaise en priant... C'est ma santé qui m'inquiète : le jour j'ai des frissons, la nuit de mauvais rêves, et je brûle... Je veux voir Coictier ! qu'il me donne son livre, et je guérirai !... Où est Tristan ? que fait-il ?... Il devait m'amener le médecin... Si Coictier était en fuite ! S'il avait quitté Paris !

ROBIN.

Mon Dieu ! patiente un peu.

LOUIS.

Je te dis qu'il me faut Coictier ! (Il se promène agité. Coictier et Tristan entrent par la gauche.)

ROBIN.

Le voilà !

LOUIS, avec joie.

Enfin !

COICTIER, les habits en désordre sans robe et sans bonnet.

Sire, est-ce par votre ordre qu'on me traîne ici, lorsque je viens d'être frappé par un désastre ?

LOUIS.

Que vous est-il arrivé ? Parlez !

COICTIER.

Je travaillais dans mon laboratoire, au fond du jardin, faisant des expériences, lorsque soudain des clameurs frappent mon oreille... J'écoute... On criait : au feu !... Je sors et j'aperçois ma maison en flammes... Eperdu, je m'élance, pour soustraire à l'incendie mes objets les plus précieux... Mais les flammes me repoussent... J'étais fou de désespoir... car je ne pouvais pas même sauver le dépôt sacré que m'avait confié un ami... lorsque votre grand-prévôt est venu m'entraîner... Voyez, sire, je n'ai même plus de robe !

ROBIN, à part.

S'il allait me réclamer la mienne ?.. Ah ! mais non !

LOUIS.

Et le livre ?... le livre de Ibaséa ? C'est ton livre que je veux, ton livre que tu avais si bien caché, que Tristan n'a jamais pu le découvrir... Ce livre, parle, où est-il ?

COICTIER, après avoir réfléchi.

Brûlé comme le reste !

LOUIS.

Miséricorde

COICTIER, à part.

Il faut qu'il me prenne pour médecin !

LOUIS.

Ah ! scélérat, c'est ta faute ! Il fallait me le donner plus tôt... Tu vas payer cela !... Tristan !

COICTIER.

Sire, pardonnez !

LOUIS.

Non, non : j'aurai ta tête !

COICTIER, vivement.

Ma tête !... gardez-vous d'y toucher !

LOUIS, ricanant.

Ah ! je sais que chacun tient à la sienne.

ROBIN.

Parbleu !

COICTIER.

Mais ce livre qui doit vous guérir, ce livre est là... dans la mienne.

LOUIS.

Dans ta tête ?

COICTIER.

Tout entier.

LOUIS.

Comment le rétablir ?

COICTIER.

Un copiste y mettrait plus d'un an.

LOUIS, désespéré.

Mais d'ici là je peux mourir !

OLIVIER, bas au roi.

Le livre ne peut pas être brûlé, car deux fois on a fouillé son logis ; il l'a caché ailleurs.

LOUIS, bas.

Tu crois ?... (Haut et lentement à Coictier.) Donc, puisqu'il est brûlé comme tu le dis, anéanti sans espoir de le retrouver, eh bien ! moi, je ne te brûlerai pas, médecin de malheur ! mais je vais t'abandonner à mon compère Tristan.

COICTIER, à part.

Cette fois, ils me tueraient !... Que deviendraient alors ces pauvres enfants et mon ami Faust ?

LOUIS, à part.

Je crois qu'il commence à réfléchir... (Haut.) Tristan, fais-en ton affaire !

ROBIN, à part.

Ah ! coquinas !

COICTIER, vivement.

Sire ! je vous donnerai le livre.

LOUIS.

Quand ?

COICTIER.

Je cours le chercher dans ma maison de Touraine, où je l'ai caché...

LOUIS, avec joie.

Ah ! enfin !

COICTIER.

Et je vous le rapporte !

LOUIS.

A la bonne heure !

COICTIER.

Cependant, sire, pour appliquer les remèdes que contient le livre de Rhasès, il vous faut un médecin.

LOUIS, haussant les épaules.

Je ne crois pas aux médecins.

ROBIN, à part.

Incrédule, va !

COICTIER.

Je jure que, si je vous soigne, vous ne mourrez qu'après moi.

LOUIS, vivement.

Combien de temps après toi ?

COICTIER, après avoir réfléchi.

Huit jours.

LOUIS, l'embrassant.

Pâques-Dieu ! tu ne me quitteras plus.

ROBIN.

Ah ! très-bien !

OLIVIER, à part.

Charlatan, va !

COICTIER.

Pour ce voyage en Touraine, il faudra pourtant que je vous quitte.

LOUIS.

Oh ! sois tranquille, on t'accompagnera, mon compère... Une petite escorte pour te faire honneur... n'es-tu pas le médecin du roi ?

COICTIER.

Je comprends... Mais, Sire, une prière, une ardente prière avant de m'éloigner de vous !

LOUIS.

Laquelle ?

COICTIER.

Votre médecin qui vous rapportera ce livre si précieux et qui vous guérira, j'en suis sûr... votre médecin a un fils... un pauvre enfant que vous avez fait arrêter, m'a-t-on dit... Sire, je demande sa grâce.

LOUIS.

Quel est ce jeune homme ?

COICTIER.

L'écolier Marcel...

LOUIS.

Qui a des accointances avec le Sorcier noir ?

COICTIER.

Oui, Sire... mais vous ne pouvez me refuser sa grâce, à moi qui vous guérirai.

LOUIS.

Soit... Tristan, il faut rendre ton prisonnier.

TRISTAN, faisant la grimace et à part.

Diable !

LOUIS.

Dame !

TRISTAN.

Sire, il est trop tard.

COICTIER, désolé.

Trop tard !

TRISTAN.

Je l'ai livré à Launoy.

LOUIS.

Ah ! bourreau !

TRISTAN.

Dame !... j'avais cru comprendre...

LOUIS.

Tu comprends toujours mal.

TRISTAN.

Vous trouvez ?... Possible !

COICTIER.

Eh bien ! Sire, que décidez-vous ?... chaque minute peut-être augmente le péril... Rendez-moi mon fils, mon Marcel !

LOUIS.

Attends ! (Il va vers la table et écrit.)

OLIVIER, bas et vivement à Tristan.

Compère, cours à l'oubliette où est cette fille !

TRISTAN.

Tu veux donc...

OLIVIER, avec un geste sinistre.

En finir

TRISTAN.

Oui, on pourrait la découvrir.

OLIVIER, contrefaisant le roi et poussant Tristan du coude.

Tu comprends toujours bien.

LOUIS, à Coictier, en lui tendant un papier.

Tiens, c'est un ordre pour mes maîtres de poste... Pars à l'instant ! va me chercher ton livre.

COICTIER.

Et Marcel ?

LOUIS.

Je délivrerai ton fils.

ROBIN.

Et je suis là, moi !

---

## Septième Tableau

## ENTERRÉS VIVANTS !

*La scène a deux compartiments, représentant deux genres d'oubliettes. — A droite une espèce de puits sans porte, avec des crochets de fer aux murailles et des pointes de fer sur le sol. — Le compartiment de gauche représente une oubliette ou in pace. De la paille dans un coin et une cruche. Un pilier dans le fond à gauche. Une porte aussi au fond avec des marches. Au-dessus, de hauteur d'homme, une ouverture de la forme d'un soupirail dans le mur qui sépare les deux oubliettes. — Obscurité.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, seule, couchée sur la paille dans l'oubliette de gauche.

J'ai froid.... je meurs.... Mon Dieu, venez à mon aide !... (Se mettant sur son séant.) Mais combien donc y a-t-il de temps

que je suis plongée au fond de cet horrible cachot?... Je ne sais : aucun bruit du dehors ne vient frapper mon oreille, aucune lumière ne pénètre à travers ces épaisses murailles. Je n'ai entendu, par moments, que la voix de cet odieux barbier, insultant à mon désespoir..... « Vous n'avez donc pas faim?... » m'a-t-il demandé, la dernière fois qu'il est venu... Faim! oui, je commence à en sentir les atteintes ... Ma tête brûle et les tempes me battent, comme si j'avais la fièvre.... J'ai dévoré mon dernier morceau de pain... plus rien!... plus rien!... (Se levant.) Mais on veut donc me laisser mourir!... mourir de faim!... non non, c'est impossible!.. J'appellerai, je crierai... Ah! si Marcel pouvait m'entendre ? il accourrait, il m'arracherait à cet affreux tombeau : (Appelant) Marcel!... Marcel! viens à moi!... (S'appuyant à la muraille.) Je me sens chanceler, je suis sans forces... A moi! à moi! (Elle s'affaisse sur la paille en pleurant.) Mourir si jeune, quand on aime encore la vie... Ah! mon Dieu, prenez pitié de moi! (Un instant après, au plafond du puits, la bascule joue. Marcel tombe avec un cri, et reste accroché à un des crampons de fer.)

## SCÈNE II

**MARIE,** à gauche; **MARCEL,** à droite.

MARCEL, accroché

Qu'est-ce donc qui m'a retenu dans ma chute?... (Se tâtant.) Mais c'est un anneau de ma chemise de mailles, qui s'est accroché à un crampon de fer!...... oui, et je sens, à mes côtés, d'autres pointes pareilles.... Heureusement! car ma main peut s'y attacher..... Mais où donc suis-je ici?... (Regardant au-dessous de lui.) Mes yeux commencent à s'habituer à l'obscurité de ce lieu... Je distingue au-dessous de moi.... quelque chose qui reluit... qu'est-ce que cela?... Horreur! ce sont des pointes de fer et des lames d'acier! Je devais périr de mort sanglante dans ce piége infernal!.. Ah! Jehan, merci! ta chemise de mailles a fait un miracle!... Il s'agit maintenant de pouvoir gagner le fond au moyen de ces crampons... (Il fait d'abord de vains efforts.) Ah! je ne puis y parvenir, et ces efforts m'épuisent.... Grand Dieu! que vais-je devenir?.... (Avec joie.) Enfin, me voilà dégagé!... mais je n'ai plus de force.... la tête me tourne... (Il descend le long du mur, en s'aidant des crochets, et tombe épuisé sur le sol.) Ah! je.... je me meurs!... (Il s'évanouit)

MARIE, relevant la tête.

J'ai entendu gémir... Oui, on dirait que c'est à côté... là!... Est-ce une autre victime qui souffre et se lamente au fond de ces souterrains?... Ah! les plaintes sont inutiles dans ces profondeurs!... Les hommes y sont sourds, et le ciel ne les entend pas.

## SCÈNE III

**MARIE, MARCEL, IRÈNE,** introduite dans l'oubliette de gauche par un geôlier qui dépose une lanterne.

IRÈNE, au geôlier.

C'est bien ... prends cette bourse, et laisse-nous!

(Le geôlier sort.)

MARIE, à part.

Qui donc a pénétré dans le cachot?

IRÈNE à part.

Voilà ma rivale!... Je vais pouvoir la torturer à l'aise.

MARIE, à part.

Serait-ce mon persécuteur, l'horrible Olivier le Daim?

IRÈNE, s'avançant.

C'est moi.

MARIE, se redressant.

Vous, madame! Que venez-vous faire ici?

IRÈNE, railleuse.

Mon enfant, j'ai voulu te consoler un peu dans ta triste prison.

MARIE.

Ce n'était donc pas assez de votre complice, madame, de ce misérable barbier?... Il est venu m'outrager jusque dans ce lieu d'horreur. Mais lui du moins, il restait dehors, tandis que vous...

IRÈNE.

A vrai dire, ma belle, j'ai eu un double but en descendant dans ces souterrains... J'ai voulu te visiter d'abord et ensuite...

MARIE.

Ensuite?

IRÈNE.

Voir celui que tu aimes d'un amour si tendre et si absolu, que tu l'as préféré à la liberté et à la fortune qu'on t'offrait.

MARIE, effrayée.

Que dites-vous là, madame?... Quoi! Marcel aussi serait au fond de ces hideux cachots?... Mais ce n'est pas possible! quel crime a-t-il commis?

IRÈNE, avec force.

Son crime est de t'aimer!

MARIE.

Non, non, cela n'est pas; cela ne peut pas être... vous voulez m'effrayer seulement, vous voulez essayer encore de m'arracher une promesse en faveur de votre complice!

IRÈNE.

Encore une fois, je te dis la vérité!.... Ne le reconnais-tu pas à ma voix frémissante, à l'anxiété qui soulève ma poitrine?.... car je tremble qu'il ne lui soit arrivé malheur, quand la trappe l'a englouti....

MARIE, avec effroi.

Vous m'épouvantez!... où est-il? Répondez!... voyez comme je tremble!

IRÈNE, anxieuse.

Où il est? Je ne le sais pas encore. Ce geôlier de qui, à force d'or, je suis parvenu à savoir que Marcel avait été jeté, par mon mari, au fond d'une oubliette; ce geôlier me mènera près de lui... (Haineuse.) Mais avant de retrouver l'être adoré, j'ai voulu voir ici l'objet de ma haine et de ma jalousie... Et ta vue, odieuse créature, a tellement irrité en moi cette haine jalouse, que, loin de compatir à tes souffrances, je veux les augmenter encore... Oui, on torture moralement les condamnés, en étalant devant eux les apprêts du supplice. Eh bien! moi, avant d'aller délivrer Marcel, je veux te dire le sort qui t'attend...

MARIE.

Oh! que m'importe à moi!... Sauvez Marcel, madame délivrez-le, je vous en supplie, et je vous pardonnerai tout

IRÈNE, avec rage.

Oui, je le sauverai, et il sera à moi!... Je l'ai juré, vois-tu, aussi bien que j'ai juré que tu périrais ici misérablement...

MARIE.

Oui, de faim!... Ah! madame, vous avez raison, je sens que bientôt tout sera fini pour moi... Oui, bientôt! La mort approche à grands pas, pour terminer mes souffrances et mon désespoir.

IRÈNE.

Ce sera même moins long que tu ne penses... Ah! tu as osé me braver, tu as voulu rester un obstacle entre lui et mon amour! Sache-le donc bien: Marcel m'aimera malgré toi...

MARIE.

Jamais!

IRÈNE.

Veux-tu épouser Olivier?

MARIE.

Non.

IRÈNE.

Veux-tu écrire que tu détestes ton Marcel?

MARIE.

Non.

IRÈNE.

Eh bien! tu l'écriras, non pas demain, mais dans un moment!... Tu l'écriras, vaincue par la souffrance, car on va te livrer à la torture!

MARIE.

Ciel!

IRÈNE.

Et quand tu l'auras écrit... car ce n'est pas tout.

MARIE, terrifiée.

Quoi encore?

IRÈNE.

Écoute!... Un jour je dirai à Marcel, que tu t'es fait justice à toi-même à cause de ton parjure envers lui, et que l'on t'a trouvée morte...

MARIE.

Morte!

IRÈNE.

Étranglée avec tes propres cheveux!

MARIE, tombant anéantie.

Horreur!

IRÈNE.

Les bourreaux ne vont pas tarder... (Appelant.) Quelqu'un! (Le geôlier reprend la lanterne. A part.) Venez! je veux trouver Marcel. (Elle sort avec le geôlier.)

## SCÈNE IV

**MARIE, MARCEL.**

MARCEL, revenant à lui.

Où suis-je?.. Ah! je m'en souviens... quel exécrable puits!.. (Il se relève.) Mais prenons garde!... il y a là des pointes de fer... (Il fait quelques pas.)

MARIE.

Seigneur, mon Dieu, assistez-moi!...

MARCEL, s'arrêtant brusquement.

J'entends une voix qui se lamente... (Il écoute.)

MARIE.

Et épargnez-moi une mort si épouvantable!

MARCEL.

C'est une victime comme moi

MARIE.

Ah! Marcel!

MARCEL.

Mais on a prononcé mon nom... Oui, c'était bien le mien!... (Tressaillant.) Quelle affreuse lueur!... si c'était elle!

MARIE.

Marcel, je ne te verrai plus...

MARCEL.

Non, non, je ne me trompe pas... c'est sa voix, c'est elle! (Appelant.) Marie!

MARIE, se levant.

Qu'entends-je?

MARCEL.

Marie!... je suis là!

MARIE, avec joie.

C'est lui!... Marcel! à mon secours!

MARCEL, réfléchissant.

Comment arriver jusqu'à elle?... Mais j'y songe... Oui, ce doit être cela... (Haut.) Patience, ma bien-aimée!... Pour que nous puissions nous entendre aussi distinctement, il doit y avoir une ouverture dans la muraille... laisse-moi chercher! (Il s'approche du mur de séparation et tâtonne.)

MARIE.

Hâte-toi!

MARCEL.

Mon Dieu! serait-ce donc un leurre, et ne sommes-nous si près l'un de l'autre, que pour entendre nos plaintes?... (Avec joie.) Ah! j'ai trouvé! (Il grimpe vers le trou.) Marie, je viens... je suis à toi!

MARIE, tombant à genoux.

Béni soit le ciel!

MARCEL, sautant dans l'oubliette de gauche.

Me voilà!... où es-tu?

MARIE, se relevant et se jetant dans ses bras.

Cher Marcel!

MARCEL.

Marie, ma chère âme, nous sommes enfin réunis!... Oui, c'est bien toi!... Oh! laisse-moi te presser encore contre mon cœur!

MARIE.

Je puis mourir maintenant, car je mourrai dans tes bras.

MARCEL.

Mourir!... Oh! ne dis pas cela!... Non, nous vivrons!

MARIE.

Mais tu ne sais donc pas qu'ici on meurt de faim?

MARCEL.

De faim!... toi?... Non, non.

MARIE.

Nous sommes séparés du reste des humains... nous sommes oubliés, te dis-je!... enterrés vivants!

MARCEL.

Enterrés vivants!.. cela ne sera pas; je te jure que nous sortirons d'ici.

MARIE.

Mais ces murailles, ces portes?

MARCEL.

Ces portes? je les ouvrirai... ou je les briserai!... N'ai-je pas la lime et les clefs du Sorcier noir?... Tiens, regarde plutôt! (Il veut s'élancer vers la porte, mais on entend un bruit de clefs.)

MARIE, avec terreur.

On vient!... nous sommes perdus!

MARCEL, tirant la dague de son sein.

J'ai aussi la dague de mon ami!

MARIE.

Que ferais-tu? seul contre eux... Cache-toi plutôt!

MARCEL.

Oui, tu as raison... nous verrons après. (Il se cache derrière le pilier, et Marie s'accroupit sur la paille.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, TRISTAN et DEUX VALETS, avec barbe et capuchon rabattu, entrant dans l'oubliette de gauche. L'un des valets a une corde, l'autre une lanterne qu'il dépose à terre.

TRISTAN, bas aux valets.

La voilà!... qu'elle fasse sa prière, et puis... étranglez-à... Olivier veut que d'abord on la tourmente un peu... mais, bah! c'est trop long... il vaut mieux en finir tout de suite! (Haut.) Je vais faire le tour du puits, pour écouter si l'autre donne signe de vie. Quand je reviendrai, que la besogne soit faite! (Il sort, les deux valets s'approchent de Marie.)

MARIE, priant.

Mon Dieu, assistez-moi!... Seul contre eux, Marcel ne peut me défendre... Ils le tueront aussi!... nous sommes perdus... (L'un des valets la saisit par les cheveux.) Ah!

MARCEL, s'élançant avec sa dague sur le valet qui a saisi Marie, et le frappant.

Misérable!... (A l'autre valet.) A ton tour!

ROBIN, l'autre valet, arrachant sa barbe.

Ah! mais non... pas moi!

MARCEL, stupéfait.

Maître Robin!

ROBIN

Hé! oui, de la tête aux pieds... Ah! coquinas! je l'ai échappé belle!

MARCEL.

Quel était votre dessein?

ROBIN.

Mon dessein? (Montrant son poignard et le valet mort.) Hé! hé! vous avez commencé mon ouvrage, et il s'agit de faire le reste.

MARCEL.

Vous pourriez nous sauver?

ROBIN.

Je l'espère bien! .. Pauvre Marie! (A Marie.) Mais ne me reconnaissez-vous pas?... Je suis Robin, le fou de mon pauvre duc... Le fou!... Hé! oui, je suis fou! comment pourrait-elle me reconnaître?... Mais je vous aime bien, allez! enfant, je vous ai fait sauter sur mes genoux.

MARIE.

Vous avez l'air bon et compatissant.

ROBIN.

A preuve que, pour parvenir à vous sauver, je n'ai rien trouvé de mieux que de m'aboucher avec un des aides de Tristan et de le remplacer afin de découvrir l'endroit où vous étiez.

MARIE.

Ah! je vous en bénirai ma vie entière.

MARCEL.

Comptez sur toute ma reconnaissance, messire Robin!

ROBIN.

Hé! ne parlons pas de ça.

MARCEL.

Mais Tristan va revenir, il l'a dit...

MARIE, avec terreur.

Et, cette fois, nous ne lui échapperons pas!

ROBIN, souriant.

Hé! hé! peut-être...

TRISTAN, reparaissant.

Eh bien! la besogne n'est pas faite?.. Il faut donc que moi-même j'y mette la main?

ROBIN, railleur.

Pardon, compère, tout va bien... oui, très-bien.

TRISTAN, surpris.

Le fou!

ROBIN, sortant l'ordre du roi.

Qui est heureux de présenter à son compère, au nom du roi, l'ordre que voici.

TRISTAN.

Ah! (Il lit l'ordre.)

ROBIN.

Hé! hé! c'est le blanc-seing remis au Sorcier noir... Compère, vous étiez là quand le roi la lui a donné.

TRISTAN, rendant l'ordre.

Fort bien... mais cet ordre de mise en liberté ne concerne qu'une personne, et voilà deux prisonniers.

ROBIN, à part, en se grattant l'oreille.

Ah! coquinas!... (Réfléchissant.) Il faut pourtant sauver les deux... comment faire?

TRISTAN, à Robin.

Allons, choisissez! (Robin s'éloigne.)

TRISTAN, à Marcel et à Marie.

Je vous donne cinq minutes. (Il se retire dans le fond.)

MARCEL.

Marie, chère Marie, profitez de l'ordre du roi. Vous ne sauriez supporter plus longtemps cet affreux séjour, tandis que moi... je suis fort...

MARIE.

Non, Marcel. Je ne veux pas que vous passiez par les souffrances que j'ai endurées ici... ces souffrances ont été telles, que j'en mourrai peut-être... Et si je dois mourir, autant que ce soit ici, pour vous sauver!

MARCEL.

Oh! ne dites pas cela, Marie!... Vous devez vivre, il le faut, car je vous rejoindrai, soyez-en sûre...

MARIE.

Vous voulez me tromper!... cet espoir vous ne l'avez pas!... Marcel, partez! je vous en conjure...

TRISTAN.

Voyons! est-ce fini?

MARCEL, suppliant à Marie.

Allez!

MARIE.

Jamais!... je préfère mourir avec vous.

TRISTAN.

Eh bien! je vous laisse tous les deux.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LOUIS, ROBIN, DEUX GARDES, avec des torches.

LOUIS, à Tristan.

Pâques-Dieu, mon compère, tu veux donc faire du mal à la nièce de ton roi?

MARIE.

Qu'entends-je?

MARCEL, à part.

Grand Dieu!

TRISTAN.

Votre nièce, Sire?

LOUIS.

La fille de mon frère, le duc de Guyenne.

TRISTAN, à part.

Ce coquin d'Olivier ne m'avait pas dit ça.

LOUIS.

Qui t'a permis d'agir ainsi sans mes ordres? Réponds!

TRISTAN.

Dame! c'est le barbier!

LOUIS.

Ce barbier se permet bien des choses... Ah! si jamais je pouvais me passer de lui!

ROBIN.

C'est facile : laisse pousser ta barbe.

LOUIS, à Marie.

Oui, ma fille, tu es ma nièce, et vive Dieu! nous voulons que chacun te reconnaisse et t'honore comme telle... (A part.) Cela fera peut-être tomber ces vilains bruits d'empoisonnement...

MARIE, à Marcel.

Ne vous désespérez pas, mon ami!

MARCEL, lui baisant la main.

Oh! merci de cette bonne parole.

LOUIS, se retournant brusquement.

Hein!... que veut dire ceci?

MARIE.

Sire, nous nous aimons, et depuis longtemps...

LOUIS, d'une voix tonnante.

Par la Pâques-Dieu! Marie est une fille de France! Vous ne vous aimerez plus!

MARCEL, suppliant.

Sire...

LOUIS, avec un geste souverain.

Telle est ma volonté!

ROBIN, à part.

Et quand il veut, celui-là... il veut bien!

MARCEL, désespéré.

Ah! que ne m'a-t-on laissé mourir ici!

LOUIS.

Tu y mourras, si tu oses remettre les pieds au Louvre!

ROBIN, railleur, en le tirant par son habit.

Dis donc, mon fils!.. comment te sens-tu au fond de ces oubliettes?

LOUIS, frissonnant et regardant autour de lui.

C'est vrai... cela vous donne froid au cœur.

ROBIN.

Si tu en faisais ta chambre à coucher?

LOUIS, brusquement

Sortons d'ici!

## Huitième Tableau

## LE BUCHER DE LA GRÈVE

La place de Grève. Au milieu de la place, un bûcher surmonté d'un poteau; au fond, la maison aux piliers. Devant le bûcher, Barnabas en faction, ainsi qu'un huissier du parlement qui tient un parchemin à la main, et deux archers.

## SCÈNE PREMIÈRE

MARCEL, LAZARE, THOMAS, JEHAN, causant à voix basse à droite; LA LOUVETTE, au milieu du groupe de femmes et d'hommes du peuple, puis LA BOURRADE.

L'HUISSIER, à haute voix.

Voici l'arrêt du parlement qui condamne à être brûlé vif, après amende honorable, Jean Faust de Mayence, convaincu du crime de magie, autres mauvais actes, et invocation du diable... Lequel arrêt sera exécuté en place de Grève, devant le populaire assemblé. (L'huissier sort par la gauche.)

LE PEUPLE.

Noël! vive le parlement!

JEHAN, pressant la main de Marcel.

Eh bien! mon pauvre Marcel?

MARCEL.

Ah! mes amis, je suis au désespoir.

LAZARE.

Quoi! plus d'espérance? Jean Faust, le savant, l'inventeur, le bienfaiteur de l'humanité monterait sur ce bûcher!

MARCEL.

Hélas! je ne sais que faire pour le sauver.

JEHAN.

Le roi, à qui il offrait cet art merveilleux dont tu nous as expliqué la puissance et les bienfaits, le roi laisserait mourir cet homme?

MARCEL.

Le roi!... mais sait-il seulement que c'est aujourd'hui que doit se faire l'exécution?

LAZARE.

Cela n'est pas possible : lui si jaloux de son autorité!

MARCEL.

Pourtant cela est... Il existe un autre pouvoir que celui du roi, et c'est celui-là qui hâte le moment fatal.

LAZARE.

Un autre aussi puissant que Louis XI! Qui donc?...

MARCEL.

Le connétable de Saint-Pol... Oui, mes amis, il a pressé l'instruction, l'interrogatoire, le jugement... tout! C'est encore lui qui a avancé l'exécution d'un jour, et le roi, j'en suis sûr, ignore que c'est aujourd'hui, dans une heure, dans un instant peut-être, que le bûcher doit s'allumer... En vain, pendant le procès, Jean Faust a-t-il demandé comme une grâce, comme une faveur, de pouvoir parler au roi. On lui a refusé cette faveur, sur l'ordre formel de qui?... Toujours du connétable!

LAZARE.

Mais quel intérêt si puissant le connétable a-t-il donc à la mort de Faust?

MARCEL.

Je ne sais au juste... Pourtant, je crois me rappeler... oui, je m'en souviens maintenant... Messire Faust possède ou a possédé un écrit qui pourrait compromettre Saint-Pol...

LAZARE.

Un traître sire, s'il en fut!... faux, sournois et foi mentie!...

JEHAN.

Ne pouvais-tu donc, Marcel, faire avertir le roi?

MARCEL.

Non, l'entrée du Louvre m'est interdite. (Avec un soupir.) Ne sais-tu pas que j'aime Marie, la nièce du roi?

JEHAN, vivement.

Et maître Coictier, aujourd'hui médecin de Louis XI?... Tu m'as dit qu'il était l'ami, un vieil ami de Faust.

MARCEL.

C'est comme une fatalité! Coictier a disparu... On m'a assuré qu'il était en voyage par ordre du roi. Et c'est sur lui que j'avais compté pour intercéder en faveur de Faust, auprès de Louis XI... Ah! fatal voyage!... Une dernière ressource me restait pourtant...

JEHAN.

Laquelle ?

MARCEL.

C'était de voir Robin le bouffon.

JEHAN, LAZARE, THOMAS.

Eh bien ?

MARCEL.

Je suis parvenu à lui parler, il y a une demi-heure... Je l'ai conjuré d'avertir le roi qu'on allait exécuter l'arrêt en place de Grève, et de lui dire surtout que Faust demandait en grâce une audience royale, sans doute pour faire une révélation intéressant le salut de l'État.

JEHAN.

Mais alors, il y a encore de l'espoir.

MARCEL, avec douleur.

Hélas! j'en ai bien peu. Ce Robin est léger, oublieux, et même un peu ivrogne... Un fou de cour! peut on compter sur lui?

JEHAN.

Moi, j'espère... car il n'est pas possible qu'un juste meure de la sorte.

LA BOURRADE, entrant vivement par la gauche

Voilà le cortége!

LA LOUVTETE, et le peuple avec joie.

Ah! enfin!

## SCÈNE II

LES MÊMES, FAUST entouré du bourreau et de ses aides, et précédé de SAINT-POL, de GARDES, et de PENITENTS, porteurs de torches allumées. L'HUISSIER DU PARLEMENT.

(Faust est en chemise noire, la corde au cou. Le cortége arrivant par la gauche se range autour du bûcher.)

MARCEL, s'élançant vers Faust.

Cher maître et ami!

FAUST.

Ah! c'est toi, enfant? Merci, oh! merci, d'être venu m'assister à ma dernière heure; tu as bien le cœur de ta mère...

SAINT-POL, à Marcel.

Arrière, écolier!

FAUST, bas à Saint-Pol.

Connétable! tu n'as donc rien d'humain en toi?... Comment? tu repousses brutalement ton fils, lorsqu'il vient embrasser un ami mourant!... Mais tu peux te rassurer, il ne connaîtra jamais son père... Je ne veux pas qu'il ait honte d'un misérable comme toi!

SAINT-POL.

Maître bourreau, commencez l'œuvre!...

L'HUISSIER, s'avançant.

Pardon, monseigneur, mais...

SAINT-POL.

Qu'y a-t-il?...

L'HUISSIER.

La justice en France se fait dans les formes, et il manque une formalité.

SAINT-POL.

Laquelle?

L'HUISSIER.

L'arrêt doit être confirmé par Ordonnance du Louvre, et porter la signature du roi. On attend le messager.

SAINT-POL, à part.

On ne m'avait pas prévenu de cela. Le lieutenant criminel m'aurait-il joué? (Haut.) Si dans dix minutes, le messager n'est pas venu, on passera outre... Je prends tout sur moi. (Il parle bas à l'huissier.)

MARCEL, à Faust.

Vous allez mourir, et ni moi, ni maître Coictier nous ne pouvons rien pour vous sauver...

FAUST.

C'est vrai, où peut-être Coictier? Il ne saurait m'avoir oublié pourtant.

MARCEL.

Oh! je suis sûr que non.

FAUST.

Il devrait se souvenir de cet écrit que je lui ai confié, de cet écrit que je réservais comme une ressource suprême, de cet écrit qui me sauvait la vie!

MARCEL.

Hélas! cher maître, je ne sais ce qu'il est devenu, mais croyez bien que son cœur ne vous a pas oublié.

FAUST.

Ah! tout est conjuré contre moi, tout s'acharne à ma perte, et je dois mourir...

MARCEL.

Mourir!... mais il n'y a donc pas de justice en ce monde!

FAUST, se redressant.

Que ma destinée s'accomplisse!... Je mourrai le front calme, le regard assuré, comme un innocent doit envisager le trépas... Je serai le martyr d'une grande cause, qui triomphera après moi!... Se sacrifier pour une idée, pour une invention, n'est-ce-pas la plus belle des morts?... Marcel! je te lègue mes travaux, mes instruments et mes livres. Avec Coictier, tu continueras ma tâche... Prends soin de mes chers aides et aussi de mon fidèle Wagner. Enfant! promets-tu d'exécuter ma volonté suprême?

MARCEL.

Je le promets.

FAUST.

Embrasse-moi, car les dernières minutes sont écoulées.

MARCEL, avec désespoir et se jetant dans ses bras.

Ah! maintenant que j'ai perdu ma fiancée, je voudrais mourir avec vous qui avez connu ma mère!

FAUST.

Ta mère!... Pauvre et chère Marguerite! je vais la rejoindre... Laisse-moi te bénir en son nom... Oui, enfant, sois heureux!... (Se tournant vers Saint-Pol.) Et toi, sois maudit! (Saint-Pol fait un signe et le bourreau s'avance.)

MARCEL, sanglotant.

Ah! tout est fini!...

FAUST, au bourreau.

Me voilà!

LE PEUPLE.

Le roi!... voilà le roi!

SAINT-POL, tressaillant à part.

Le roi!... fatal contre-temps!

FAUST, avec joie.

Ah! je pourrai donc parler!

## SCENE III

LES MÊMES LOUIS, ROBIN avec sa robe, OLIVIER, TRISTAN BARNABAS et GARDES par la gauche.

LOUIS.

Pâques-Dieu! on brûle donc en Grève, sans que je le sache?... Ah! voilà notre sorcier!

FAUST.

Sire, on vous a fait croire que j'étais un sorcier, un magicien. Détrompez-vous; je ne suis qu'un homme de science. J'ai promis à Votre Majesté de mettre à ses pieds ce grand art de l'Imprimerie qui donnera à son règne un lustre éclatant. Eh bien, sire, daignez me faire grâce, et sous vos yeux, au Louvre ou aux Tournelles, je ferai fonctionner ma presse, dans laquelle vous reconnaîtrez qu'il n'y a ni magie, ni sorcellerie... Sire, au nom de votre gloire, accordez-moi la vie!

LOUIS.

Je ne puis faire grâce: il y a un arrêt du parlement... Seulement je trouve (Regardant Saint-Pol), connétable, que vous vous êtes diantrement pressé pour l'exécuter.

FAUST, vivement.

Sire, je vous dirai pourquoi il s'est tant hâté!... Daignez m'écouter seul un moment.

LOUIS.

Ah! oui, tu as quelque chose de secret à me dire, je l'ai su par Robin.

FAUST.

Et de la plus haute gravité!

SAINT-POL, vivement.

Que Votre Majesté n'écoute point ce sorcier!... C'est un homme dangereux!

LOUIS, à part, avec défiance

Diable! si pourtant il allait m'ensorceler... Bah! j'ai mes médailles (Haut à Faust.) Voyons! qu'as-tu à me dire?

SAINT-POL, à part avec terreur.

S'il avait encore mon traité, je serais perdu.

FAUST, bas au roi.

Sire! écoutez-moi!... A l'homme qui vous garantirait d'un grand péril, à l'homme qui viendrait vous dire: Il existe un traître du nom de Saint-Pol qui veut vous ravir votre couronne, en soulevant Paris et en appelant en France le roi d'Angleterre... A cet homme accorderiez-vous la vie sauve?

LOUIS, bas.

Certes, je la lui accorderais, s'il me donnait des preuves.

FAUST, bas.

Eh, bien, sire, le félon qui convoite votre couronne a signé un traité avec le roi Édouard.

LOUIS, bas.

La preuve?

FAUST, bas.

Ce sera le traité lui-même.

LOUIS, bas.

Par la Pâques-Dieu! donne moi cet écrit, et je te fais grâce.

LA BOURRADE, à qui Saint-Pol vient de parler bas.

Au feu, le sorcier!

LE PEUPLE.

Au feu!

SAINT-POL, à Louis.

Sire! le peuple s'impatiente.

LOUIS, le regardant de travers et lentement.

Et vous aussi, je crois, sire connétable!... (A Faust.) Eh! bien! puisque l'on est si impatient, parlez haut, Jean Faust! afin que chacun sache que le coupable mérite le sort qui l'attend!

SAINT-POL, à part.

Les gardes du roi sont bien nombreux... Impossible de résister!

FAUST, au roi.

Sire, faites chercher Coictier, qu'il vienne, et je vous remets à l'instant la preuve de la trahison du connétable.

LA BOURRADE, bas à Saint-Pol.

N'ayez pas peur! Coictier est loin d'ici.

SAINT-POL, au roi.

Votre Majesté ne voit-elle pas que, de la part de ce sorcier, tout cela n'est que ruse et tromperie? Il ne songe qu'à retarder son supplice, dans l'espoir que le diable viendra enfin le sauver. Il sait bien que Coictier est absent.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, COICTIER, par la droite.

COICTIER, entrant vivement.

Qui parle de Coictier?... me voici!

LOUIS, avec joie.

Ah!

COICTIER, lui tendant un gros volume.

Voici le livre de Rhasès, et maintenant, sire... Je sais tout... laissez-moi vous supplier d'accorder la vie à cet illustre savant!

LOUIS.

Qu'il me donne, avant tout, la preuve qu'il m'a promise!

COICTIER.

Quelle preuve?

FAUST.

Coictier! rends-moi l'écrit que je t'ai confié, en te priant de me le garder précieusement,

COICTIER, troublé.

L'écrit que tu m'as confié!

FAUST.

Et qui va me sauver, car c'est le traité de Saint-Pol avec l'Angleterre, que je viens de promettre au roi.

COICTIER.

Miséricorde!... je ne l'ai plus.

FAUST.

Qu'en as-tu fait? Parle!

COICTIER.

Ah! misère de moi!... Pour ne pas me séparer de ce papier, que tu m'avais recommandé si vivement, je l'avais cousu dans ma robe... oui, sous la doublure... et lorsque l'incendie dévorait ma maison où j'avais laissé cette robe, ma première pensée a été de l'arracher aux flammes... mais je ne pus y réussir, et ma robe...

FAUST.

Eh bien!

COICTIER.

Ma robe a été brûlée!

LOUIS et FAUST.

Brûlée!

FAUST, anéanti.

Perdu!

SAINT-POL, à part.

Je suis sauvé. (Haut, en montrant le bûcher.) Que justice soit faite! (On fait monter Faust sur le bûcher, et on l'attache au poteau.)

LA BOURRADE, à Faust.

Tu seras rôti!

LA LOUVETTE, à Faust.

Hé! beau sorcier, tâche donc de te tirer de là!

JEHAN, lui applatissant sa coiffe.

Te tairas-tu, langue de vipère!

LA LOUVETTE.

A moi! on m'assassine!

BARNABAS.

Ah! tarteifle! elle m'empête. (Avec les gardes, il la repousse.)

COICTIER, à Saint-Pol.

Misérable, tu triomphes!... c'est toi qui m'as déshonoré. Tu as tout fait, parce que tu savais que j'étais dépositaire de cette preuve de ta trahison, et tu fais monter mon ami sur le bûcher, pour que son secret y meure dans les flammes! Ah! si ma robe n'avait pas été brûlée, ce serait à toi d'expier tes crimes en place de Grève!

ROBIN, qui avait disparu au milieu des groupes, reparaît brusquement.

Vous aviez une robe...

COICTIER.

Où j'avais cousu...

ROBIN.

Quoi?

COICTIER.

Le papier que m'avait confié mon ami.

ROBIN.

Quand?

COICTIER.

Le lendemain du jour où nous nous sommes trouvés ensemble chez Faust.

ROBIN, tâtant sa robe.

Mais alors, c'est moi qui l'ai, coquinas!

COICTIER.

Toi?

ROBIN.

Mais oui! voulant guérir de ma maladie, j'ai été chez vous en calimiou et pendant que vous étiez au fond de votre jardin, j'ai changé votre robe contre la mienne, que vous m'aviez donnée dans la prison... Tenez! la voilà!

COICTIER.

Ah! (Il se précipite sur Robin, déchire la doublure de la robe, et tendant l'écrit au roi :) Sire, voilà le traité! (A ce moment la flamme éclate autour du bûcher qu'on a allumé peu à peu.)

LOUIS, après avoir lu.

Arrêtez! je fais grâce. (Le peuple éteint le feu, et l'on fait descendre Faust du bûcher, celui-ci va ensuite embrasser Coictier et Marcel.)

SAINT-POL, à part et éperdu.

Où sont mes gardes?

LOUIS, montrant Saint-Pol.

Tristan! (Tristan s'approche de Saint-Pol.)

SAINT-POL.

Sire! vous trahissez la parole donnée.

LOUIS, railleur.

Ne t'ai-je pas écrit « que j'avais besoin de ta tête? »

SAINT-POL, à part.

Dans son regard j'ai lu mon arrêt de mort!

TRISTAN, à Saint-Pol.

Votre épée? (Saint-Pol anéanti, obéit.) Sire, quels sont vos ordres?

LOUIS.

A la Bastille avec ses complices! (Tristan remet Saint-Pol à ses gardes.)

LA BOURRADE.

De quoi? on ne brûle pas le sorcier, et on arrête le connétable!... Merdious! sandious!

LOUIS.

Quel est cet homme, qui ose élever la voix?

ROBIN.

Cet homme, Louis, c'est le chef de bandits qui a voulu tuer ta nièce.

LOUIS.

Qu'on le pende à Montfaucon! (On entraîne La Bourrade qui jure.)

FAUST, ployant le genou devant le roi.

Permettez à Jean Faust de remercier Votre Majesté!

LOUIS, avec une bonhomie légèrement railleuse.

Hé! compère, tu ne devais pas être à ton aise sur ce bûcher déjà en flammes?

FAUST, se relevant.

On n'a jamais peur de la mort, quand on a la conscience en repos... Sire, Marcel aime Marie, votre nièce : consentez à leur union.

LOUIS.

La chute de ce traître Saint-Pol m'a rendu généreux... (Avec un geste souverain.) Nous ferons aux jeunes époux une dot royale!

LE PEUPLE.

Noël!

ROBIN, à Olivier.

Barbier! te voilà rasé!

FIN